HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF

2052 I

SOIRÉES

DU

FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

au 276
R16

Imprimerie de MAULDE et RENOU, rue Bailleul, 9 et 11.

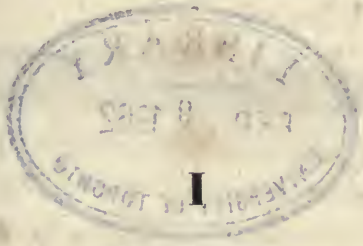
SOIRÉES

DU

FAUBOURG SAINT-GERMAIN

PAR

A. de Vigny, G. Sand, P. Mérimée, L. Gozlan, Loève Weymars,
E. Souvestre, J. Janin, Barbier, Stendhal, A. de Musset,
Alexandre Dumas.



I

PARIS
J. LACOSTE, ÉDITEUR,
5, RUE GÎT-LE-COEUR.

1844

PQ
1269
S65
t.1

LIBRARY
FEB 9 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

783647

LE DIEU INCONNU.

Au temps de Dioclétien, lorsque le Christianisme grandissait dans la persécution, Pamphile, prêtre de Césarée, vint à Rome pour joindre ses efforts à ceux de Caius, de Quentin et de plusieurs autres saints hommes, successeurs des apôtres, occupés tous à former des ames pour le martyre,

afin que le sang des chrétiens lavât sur les pavés de Rome les souillures de la débauche païenne. L'holocauste de Jésus continuait à monter vers le ciel; ses disciples venaient se faire immoler sur l'autel encore fumant, afin que le monde fût racheté, afin que Dieu, épouvanté lui-même des turpitudes humaines, pût mettre dans la balance de sa justice quelques morts héroïques en compensation de tant de vies honteuses.

Un soir, après la courte et sublime exhortation que le reste du troupeau écoutait chaque fois comme pouvant être la dernière (car bien souvent au matin, soit le pasteur, soit la brebis, quelqu'un manquait à l'appel, et le *De profundis* était murmuré à voix basse sur un cénotaphe), Pamphile, ayant donné sa bénédiction et son triste adieu à ses frères, les regardait s'éloigner lentement et dans un profond silence sous les sombres voûtes des catacombes. Il fut saisi ce soir-là plus que de coutume d'un sentiment d'inexprimable douleur, car une

tendresse infinie naissait vite et se cimentait fortement entre ces hommes voués au sacrifice, et leur ame était souvent partagée entre l'amertume des regrets humains et la joie d'un divin enthousiasme.

Le prêtre chrétien restait debout devant l'autel et ne songeait plus à prier. La fatigue de son corps maigri par le jeûne, le froid du caveau, la solennité des adieux quotidiens, l'aspect de ce cercueil, où chaque jour, depuis plus d'un mois, un cadavre mutilé venait recevoir la couronne humide encore du sang d'un autre martyr, tout le ramenait à un sentiment de personnalité auguste et terrible. Il s'agenouilla enfin devant le Christ, en s'écriant : O mon maître ! si je dois boire ce calice, épargne-m'en la lie; si je dois remplir ce cercueil, fais que ce soit demain, afin que je n'y voie plus descendre aucun de mes frères, et que les larmes de mon cœur soient taries.

En ce moment il entendit frapper doucement à une porte que les Fidèles avaient dressée et fermée au dedans, afin que ce

souterrain n'eût qu'une issue (celle par laquelle Pamphile les avait vus s'éloigner), et que les moyens de surprise fussent plus rares. Celui qui s'y présentait alors ne pouvait donc être qu'un espion, ou un frère récemment arrivé du dehors et forcé par les poursuites de se réfugier précipitamment dans les caves. Pamphile se leva sans hésiter et alla tirer les verroux d'une main ferme. Peut-être avait-il cru reconnaître les pas d'Eusèbe, son ami, qu'il avait laissé à Césarée, avide de venir affronter la persécution; peut-être, poussé par un élan surnaturel, crut-il que Dieu exauçait tout à coup sa prière et lui envoyait le bourreau qu'il avait demandé. Pamphile était seul; à chaque instant de sa vie il était préparé à paraître devant Dieu; il demanda d'une voix calme : Que voulez-vous ? et il ouvrit la porte en même temps.

Alors il vit une femme voilée, qui s'avança d'un pas timide, en disant : Ne me faites pas souffrir de supplices, ne me faites pas mourir ; je suis païenne et ne viens

point ici pour vous trahir, mais pour invoquer votre Dieu.

Notre Dieu a dit : Rendez le bien pour le mal, répondit Pamphile; nous ne tuons pas, nous ne faisons pas souffrir de supplices, même à ceux qui voudraient nous trahir. Entrez, ma fille, et priez le vrai Dieu.

Referme donc cette porte, répondit la femme païenne, car si l'on me surprenait ici, je serais accusée de christianisme, et l'on me mettrait à la torture pour me faire avouer vos mystères.

Le prêtre referma la porte, et lorsqu'il se retourna vers la femme, elle avait ôté son voile, et il vit qu'elle était jeune encore, richement vêtue, et d'une merveilleuse beauté, quoique son visage portât l'empreinte de la fatigue et de la tristesse. — Qui es-tu? lui dit le prêtre, et que demandes-tu? Voici l'autel de notre Dieu : si tu veux le prier, je m'agenouillerai avec toi et je le prierai de t'exaucer.

Mais la femme, au lieu de répondre, regardait autour d'elle avec un mélange d'effroi

et de curiosité, et, lorsqu'à la lueur de la lampe qui brûlait devant l'autel, elle distingua le cénotaphe couvert d'un linceul aux taches livides, elle recula épouvantée, en disant : Tu prétends que vous ne tuez pas, que vous ne tourmentez pas, et pourtant voici du sang et un cercueil ?

— Ma fille, répondit le prêtre, c'est le sang de nos frères, que vos frères ont tué.

La femme païenne sembla se tranquilliser, puis aussitôt elle fut saisie de tristesse. Nos dieux ne sont pas aussi cruels que nous, dit-elle ; ils ne sont pas comme les dieux de la Gaule et de la Germanie, qui demandent des sacrifices humains ; ils se contentent d'hécatombes de troupeaux, et le premier-né d'une génisse est plus agréable au dieu Mars lui-même que le sang versé dans les combats. Crois-moi, pontife du Dieu-Christ, nos dieux sont doux et indulgens ; ils nous portent plutôt au plaisir qu'à la fureur, et même il faut qu'ils soient bien endormis, et que la blonde Hébé leur ait versé de l'eau du fleuve Léthé au lieu

d'ambroisie, car ils nous abandonnent et ne semblent plus présider à nos destins en aucune manière. Quand les hommes sont quittés par les dieux, ils deviennent semblables aux barbares du Nord. Pour moi, je n'ai pas cessé de les servir comme je le devais. J'ai surtout invoqué les déesses et j'ai cherché à me les rendre propices par des offrandes dignes de mon rang et de ma fortune, car je suis riche et patricienne, et l'on me nomme Léa.

— Vous êtes cette femme célèbre par son luxe et sa beauté, et vous venez ici braver la persécution et la mort? Il faut que vous ayez senti le vide et la souffrance des joies humaines.

— Vieillard, j'ai senti les blessures de l'orgueil et la satiété des plaisirs, et comme je suis jeune encore, et que la tristesse me gagne, j'ai invoqué le ciel pour qu'il me rendît mes joies premières; mais c'est en vain que j'ai sacrifié à toutes les divinités qui pouvaient me secourir. En vain j'ai fatigué de mes pieds les marches de ton

temple, ô Vénus! je t'ai présenté six couples de jeunes colombes d'Afrique plus blanches que le lait; j'ai touché de mes mains tremblantes et de ma bouche flétrie, au sein de la statue de Junon victorieuse, la ceinture d'or incrustée de pierreries, image de celle que tu lui prêtas, dit-on, pour ressaisir l'amour de son immortel époux, le maître des dieux. Tu ne m'as pas rendu le pouvoir de plaire, déesse oublieuse! et Junon, la fière, souveraine de l'Olympe, ne m'a pas inspiré l'orgueil qui console de l'amour. En vain j'ai brodé des voiles de Tyr pour te les présenter, ô Pallas! tu ne m'as donné ni la sagesse ni le goût des études et des travaux. Hébé! c'est à toi que j'ai fait les plus riches offrandes, à toi que j'ai sacrifié des génisses sans tache et des agneaux d'un an. Le temps n'est plus où ta main invisible effaçait au front de tes privilégiées les premières rides qu'y imprime le temps, où ta tendresse faisait chaque matin refleurir les roses sur leurs lèvres. Tu laisses les larmes creuser mes joues, et la couleur de l'iris s'étendre

autour de mes paupières. O toi, Cupidon, fils du soleil, ne t'ai-je pas sacrifié le premier-né du lièvre, avant qu'il eût goûté le thym et la sauge dans les montagnes? N'ai-je pas fait venir de Grèce des myrthes éclos dans les bosquets d'Amathonte et de Gnide, pour en semer les fleurs sur ton autel? Amour, ô amour! m'as-tu assez oubliée! Dieux et déesses, vous êtes-vous assez enivrés en silence de la fumée de mes sacrifices? ma plainte a-t-elle assez long-temps monté vers vous? N'est-il pas bien temps que quelque divinité m'assiste et me console? Qu'elle vienne du nord ou de l'orient, ou des provinces de l'Afrique, où l'on dit que les dieux sont noirs, ou de chez les Hébreux qui n'ont qu'un seul dieu, toujours le même, à ce qu'on m'a raconté, pourvu que je sois exaucée, je lui offrirai les holocaustes les plus beaux, et je n'épargnerai à ses prêtres ni les honneurs ni les dons. Parle donc, ô vieillard, et demande à tes oracles si le dieu des Galiléens peut l'emporter en puissance ou en bonté sur

les nôtres ; car ils sont devenus sourds !

— Femme, répondit Pamphile, nous ne recevons pas de présens, et nous ne rendons pas d'oracles.

— Comment donc servez-vous votre dieu, reprit Léa, et à quoi vous sert-il ?

— Il nous a enseigné sa parole, mais il n'habite pas le flanc des vaines idoles. Il n'a pas besoin d'offrandes terrestres ; celle qu'il demande, c'est l'amour et le culte des cœurs fidèles. Et quant à ses prêtres, eux et tous ceux qui adorent le Christ ont fait vœu de pauvreté et d'humilité.

—Vous ne lui demandez donc jamais rien, et il n'a donc rien à vous accorder ? Peut-être est-il comme le Destin, qui commande à tous les dieux, mais qui ne peut rien changer à ce qu'il a une fois décidé, quelque prière qu'on lui adresse. — Notre Dieu nous écoute et nous exauce, et pour parler votre langage, afin de me faire comprendre, je vous dirai que le Destin lui obéit comme l'esclave à son maître. C'est sa volonté qui régit l'univers, et aucun dieu

n'existe devant lui. Apprenez sa parole, étudiez sa loi, et vous saurez qu'il y a dans sa miséricorde des trésors plus grands que dans toutes les vanités de la terre.

—Faut-il donc, reprit la femme, que j'étudie vos mystères pour pouvoir faire une demande à votre Dieu, et ne me l'accordera-t-il pas tant que je n'y serai point initiée? Alors, adieu, car mon train de vie ne me laisse pas le temps d'entendre vos prédications; et d'ailleurs je serais persécutée à mon tour. Je pensais qu'en venant faire une offrande ici, j'obtiendrais une réponse quelconque, et m'en retournerais peut-être avec un peu d'espoir; mais puisqu'il est défendu aux prêtres de votre loi de recevoir les prières des païens, je m'en vais implorer encore Vénus pour qu'elle me rende la volupté, ou Vesta pour qu'elle m'enseigne la continence.

—Arrête, lui dit Pamphile avec douceur, il m'est défendu de présenter à mon Dieu des demandes folles ou coupables; il m'a semblé que tu te plaignais du ravage des

ans et de la fuite des amours profanes. La parole du Christ nous enseigne que la beauté de l'ame et l'amour pur sont sa seule beauté, le seul amour agréable au Seigneur. Mais si j'ai bien compris tout ce que tu as dit, je vois que tu souffres du mal qui tourmente ta nation, c'est-à-dire le dégoût, l'ennui de mal faire ; tu implores à la fois les divinités fabuleuses qui, selon vous, président aux dons les plus contraires, la pudicité, la luxure, la science, la fierté, l'égarement, la sagesse. Ce que tu veux, tu ne le sais pas; ce qui pourrait te guérir, tu l'ignores, et si je te le dis, tu ne me comprendras pas, car les instans sont comptés, tu ne veux passer ici qu'une heure, et ton esprit est si étranger à l'esprit du vrai Dieu, qu'il me faudrait un an pour te convertir. Mais, écoute : voilà l'image de ce Dieu, agenouille-toi devant elle en signe de respect, non pour le bois de ce crucifix, mais pour le fils de Dieu qu'il représente et qui est dans le ciel. Élève ton ame vers l'Éternel, et dis-lui ta peine. Sache seulement

que c'est un Dieu bon et indulgent, un père pour les affligés et les contrits, un Dieu d'amour pour les agités et les fervens. Il n'est pas besoin d'interprête, de prêtre, ni d'ange entre lui et toi. Prie-le seulement de regarder au fond de ton cœur, il verra ce qui s'y passe, mieux que toi-même, et si tu désires sincèrement le connaître et le servir, il t'enverra la grâce, qui est un don plus précieux et une consolation plus puissante que les fausses délices de la vie.

— J'ai ouï prononcer des paroles semblables aux tiennes, reprit Léa ; on m'a raconté que les Nazaréens, condamnés à mort dans ces derniers temps, invoquaient tous un dieu qu'ils appellent le dieu d'amour et de grâce. Cependant on dit qu'il ne ressemble en rien au dieu de Cythère et de Paphos, et j'ai peine à comprendre quelle grâce tu me promets de sa part. Néanmoins, puisque tu me permets de prier dans son temple, je vais l'invoquer, car si les dieux immortels connaissent les secrètes pensées des

hommes, il n'en est que plus efficace de les leur révéler par l'invocation, afin de leur prouver qu'on espère en eux.

—Fais ce que tu veux, ô aveugle qui cherches la lumière! répondit Pamphile. Puisse le Seigneur Dieu t'ouvrir les yeux!

Alors la dame romaine s'agenouilla sur la terre humide, et rejetant en arrière sa belle tête ornée d'épingles et de bandelettes d'or, élevant vers l'image du Christ ses grands bras de neige, nus jusqu'à l'épaule, elle parla ainsi :

— Je ne sais quelle chose je dois te demander, ô Dieu inconnu! mais je sais bien quelle plainte je puis adresser au ciel, car ma vie est devenue plus amère que l'olive cueillie sur l'arbre. J'ai vu à mes pieds l'élite des hommes, mais celui que j'ai choisi pour époux m'a délaissée pour de grossières voluptés. Tout son désir était de me voir abdiquer la sévérité de mes mœurs et de me jeter dans les bras d'un autre, afin d'avoir le droit de se livrer à ses honteuses amours. J'ai cru venger mon orgueil en aimant

Icilius; vous le savez, Dieu des Nazaréens, puisqu'on dit que semblable à Jupiter vous connaissez toutes les actions et toutes les pensées des hommes, vous savez qu'Icilius a été indigne de mon amour et qu'il m'a abandonnée pour les courtisannes, me donnant pour prétexte qu'il ne pouvait aimer long-temps une femme sans fidélité. Antoine, qui pendant quelque temps fut enchaîné à mes pieds, fut coupable bientôt du même crime qu'Icilius; et, pour motiver sa trahison, il répondit à mes fureurs qu'une courtisanne n'était pas plus méprisable que la femme oublieuse de deux amours. Tu sais, ô Dieu! que je ne m'abaissai point jusqu'à supplier l'infame, et que je me hâtai de chercher un vengeur de mon injure; mais tu sais que cet amour ne fut pas plus heureux que les autres, et que, toujours outragée, ma vie s'est consumée et ma beauté s'est flétrie dans d'inutiles transports de tendresse et de colère. Et quand j'ai appelé sur ces traîtres la vengeance des dieux infernaux, tu sais qu'ils

m'ont répondu que les dieux infernaux n'existaient plus, que Cerbère avait été étouffé par la Volupté, et que les Furies elles-mêmes étaient devenues faciles depuis que Plutus s'était partagé avec Priape et Comus l'empire de la terre.

Voilà où nous en sommes, ô Dieu inconnu! Les hommes ne croient plus à la justice des cieux, et les Bacchantes effrontées insultent les tristes Vestales. Lucine ne protége même plus la dignité des épouses et des mères, et les autels de Cypris ne sont plus desservis que par les Ménades échevelées. Et cependant les femmes n'existent que pour aimer et pour être aimées. Que deviendront celles que l'amour seul conduit à la couche de roses, si l'or crée des plaisirs plus âpres, et si les lupanars de Rome savent des secrets que nous ignorons? Nos hommes nous préfèrent d'impures concubines : faudra-t-il que pour les remplacer nous appelions nos esclaves à nos embrassemens? Plus d'une parmi nous n'a pas rougi de le faire, et s'est abandon-

née à de monstrueuses orgies, pour échapper à la solitude de son palais et à la rage de son amour outragé. Et cependant la femme est faible, ô Dieu puissant! et d'elle-même elle n'est point portée à quitter la première l'appui qu'elle s'est donné. L'honneur lui rend l'infidélité dangereuse et la lui fait expier par la honte. C'est donc l'homme que je viens accuser devant toi, Nazaréen! c'est mon époux, c'est Icilius, c'est Antoine, c'est tous ceux que j'ai aimés en vain que je viens dénoncer à ta justice; venge-moi d'eux, ou fais que je les oublie et que j'entre dans l'indifférence de la vieillesse. Si j'ai perdu une partie de ma beauté, et qu'en la retrouvant je retrouve la foi de ceux qui m'ont trahie, rends-moi la jeunesse et sa puissance. Mais quoi! ai-je perdu mes attraits au point que la chanteuse Torquata, qui s'est usée dans la débauche, me soit préférable? Est-ce Lycoris la Grecque, qui, veuve de neuf cents hommes, a plus de fraîcheur et de vivacité que moi? Et d'ailleurs, ne vois-je pas que les

plus jeunes et les plus belles d'entre nous sont abandonnées comme moi pour la Prostitution aux lèvres livides? Faudra-t-il nous montrer nues sur les théâtres? faudra-t-il nous présenter ivres devant nos amans, pour réveiller en eux une étincelle de leurs feux endormis?

Et cependant que ferons-nous, seules et méprisées au fond de nos jardins silencieux? Les charges de l'état, la guerre, les académies ne nous admettent point à ces travaux qui absorbent les hommes et les consolent de tout. Notre faiblesse et notre éducation nous en excluent. On nous instruit à plaire, et le premier soin de nos matrones, dès que nos cheveux flottent sur nos épaules, c'est de nous apprendre comment on les relève en tresses parfumées, et de quels joyaux on les orne, pour attirer les regards de l'homme. Nos travaux les plus sérieux se rapportent à la parure, et les seuls entretiens où nous ne soyons pas déplacées sont des entretiens qui allument nos sens et nous convient à la volupté. Et cependant si

nous nous conservons chastes, nous n'inspirons à nos époux qu'une froide estime et les langueurs de l'ennui. Si nous cherchons à les retenir sur notre sein par de jaloux emportemens, ils nous soupçonnent et nous méprisent.

Voilà, ô Dieu de Galilée! voilà comme on traite les femmes de Rome. Voilà ce que sont devenues ces dames autrefois si respectées, qui donnaient leurs bracelets d'or à la patrie et qui ne portaient que des héros dans leurs flancs. La Luxure s'est couchée sur les places publiques, et tout un sexe a été la relever pour la porter en triomphe, sous les yeux des femmes honnêtes. Si ton peuple est fidèle aux vertus antiques, si ta loi force les cœurs à la fidélité et les reins à la continence, foudroie donc cette ville impure, ô Galiléen! et fais y régner une race nouvelle. Je t'ai dit les horreurs de nos destinées, réponds-moi par la bouche de ton prêtre. Qu'un oracle me console ou m'enseigne. S'il faut, pour me guérir de l'ennui et de la colère qui me dévorent, invoquer la

magie, assister à d'épouvantables sacrifices, boire les poisons de l'Erèbe, je le ferai plutôt que de retourner sans espérances à ma couche solitaire et aux tortures de ma vengeance impuissante. J'ai parlé à ton Dieu; maintenant, prêtre, réponds pour lui. N'avez-vous point une sybille pour le consulter? Ah! si vous connaissez un philtre pour inspirer l'amour aux hommes, ou pour l'éteindre dans le cœur des femmes, donnez-le-moi, je le boirai jusqu'à la dernière goutte, dût-il porter dans mes entrailles les angoisses de la mort. Réponds, vieillard, quel hécatombe faut-il offrir sur tes autels? Doutes-tu de mes richesses? doutes-tu de mon serment? J'immolerai à ton Christ tous les troupeaux de mes domaines; je lui enverrai tous les vases d'or de mon palais. Veux-tu mes ornemens, les bandelettes de mon front, les pierreries de ma chaussure? On dit que vous acceptez les dons du riche pour les distribuer aux pauvres, et que ces dons rendent vos dieux propices. Je ferai tout pour acquérir

le trésor de l'amour, ou celui de l'oubli.

—Femme infortunée, répondit Pamphile, ce que tu demandes n'est point en notre pouvoir. Notre Dieu ne nous confère pas le droit de travailler à satisfaire les passions humaines; il sécherait la main criminelle qui voudrait embraser ou refroidir par des poisons le sang qu'il fait couler dans les veines de l'homme. Les serviteurs de ce Dieu de chasteté professent la chasteté à son exemple. Ceux d'entre nous qui se marient, regardent la fidélité comme le devoir de l'homme aussi bien que celui de la femme, et le crime de la trahison est égal pour les deux sexes. C'est parmi les chrétiens seulement que l'amour sincère et durable peut régner. Ils n'adorent qu'un maître, qui à lui seul résume toutes les vertus, tandis que vos païens adorent tous les vices sous la figure de diverses divinités. Ces divinités, ma fille, ce sont les noirs démons, et loin de les aduler et de les craindre, il faut les mépriser et les haïr. C'est au Dieu de pardon, de douceur et de pu-

reté, que vous devez sacrifier, non des agneaux et des génisses, mais tous vos desirs de vengeance, toutes les révoltes de votre orgueil, et tous les vains plaisirs de votre vie.

— Ma vie est sans plaisir et sans repos désormais, s'écria la Romaine; je ne puis rien sacrifier à ton Dieu que ma haine et mes ressentimens, s'il m'accorde ces plaisirs qui me fuient, et ce repos que je demande.

— Ces plaisirs, mon Dieu ne les bénira jamais. Il les réprouve, il les défend à ceux qui ne les ont pas sanctifiés en son nom par un serment indissoluble.

—Et quelle consolation accorde-t-il donc aux femmes délaissées? dit Léa en se levant.

— Il leur tend les bras, répondit le chrétien, et il les invite à se consoler dans son sein.

—O prêtre! dit la Romaine, cet oracle est obscur, et je ne le comprends pas. Puis-je aimer ton Dieu, et ton Dieu peut-il m'aimer?

— Oui, ma fille, Dieu aime tous les hommes, car ils sont ses enfans, et quand les hommes s'abandonnent entre eux, il console ceux qui se réfugient en lui. Essaie de l'amour divin, ô Léa, et tu y trouveras des délices si pures, qu'elles te feront oublier toutes celles de la terre.

— Tes oracles m'étonnent et m'épouvantent de plus en plus, dit la femme en s'éloignant de l'autel, et en ramenant à demi son voile sur sa figure. L'amour des dieux est terrible, ô vieillard! et il en a coûté cher aux mortelles qui ont osé s'y abandonner. Sémélé fut réduite en cendres par l'éclat de la face de Jupiter, et la jalouse Junon poursuivit cruellement la fugitive Latone...

—Arrête! pauvre insensée, et rejette ces pensées d'ignorance et de néant. Le vrai Dieu ne descend pas aux faiblesses des hommes, car il n'est pas revêtu d'une enveloppe terrestre comme vos maîtres fabuleux. O fille du siècle, tu es engagée si avant dans les voies de l'erreur, que je ne

sais quelle langue te parler. Le temps me manque pour t'instruire. Veux-tu être chrétienne?

— Comment puis-je le vouloir, si je ne suis pas assurée d'y trouver la fin de mes douleurs?

— Je te promets, au nom de l'Éternel, la consolation en cette vie, et la récompense dans l'autre.

— Et comment croirai-je à tes promesses, si je n'ai pas, dès à présent, quelque preuve de la puissance de ton Dieu?

— Demanderai-je donc à Dieu de te convaincre avec des prodiges? dit le prêtre se parlant à lui-même plutôt qu'à la dame romaine.

— Fais-le! s'écria-t-elle, et je me prosternerai.

— Non, répondit Pamphile, car ton ame est dans les liens de l'erreur, et ce n'est pas encore la voix du ciel qui t'appelle à la conversion; c'est celle de tes passions, et elles luttent trop encore pour que tu entendes la voix de Dieu. Écoute, femme :

retourne chez toi, efforce-toi d'oublier l'homme qui t'a offensée, et vis dans la continence. Condamne-toi à la solitude, à la retraite, à la douleur ; offre à Dieu tes souffrances et tes ennuis, et ne te lasse pas de les supporter. Lorsque tes souffrances te sembleront au-dessus de tes forces, n'invoque ni Vesta ni Vénus, oublie ces fantômes ; mets-toi à genoux et regarde le ciel, où règne le Dieu vivant ; alors tu diras ces paroles : « Vrai Dieu ! fais que je te connaisse et que je t'aime, car je ne veux connaître et aimer que toi. »

— Et alors, quel miracle fera-t-il en ma faveur ? dit la Romaine avec étonnement.

— La vérité descendra dans ton cœur, l'amour divin relevera ton courage, le calme renaîtra dans tes sens, et tu seras consolée.

— A jamais ?

— Non ; l'homme est faible, et ne peut rien sans un continuel secours d'en haut. Il faudra prier toutes les fois que tu seras affligée.

— Et je serai consolée chaque fois ?

— Si tu pries avec ardeur et sincérité.

— Et je serai chrétienne? dit Léa avec inquiétude. Mon époux me dénoncera et m'enverra à la mort.

— Ces persécutions s'affaibliront, et le Christ triomphera, dit Pamphile. En attendant, ne crains rien, ne révèle encore à personne ta foi nouvelle, et prie le Dieu inconnu dans le secret de ton cœur. Avant peu tu auras soif d'instruction et de baptême; et quand tu seras chrétienne, tu ne craindras plus le martyre. Retire-toi, l'heure est passée. Quand tu auras senti l'effet de mes promesses, tu reviendras aux catacombes.

Le lendemain les catacombes furent envahies, les chrétiens dispersés, et pendant deux ans la religion du Christ sembla étouffée dans Rome. Pamphile retourna à Césarée, et Eusèbe vint prendre sa place dans la ville de saint Pierre, muni des instructions de son ami. Il rassembla le trou-

peau et le trouva augmenté. La foi avait grandi dans les fers; la vérité s'était propagée dans l'ombre; et jusque dans les rangs des anciens persécuteurs, de nouveaux frères communiaient d'intention avec les fidèles.

Une esclave africaine s'approcha d'Eusèbe, un soir qu'il traversait la cité des Césars pour se rendre à une crypte ignorée dans la campagne. Cette femme avait longtemps marché derrière lui, et il l'avait prise pour un espion. Aussi était-il prêt à retourner sur ses pas pour la tromper sur le but de sa promenade, lorsqu'elle lui dit : « Au nom du Dieu de Nazareth, une dame romaine veut vous voir à ses derniers momens. Suivez-moi et ne craignez rien, car votre Dieu est avec nous. »

Eusèbe la suivit, et après avoir traversé, à la nuit tombante, les ombrages épais d'une magnifique maison de compagne, il fut introduit auprès de Léa. La dame romaine, pâle dans sa robe de pourpre, et déjà froide, se souleva sur son lit d'i-

voire, et lui dit d'une voix éteinte : Es-tu Eusèbe, l'ami de Pamphile?

— Je le suis, répondit le saint apôtre.

— Eh bien! dit la Romaine expirante, viens me donner le baptême, car je veux confesser le Dieu inconnu en mourant. Il y a deux ans que je le prie et que je pleure en invoquant son secours. Pamphile me l'avait promis; ma douleur m'est devenue chère, et mes larmes ont cessé de me brûler. J'ai vécu comme il m'a dit; j'ai abandonné les plaisirs, et le cirque, et les festins, et les chars, et le temple des dieux impuissans; retirée au fond de mes jardins silencieux, j'ai prié toutes les fois que j'ai senti le regret de mes funestes joies me tourmenter, et toutes les fois un calme miraculeux, un étrange bonheur sont descendus en moi. Je n'ai pu être instruite dans vos mystères; il eût fallu exposer un de vous à la persécution, et j'attendais un meilleur moment. Mais la mort ne m'en laissera pas jouir. Je meurs, et je meurs en paix, avec l'espérance de voir ton Dieu, car ce que Pamphile m'a

prescrit je l'ai fait : j'ai prié avec ardeur et sincérité. J'ai dit sans cesse la prière qu'il m'avait dictée : — Vrai Dieu, fais que je te connaisse et que je t'aime!...

La parole expira sur les lèvres de Léa ; Eusèbe versa l'eau sainte sur son front, où s'étendait déjà le voile livide de la mort, en lui disant : — Que Dieu t'enseigne lui-même dans les cieux ce que tu n'as pu apprendre sur la terre ! L'expiation et la sincérité sont le véritable baptême qu'il exige ici-bas.

Léa sourit, et l'esclave qui la servait, s'étonnant de la beauté sublime qui se répandait sur son visage, courut chercher un miroir d'acier poli et le lui présenta en s'écriant avec naïveté : O ma maîtresse, ne crains pas de mourir, car voici ta jeunesse qui refleurit sur ton visage. Ton œil brille, ta lèvre s'empourpre; le dieu de Galilée a fait un prodige en ta faveur, et si les hommes te voyaient en ce moment, ils abandonneraient toutes les femmes pour s'incliner devant toi. Lève-toi donc, fais préparer ton char ; je

vais nouer et orner tes cheveux, César lui-même t'adorera aujourd'hui.

Léa comtempla long-temps son image dans le métal étincelant; puis laissant retomber son bras affaibli : — Si le dieu de Galilée me rendait la vie, je ne voudrais pas retourner parmi les hommes. Je ne voudrais pas que ma beauté, rajeunie par son amour mystérieux, devînt le trophée souillé d'un mortel contempteur. Je sens que je meurs, et que je vais rejoindre le foyer d'impérissable beauté appelé par le divin Platon le souverain bien. Lui aussi, il a deviné le Dieu inconnu et il a placé aux cieux la source d'amour et de perfection. O prêtre! cette eau que tu verses sur mon front n'est-elle pas l'emblême de la source inépuisable où je vais me désaltérer?

— Oui, ma fille, répondit le prêtre, et lui parlant de rédemption et d'espérance, il la vit mourir avec le sourire sur les lèvres. Le calme qu'elle avait trouvé en se vouant au culte du Dieu inconnu, et la tranquillité de son heure dernière, frappèrent tellement

l'esclave noire, qu'elle suivit Eusèbe à la crypte des chrétiens et embrassa la religion du consolateur des amantes et du rédempteur des esclaves.

GEORGE SAND.

LES AMES

DU

PURGATOIRE.

LES AMES

DU

PURGATOIRE.

Cicéron dit quelque part, c'est, je crois, dans son traité *de la nature des Dieux*, qu'il y a eu plusieurs Jupiters, — un Jupiter en Crète, un autre à Olympie, — un autre ailleurs; — si bien qu'il n'y a pas une ville de Grèce un peu célèbre qui n'ait eu son Jupiter à elle. De tous ces Jupiters on en a fait

un seul à qui l'on a attribué toutes les aventures de chacun de ses homonymes. C'est ce qui explique la prodigieuse quantité de bonnes fortunes qu'on prête à ce dieu.

La même confusion est arrivée à l'égard de Don Juan, personnage qui approche de bien près de la célébrité de Jupiter. Séville seule a possédé plusieurs Don Juans ; mainte autre ville cite le sien. Chacun avait autrefois sa légende séparée. Avec le temps, toutes se sont fondues en une seule.

Pourtant, en y regardant de près, il est facile de faire la part de chacun, ou du moins de distinguer deux de ces héros, savoir : Don Juan Tenorio, qui, comme chacun sait, a été emporté par une statue de pierre, et Don Juan de Maraña dont la fin a été toute différente.

On conte de la même manière la vie de l'un et de l'autre ; le dénouement seul les distingue. Il y en a pour tous les goûts, comme dans les pièces de Ducis, qui finissent bien ou mal, suivant la sensibilité des lecteurs.

Quant à la vérité de cette histoire ou de ces deux histoires, elle est incontestable, et on offenserait grandement le patriotisme provincial des Sévillans, si l'on révoquait en doute l'existence de ces garnemens qui ont rendu suspecte la généalogie de leurs plus nobles familles. On montre aux étrangers la maison de Don Juan Tenorio, et tout homme ami des arts n'a pu passer à Séville sans visiter l'église de la Charité. Il y aura vu le tombeau du chevalier de Maraña avec cette inscription dictée par son humilité, ou si l'on veut par son orgueil : *Aqui y aceel peor hombre que fue en el mundo.* Le moyen de douter après cela? Il est vrai qu'après vous avoir conduit à ces deux monumens, votre cicerone vous racontera encore comment Don Juan (on ne sait lequel) fit des propositions étranges à la Giralda, cette figure de bronze qui surmonte la tour moresque de la cathédrale, et comment la Giralda les accepta; — comment Don Juan, se promenant, chaud de vin, sur la rive gauche du Guadalquivir, demanda du feu à un

homme qui passait sur la rive droite en fumant un cigarre, et comment le bras du fumeur (qui n'était autre que le diable en personne) s'allongea tant et tant qu'il traversa le fleuve et vint présenter son cigarre à Don Juan, lequel alluma le sien sans sourciller et sans profiter de l'avertissement, tant il était endurci...

J'ai tâché de faire à chaque Don Juan la part qui lui revient dans leur fonds commun de méchancetés et de crimes. Faute de meilleure méthode, je me suis appliqué à ne conter du Don Juan Maraña, mon héros, que des aventures qui n'appartinssent pas par droit de prescription à Don Juan Tenorio, si connu parmi nous par les chefs-d'œuvre de Molière et de Mozart.

Le comte Don Carlos de Maraña était l'un des seigneurs les plus riches et les plus considérés qu'il y eût à Séville. Sa naissance était illustre, et, dans la guerre contre les Morisques révoltés, il avait prouvé qu'il n'avait pas dégénéré du courage de

ses aïeux. Après la soumission des Alpuxarres, il revint à Séville avec une balafre sur le front et bon nombre d'enfans pris sur les infidèles qu'il fit baptiser avec soin, et qu'il vendit avantageusement dans des maisons chrétiennes. Ses blessures, qui ne le défiguraient point, ne l'empêchèrent pas de plaire à une demoiselle de bonne maison, qui lui donna la préférence sur un grand nombre de prétendans à sa main. De ce mariage naquirent d'abord plusieurs filles dont les unes se marièrent par la suite, et les autres entrèrent en religion. Don Carlos Maraña se désespérait de n'avoir pas d'héritier de son nom, lorsque la naissance d'un fils vint le combler de joie, et lui fit espérer que son antique majorat ne passerait pas à une ligne collatérale.

Don Juan, ce fils tant désiré, et le héros de cette véridique histoire, fut gâté par son père et par sa mère, comme devait l'être l'unique héritier d'un grand nom et d'une grande fortune. Tout enfant il était maître à peu près absolu de ses actions, et dans le

palais de son père personne n'aurait eu la hardiesse de le contrarier. Seulement, sa mère voulait qu'il fût dévot comme elle; son père voulait que son fils fût brave comme lui. Celle-ci, à force de caresses et de friandises, obligeait l'enfant à apprendre les litanies, les rosaires, enfin toutes les prières obligatoires et non obligatoires. Elle l'endormait en lui lisant la légende. D'un autre côté, le père apprenait à son fils les romances du Cid et de Bernard del Carpio, lui contait la révolte des Morisques, et l'encourageait à s'exercer toute la journée à lancer le javelot, à tirer de l'arbalète ou même de l'arquebuse contre un mannequin vêtu en Maure, qu'il avait fait fabriquer au bout de son jardin.

Il y avait dans l'oratoire de la comtesse de Maraña un tableau dans le style dur et sec de Moralès, qui représentait les tourmens du purgatoire. Tous les genres de supplices dont le peintre avait pu s'aviser s'y trouvaient représentés avec tant d'exactitude, que le tortionnaire de l'inquisition

n'y aurait rien trouvé à reprendre. Les ames en purgatoire étaient dans une espèce de grande caverne au haut de laquelle on voyait un soupirail. Placé sur le bord de cette ouverture, un ange tendait la main à une ame qui sortait du séjour de douleurs, tandis qu'à côté de lui, un homme âgé, tenant un chapelet dans ses mains jointes, paraissait prier avec beaucoup de ferveur. Cet homme, c'était le donataire du tableau, qui l'avait fait faire pour une église de Huesca. Dans leur révolte, les Morisques mirent le feu à la ville; l'église fut détruite; mais, par miracle, le tableau fut conservé. Le comte de Maraña l'avait rapporté et en avait décoré l'oratoire de sa femme. D'ordinaire, le petit Juan, toutes les fois qu'il entrait chez sa mère, demeurait long-temps immobile en contemplation devant ce tableau qui l'effrayait et le captivait à la fois. Surtout il ne pouvait détacher ses yeux d'un homme dont un serpent paraissait ronger les entrailles, pendant qu'il était suspendu au-dessus d'un brasier ardent au moyen d'hameçons de fer qui

l'accrochaient par les côtes. Tournant les yeux avec anxiété du côté du soupirail, le patient semblait demander au donataire des prières qui l'arrachassent à tant de souffrances. La comtesse ne manquait jamais d'expliquer à son fils que ce malheureux subissait ce supplice, parce qu'il n'avait pas bien su son catéchisme, parce qu'il s'était moqué d'un prêtre, ou qu'il avait été distrait à l'église. L'ame qui s'envolait vers le paradis, c'était l'ame d'un parent de la famille de Maraña, qui avait sans doute quelques peccadilles à se reprocher ; mais le comte de Maraña avait prié pour lui, il avait beaucoup donné au clergé pour le racheter du feu et des tourmens, et il avait eu la satisfaction d'envoyer au paradis l'ame de son parent sans lui laisser le temps de beaucoup s'ennuyer en purgatoire. — « Pourtant, Juanito, ajoutait la comtesse, je souffrirai peut-être un jour comme cela, et je resterais des millions d'années en purgatoire si tu ne pensais pas à faire dire des messes pour m'en tirer! Comme il serait mal de

laisser dans la Peine la mère qui t'a nourri ! » Alors l'enfant pleurait, et s'il avait quelques réaux dans sa poche, il s'empressait de les donner au premier quêteur qu'il rencontrait porteur d'une tirelire pour les ames du purgatoire.

S'il entrait dans le cabinet de son père, il voyait des cuirasses faussées par des balles d'arquebuse, un casque que le comte de Maraña portait à l'assaut d'Alméria, et qui gardait l'empreinte du tranchant d'une hache musulmane; des lances, des sabres mauresques, des étendards pris sur les infidèles décoraient cet appartement.

— « Ce cimeterre, disait le comte, je l'ai enlevé au cadi de Vejer, qui m'en frappa trois fois avant que je lui ôtasse la vie. — Cet étendard était porté par les rebelles de la montagne d'Elvire. Ils venaient de saccager un village chrétien; j'accourus avec vingt cavaliers. Quatre fois j'essayai de pénétrer au milieu de leur bataillon pour enlever cet étendard; quatre fois je fus repoussé. A la cinquième, je fis le signe de la

croix, je criai : « Saint Jacques! » et j'enfonçai les rangs de ces païens. — Et vois-tu ce calice d'or que je porte sur mes armes ? Un alfaqui des Morisques l'avait volé dans une église où il avait commis mille horreurs. Ses chevaux avaient mangé de l'orge sur l'autel, et ses soldats avaient dispersé les ossemens des saints. L'alfaqui se servait de ce calice pour boire du sorbet à la neige. Je le surpris dans sa tente comme il portait à ses lèvres le vase sacré. Avant qu'il eût dit : « Allah! » pendant que le breuvage était encore dans sa gorge, de cette bonne épée, je frappai la tête rasée de ce chien, et la lame y entra jusqu'aux dents. Pour rappeler cette sainte vengeance, le roi m'a permis de porter un calice d'or dans mes armes. Je te dis cela, Juanito, pour que tu le racontes à tes enfans, et qu'ils sachent pourquoi tes armes ne sont pas exactement celles de ton grand-père, Don Diego, que tu vois peintes au-dessous de son portrait. »

Partagé entre la guerre et la dévotion, l'enfant passait ses journées à fabriquer de

petites croix avec des lattes, ou bien, armé d'un sabre de bois, à s'escrimer dans le potager contre des citrouilles de Rota, dont la forme ressemblait beaucoup, suivant lui, à des têtes de Maures couvertes de leurs turbans.

A dix-huit ans, Don Juan expliquait assez mal le latin, servait fort bien la messe, et maniait la rapière, ou l'épée à deux mains, mieux que ne faisait le Cid. Son père, jugeant qu'un gentilhomme de la maison de Marana devait encore acquérir d'autres talens, résolut de l'envoyer à Salamanque. Les apprêts du voyage furent bientôt faits. Sa mère lui donna force chapelets, scapulaires et médailles bénites. Elle lui apprit aussi plusieurs oraisons d'un grand secours dans une foule de circonstances de la vie. Don Carlos lui donna une épée dont la poignée, damasquinée d'argent, était ornée des armes de sa famille; il lui dit: « Jusqu'à présent tu n'as vécu qu'avec des enfans, tu vas maintenant vivre avec des hommes. Souviens-toi que le bien le

plus précieux d'un gentilhomme, c'est son honneur; et ton honneur, c'est celui des Marañas. Périsse le dernier rejeton de notre maison plutôt qu'une tache soit faite à son honneur! Prends cette épée, elle te défendra si l'on t'attaque. Ne sois jamais le premier à la tirer, mais rappelle-toi que tes ancêtres n'ont jamais remis la leur dans le fourreau que lorsqu'ils étaient vainqueurs et vengés. » Ainsi muni d'armes spirituelles et temporelles, le descendant des Marañas monta à cheval et quitta la demeure de ses pères.

L'université de Salamanque était alors dans toute sa gloire. Ses étudians n'avaient jamais été plus nombreux, ses professeurs plus doctes; mais aussi jamais les bourgeois n'avaient eu tant à souffrir des insolences de la jeunesse indisciplinable, qui demeurait, ou plutôt régnait dans leur ville. Les sérénades, les charivaris, toute espèce de tapage nocturne, tel était leur train de vie ordinaire, dont la monotomie était de temps en temps diversifiée par des enlève-

mens de femmes ou de filles, par des vols ou des bastonnades. Don Juan, arrivé à Salamanque, passa quelques jours à remettre des lettres de recommandation aux amis de son père, à visiter ses professeurs, à parcourir les églises, et à se faire montrer les reliques qu'elles renfermaient. D'après la volonté de son père, il remit à l'un des professeurs une somme assez considérable, pour être distribuée entre les étudians pauvres. Cette libéralité eut le plus grand succès, et lui fit aussitôt de nombreux amis.

Don Juan avait un grand désir d'apprendre. Il se proposait bien d'écouter comme paroles d'évangile tout ce qui sortirait de la bouche de ses professeurs, et pour n'en rien perdre, il voulut se placer aussi près que possible de la chaire. Lorsqu'il entra dans la salle où devait se faire la leçon, il vit qu'une place était vide aussi près du professeur qu'il eût pu le désirer. Il s'y assit. Un étudiant sale, mal peigné, vêtu de haillons, comme il y en a tant dans les universités, détourna un instant les yeux de son

livre pour les porter sur Don Juan avec un air d'étonnement stupide. « Vous vous mettez à cette place, dit-il d'un ton presque effrayé, ignorez-vous que c'est là que s'assied d'ordinaire Don Garcia Navarro? »

Don Juan répondit qu'il avait toujours entendu dire que les places appartenaient au premier occupant, et que trouvant celle-ci vide, il croyait pouvoir la prendre, surtout si le seigneur Don Garcia n'avait pas chargé son voisin de la lui garder.

—« Vous êtes étranger ici à ce que je vois, dit l'étudiant, et arrivé depuis bien peu de temps, puisque vous ne connaissez pas Don Garcia. Sachez donc que c'est un des hommes les plus... » Ici l'étudiant baissa la voix, et parut éprouver la crainte d'être entendu des autres étudians. « Don Garcia est un homme terrible. Malheur à qui l'offense! Il a la patience courte et l'épée longue; et soyez sûr que si quelqu'un s'assied à une place où Don Garcia s'est assis deux fois, c'en est assez pour qu'une querelle s'ensuive, car il est fort chatouilleux et sus-

ceptible. Quand il querelle, il frappe, et quand il frappe, il tue. Or donc, je vous ai averti; vous ferez ce qui vous semblera bon. »

Don Juan trouvait fort extraordinaire que ce Don Garcia prétendît se réserver les meilleures places sans se donner la peine de les gagner par son exactitude. En même temps il voyait que plusieurs étudians avaient les yeux sur lui, et il sentait combien il serait mortifiant de quitter son siége après s'y être assis. D'un autre côté, il ne se souciait pas du tout d'avoir une querelle dès son arrivée, et surtout avec un homme aussi dangereux que paraissait l'être Don Garcia. Il était dans cette perplexité, ne sachant à quoi se déterminer, et restant toujours machinalement à la même place, lorsqu'un étudiant entra et s'avança droit vers lui. « Voici Don Garcia, » lui dit son voisin.

Ce Garcia était un jeune homme large d'épaules, bien découplé, le teint hâlé, l'œil fier et la bouche méprisante. Il avait

un pourpoint râpé qui avait pu être noir, et un manteau troué; par-dessus tout cela pendait une longue chaîne d'or. On sait que de tout temps les étudians de Salamanque et des autres universités d'Espagne ont mis une espèce de point d'honneur à paraître déguenillés, voulant probablement montrer par là que le véritable mérite sait se passer des ornemens empruntés à la fortune.

Don Garcia s'approcha du banc où Don Juan était encore assis, et le saluant avec beaucoup de courtoisie : « Seigneur étudiant, dit-il, vous êtes nouveau venu parmi nous ; pourtant, votre nom m'est bien connu. Nos pères ont été grands amis, et si vous voulez le permettre, leurs fils ne le seront pas moins. » En parlant ainsi, il tendait la main à Don Juan de l'air le plus cordial. Don Juan, qui s'attendait à un tout autre début, reçut avec beaucoup d'empressement les politesses de Don Garcia, et lui répondit qu'il se tiendrait pour très honoré de l'amitié d'un cavalier tel que lui.

« — Vous ne connaissez point encore Salamanque, poursuivit Don Garcia ; si vous voulez bien m'accepter pour votre guide, je serai charmé de vous faire tout voir, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, dans le pays où vous allez vivre. » Ensuite, s'adressant à l'étudiant assis à côté de Don Juan : « Allons, Périco, tire-toi de là. Crois-tu qu'un butor comme toi doive faire compagnie au seigneur Don Juan de Marana? » En parlant ainsi, il le poussa rudement, et se mit à sa place, que l'étudiant se hâta d'abandonner.

Lorsque le cours fut fini, Don Garcia donna son adresse à son nouvel ami, et lui fit promettre de venir le voir. Puis l'ayant salué de la main d'un air gracieux et familier, il sortit en se drapant avec grace de son manteau rapiécé.

Don Juan, tenant ses livres sous son bras, s'était arrêté dans une galerie du collége pour examiner les vieilles inscriptions qui couvraient les murs, lorsqu'il s'aperçut que l'étudiant qui lui avait d'abord

parlé s'approchait de lui comme s'il voulait examiner les mêmes objets. Don Juan, après lui avoir fait une inclination de tête pour lui montrer qu'il le reconnaissait, se disposait à sortir, mais l'étudiant l'arrêta par son manteau. « Seigneur Don Juan, dit-il, si rien ne vous presse, seriez-vous assez bon pour m'accorder un moment d'entretien? — Volontiers, répondit Don Juan, et il s'appuya contre un pilier; je vous écoute. » Périco regarda de tous côtés d'un air d'inquiétude, comme s'il craignait d'être observé, et se rapprocha de Don Juan pour lui parler à l'oreille, ce qui paraissait une précaution inutile, car il n'y avait personne qu'eux deux dans la vaste galerie gothique où ils se trouvaient. — Après un moment de silence : — « Pourriez-vous me dire, seigneur Don Juan, demanda l'étudiant d'une voix basse et presque tremblante, pourriez-vous me dire si votre père a réellement connu le père de Don Garcia Navarro? »

Don Juan fit un mouvement de surprise.

— « Vous avez entendu Don Garcia le dire à l'instant même. »

— « Oui, répondit l'étudiant, baissant encore plus la voix; mais enfin avez-vous jamais entendu dire à votre père qu'il connût le seigneur Navarro? »

— « Oui, sans doute; et il était avec lui à la guerre contre les Morisques. »

— « Fort bien; mais avez-vous entendu dire de ce gentilhomme qu'il eût... un fils? »

— « En vérité, je n'ai jamais fait beaucoup d'attention à ce que mon père pouvait en dire.... Mais à quoi bon ces questions? Don Garcia n'est-il pas le fils du seigneur Navarro?... Serait-il bâtard? »

— « J'atteste le ciel que je n'ai rien dit de semblable, » s'écria l'étudiant effrayé, en regardant derrière le pilier contre lequel s'appuyait Don Juan; « je voulais vous demander seulement si vous n'aviez pas connaissance d'une histoire étrange que bien des gens racontent sur ce Don Garcia? »

— « Je n'en sais pas un mot. »

— « On dit..., remarquez bien que je ne

fais que répéter ce que j'ai entendu dire..., on dit que Don Diego Navarro avait un fils qui, à l'âge de six ou sept ans, tomba malade d'une maladie grave et si étrange, que les médecins ne savaient quel remède y apporter. Sur quoi le père, qui n'avait pas d'autre enfant, envoya de nombreuses offrandes à plusieurs chapelles, fit toucher des reliques au malade, le tout en vain. Désespéré, il dit un jour, m'a-t-on assuré..., il dit un jour, en regardant une image de saint Michel : Puisque tu ne peux pas sauver mon fils, je veux voir si celui qui est là sous tes pieds n'aura pas plus de pouvoir. »

— « C'était un blasphème abominable ! s'écria Don Juan, scandalisé au dernier point.

— « Peu après l'enfant guérit..., et cet enfant..., c'était Don Garcia ! »

— « Si bien que Don Garcia a le diable au corps depuis ce temps-là, » dit en éclatant de rire Don Garcia, qui se montra au même instant, et qui paraissait avoir

écouté cette conversation, caché derrière un pilier voisin. « En vérité, Périco, » dit-il d'un ton froid et méprisant à l'étudiant stupéfait, « si vous n'étiez pas un poltron, je vous ferais repentir de l'audace que vous avez eue de parler de moi. — Seigneur Don Juan, poursuivit-il en s'adressant à Maraña, quand vous nous connaîtrez mieux, vous ne perdrez pas votre temps à écouter ce bavard. Et tenez, pour vous prouver que je ne suis pas un méchant diable, faites-moi l'honneur de m'accompagner de ce pas à l'église de Saint-Pierre ; lorsque nous y aurons fait nos dévotions, je vous demanderai la permission de vous faire faire un mauvais dîner avec quelques camarades. »

En parlant ainsi, il prenait le bras de Don Juan, qui, honteux d'avoir été surpris à écouter l'étrange histoire de Périco, se hâta d'accepter l'offre de son nouvel ami, pour lui prouver le peu de cas qu'il faisait des médisances qu'il venait d'entendre.

En entrant dans l'église de Saint-Pierre,

Don Juan et Don Garcia s'agenouillèrent devant une chapelle autour de laquelle il y avait un grand concours de fidèles. Don Juan fit sa prière à voix basse ; et bien qu'il demeurât un temps convenable dans cette pieuse occupation, il trouva, lorsqu'il releva la tête, que son camarade paraissait encore plongé dans une extase dévote ; il remuait doucement les lèvres ; l'on eût dit qu'il n'était pas à la moitié de ses méditations. Un peu honteux d'avoir si tôt fini, il se mit à réciter tout bas les litanies qui lui revinrent en mémoire. Les litanies dépêchées, Don Garcia ne bougeait pas davantage. Don Juan expédia encore avec distraction quelques menus suffrages ; puis, voyant son camarade toujours immobile, il crut pouvoir regarder un peu autour de lui pour passer le temps et attendre la fin de cette éternelle oraison. Trois femmes agenouillées sur des tapis de Turquie attirèrent son attention tout d'abord. L'une, à son âge, à ses lunettes, et à l'ampleur vénérable de ses coiffes, ne pouvait être autre

qu'une duègue. Les deux autres étaient jeunes et jolies, et ne tenaient pas leurs yeux tellement baissés sur leurs chapelets qu'on ne pût voir qu'ils étaient grands, vifs et bien fendus. Don Juan éprouva beaucoup de plaisir à regarder l'une d'elles, plus de plaisir même qu'il n'aurait dû en avoir dans un saint lieu. Oubliant la prière de son camarade, il le tira par la manche et lui demanda tout bas quelle était cette demoiselle qui tenait un chapelet d'ambre jaune.

— « C'est, » répondit Garcia, nullement scandalisé de son interruption, « c'est Doña Teresa de Ojeda, et celle-ci, c'est Doña Fausta, sa sœur aînée, toutes les deux filles d'un auditeur au conseil de Castille. Je suis amoureux de l'aînée; tâchez de le devenir de la cadette. Tenez, ajouta-t-il, elles se lèvent et vont sortir de l'église; hâtons-nous, afin de les voir monter en voiture; peut-être que le vent soulèvera leurs jupes, et que nous apercevrons une jolie jambe ou deux. »

Don Juan était tellement ému par la beauté de Doña Teresa, que sans faire attention à l'indécence de ce langage, il suivit Don Garcia jusqu'à la porte de l'église, et vit les deux nobles demoiselles monter dans leur carrosse et quitter la place de l'église pour entrer dans une des rues les plus fréquentées. Lorsqu'elles furent parties, Don Garcia, enfonçant son chapeau de travers sur sa tête, s'écria gaîment :

— « Voilà de charmantes filles ? Je veux que le diable m'emporte si l'aînée n'est pas à moi avant qu'il soit dix jours ! Et vous, avez-vous avancé vos affaires avec la cadette ? »

— « Comment ? avancé mes affaires ! répondit Don Juan d'un air naïf, mais voilà la première fois que je la vois ! »

— « Bonne raison ! vraiment, s'écria Don Garcia. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup plus long-temps que je connais la Fausta. Aujourd'hui pourtant je lui ai remis un billet qu'elle a fort bien pris.

— « Un billet ! Mais je ne vous ai pas vu écrire ? »

— « J'en ai toujours de tout écrits sur moi, et pourvu qu'on n'y mette pas de nom, ils peuvent servir pour toutes. Ayez seulement l'attention de ne pas employer d'épithètes compromettantes sur la couleur des yeux ou des cheveux. Quant aux soupirs, aux larmes et aux alarmes, brunes ou blondes, filles ou femmes, les prendront également en bonne part. »

Tout en causant de la sorte, Don Garcia et Don Juan se trouvèrent à la porte de la maison, où le dîner les attendait. C'était chère d'étudians, plus copieuse qu'élégante et variée : force ragoûts épicés, viandes salées, toutes choses provoquant la soif. D'ailleurs, il y avait abondance de vins de la Manche et d'Andalousie. Quelques étudians, amis de Don Garcia, attendaient son arrivée. On se mit immédiatement à table, et pendant quelque temps on n'entendit d'autre bruit que celui des mâchoires et des verres heurtant les flacons. Bientôt, le vin mettant les convives en belle humeur, la conversation commença

et devint des plus bruyantes. Il ne fut question que de duels, d'amourettes et de tours d'écoliers. L'un racontait comment il avait dupé son hôtesse en déménageant la veille du jour qu'il devait payer son loyer. L'autre avait envoyé demander chez un marchand de vin quelques jarres de *val de Peñas* de la part d'un des plus graves professeurs de théologie, et il avait eu l'adresse de détourner les jarres, laissant le professeur payer le mémoire s'il voulait. Celui-ci avait battu le guet; celui-là, au moyen d'une échelle de cordes, était entré chez sa maîtresse malgré les précautions d'un jaloux. D'abord Don Juan écoutait avec une espèce de consternation le récit de tous ces désordres. Peu à peu, le vin qu'il buvait, ou la gaîté des convives désarma sa pruderie. Les histoires que l'on racontait le firent rire, et même il en vint à envier la réputation que donnaient à quelques uns leurs tours d'adresse ou d'escroquerie. Il commença à oublier les sages principes qu'il avait apportés à l'univer-

sité, pour adopter la règle de conduite des étudians ; règle simple et facile à suivre, qui consiste à tout se permettre envers les *Pillos*, c'est-à-dire toute la partie de l'espèce humaine qui n'est pas immatriculée sur les registres de l'université. L'étudiant au milieu des *Pillos* est en pays ennemi, et il a le droit d'agir à leur égard comme les Hébreux à l'égard des Cananéens. Seulement monsieur le corrégidor ayant malheureusement peu de respect pour les saintes lois de l'université, et ne cherchant que l'occasion de nuire à ses sectateurs, ils doivent être unis comme frères, s'entre-aider et surtout se garder un secret inviolable.

Cette édifiante conversation dura aussi long-temps que les bouteilles. Lorsqu'elles furent vides, toutes les judiciaires étaient singulièrement embrouillées, et chacun éprouvait une violente envie de dormir. Le soleil étant encore dans toute sa force, chacun se sépara pour aller faire la sieste. Don Juan accepta un lit chez Don Garcia.

Il ne se fut pas plutôt étendu sur un matelas de cuir, que la fatigue et les fumées du vin le plongèrent dans un profond sommeil. Pendant long-temps, ses rêves furent si bizarres et si confus, qu'il n'éprouvait d'autre sentiment que celui d'un malaise vague, sans avoir la perception d'une image ou d'une idée qui pût en être la cause. Peu à peu il commença à voir plus clair, si l'on peut s'exprimer ainsi, et il rêva avec suite. Il lui semblait qu'il était dans une barque sur un grand fleuve, plus large et plus troublé qu'il n'avait jamais vu le Guadalquivir en hiver. Il n'avait ni voiles, ni rames, ni gouvernail, et la rive du fleuve était déserte. La barque était tellement ballotée par le courant qu'au malaise qu'il éprouvait, il se crut à l'embouchure du Guadalquivir, au moment où les badauds de Séville qui vont à Cadix commencent à ressentir les premières atteintes du mal de mer. Bientôt il se trouva dans une partie de la rivière beaucoup plus resserrée, en sorte qu'il pouvait facilement voir et même se

faire entendre sur les deux bords. Alors parurent en même temps, sur les deux rives, deux figures lumineuses qui s'approchèrent chacune de son côté comme pour lui porter secours. Il tourna d'abord la tête à droite, et vit un vieillard d'une figure grave et austère, pieds nus, n'ayant pour vêtement qu'un sayon épineux. Il semblait tendre la main à don Juan. A gauche, où il regarda ensuite, il vit une femme, d'une taille élevée et de la figure la plus noble et la plus attrayante, tenant à la main une couronne de fleurs qu'elle lui présentait. En même temps il remarqua que sa barque se dirigeait à son gré, sans rames, mais par le seul fait de sa volonté. Il allait prendre terre du côté de la femme, lorsqu'un cri, parti de la rive droite, lui fit tourner la tête et se rapprocher de ce côté. Le vieillard avait l'air encore plus austère qu'auparavant. Tout ce que l'on voyait de son corps était couvert de meurtrissure, livides et teint de sang caillé. D'une main il tenait une couronne d'épines,

de l'autre un fouet garni de pointes de fer. Ce spectacle le saisit d'horreur; il revint bien vite à la rive gauche. L'apparition qui l'avait tant charmé s'y trouvait encore; les cheveux de la femme flottaient au vent, ses yeux étaient animés d'un feu surnaturel, et au lieu d'une couronne de fleurs, elle tenait en main une épée. Don Juan s'arrêta un instant avant de prendre terre, et alors, regardant avec plus d'attention, il s'aperçut que la lame de l'épée était rouge de sang, et que la main de la nymphe était rouge aussi. Il fut saisi d'horreur et se réveilla en sursaut. En ouvrant les yeux, il ne put retenir un cri à la vue d'une épée nue qui brillait à deux pieds du lit. Mais ce n'était pas une belle nymphe qui tenait cette épée. Don Garcia allait réveiller son ami, et voyant auprès de son lit une épée d'un travail curieux, il l'examinait de l'air d'un connaisseur. Sur la lame était cette devise : « Garde loyauté. » Et la poignée, comme nous l'avons déjà dit, portait les armes, le nom et la devise des Marañas.

— « Vous avez là une belle épée, mon camarade, dit Don Garcia. — Vous devez être reposé maintenant.—La nuit est venue. Promenons-nous un peu, et quand les honnêtes gens de cette ville seront rentrés chez eux, nous irons, s'il vous plaît, donner une sérénade à nos divinités. »

Don Juan et Don Garcia se promenèrent quelque temps au bord de la Tormes, regardant passer les femmes qui venaient respirer le frais ou lorgner leurs amans. Peu à peu les promeneurs devinrent plus rares; ils disparurent tout-à-fait.

— « Voici le moment, dit Don Garcia, voici le moment où la ville tout entière appartient aux étudians. Les Pillos n'oseraient nous troubler dans nos innocentes récréations; quant au guet, si par aventure nous avions quelque démêlé avec lui, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une canaille qu'il ne faut pas ménager. Mais si les drôles étaient trop nombreux et qu'il fallût jouer des jambes, n'ayez aucune inquiétude; je connais tous les détours, ne

vous mettez en peine que de me suivre, et soyez sûr que tout ira bien. »

En parlant ainsi, il jeta son manteau sur son épaule gauche de manière à se couvrir la plus grande partie de la figure, mais à se laisser le bras droit libre. Don Juan en fit autant, et tous les deux se dirigèrent vers la rue qu'habitaient Doña Fausta et sa sœur. En passant devant le porche d'une église, Don Garcia siffla, et son domestique parut tenant une guitare à la main. Don Garcia la prit et le congédia.

— « Je vois, dit Don Juan en entrant dans la rue de Valladolid, je vois que vous voulez m'employer à protéger votre serénade; soyez sûr que je me conduirai de manière à mériter votre approbation. Je serais renié par Séville ma patrie, si je ne savais pas garder une rue contre les fâcheux! »

— « Je ne prétends pas vous poser en sentinelle, répondit Don Garcia. J'ai mes amours ici, mais vous avez aussi les vôtres. A chacun son gibier. Chut! voici la maison. Vous à cette jalousie, moi à celle-ci, et alerte! »

Don Garcia, ayant accordé la guitare, se mit à chanter d'une voix assez agréable une romance, où, comme à l'ordinaire, il était question de larmes de soupirs et de tout ce qui s'ensuit. Je ne sais s'il en était l'auteur.

A la troisième ou quatrième séguidille, les jalousies de deux fenêtres se soulevèrent légèrement, et une petite toux se fit entendre. Cela voulait dire qu'on écoutait. Les musiciens, dit-on, ne jouent jamais lorsqu'on les en prie ou qu'on les écoute. Don Garcia déposa sa guitare sur une borne et entama la conversation à voix basse avec une des femmes qui l'écoutaient.

Don Juan, en levant les yeux, vit à la fenêtre au-dessus de lui une femme qui paraissait le considérer attentivement. Il ne doutait pas que ce ne fût la sœur de Doña Fausta, que son goût et le choix de son ami lui donnaient pour dame de ses pensées. Mais il était timide encore, sans expérience, et il ne savait par où com-

mencer. Tout à coup un mouchoir tomba de la fenêtre et une petite voix douce s'écria : « Ah ! Jésus ! mon mouchoir est tombé ! » Don Juan le ramassa aussitôt, le plaça sur la pointe de son épée et le porta à la hauteur de la fenêtre. C'était un moyen d'entrer en matière. La voix commença par des remercîmens, puis demanda si le seigneur cavalier qui avait tant de courtoisie n'avait pas été dans la matinée à l'église de Saint-Pierre. Don Juan répondit qu'il y avait été et qu'il y avait perdu le repos. — Comment? — En vous voyant. — La glace était brisée. Don Juan était de Séville et savait par cœur toutes les romances morisques dont la langue amoureuse est si riche. Il ne pouvait manquer d'être éloquent. La conversation dura environ une heure. Enfin Teresa s'écria qu'elle entendait son père et qu'il fallait se retirer. Les deux galans ne quittèrent la rue qu'après avoir vu deux petites mains blanches sortir de la jalousie et leur jeter à chacun une branche de jasmin. Don Juan alla se coucher la

tête remplie d'images délicieuses. Pour Don Garcia, il entra dans un cabaret où il passa la plus grande partie de la nuit.

Le lendemain les soupirs et les sérénades recommencèrent. Il en fut de même les nuits suivantes. Après une résistance convenable, les deux dames consentirent à donner et à recevoir des boucles de cheveux, opération qui se fit au moyen d'un fil qui descendit et rapporta les gages échangés. Don Garcia, qui n'était pas homme à se contenter de bagatelles, parla d'une échelle de cordes ou bien de fausses clefs; mais on le trouva hardi, et sa proposition fut sinon rejetée, du moins indéfiniment ajournée.

Depuis un mois à peu près, Don Juan et Don Garcia roucoulaient assez inutilement sous les fenêtres de leurs maîtresses. Une nuit très sombre ils étaient à leur faction ordinaire, et la conversation durait depuis quelque temps à la satisfaction de tous les interlocuteurs, lorsqu'à l'extrémité de la rue parurent sept à huit hommes en man-

teaux, dont la moitié portait des instrumens de musique.

— « Juste ciel! s'écria Teresa, voici Don Cristoval qui vient nous donner une sérénade. Eloignez-vous pour l'amour de Dieu, ou il arrivera quelque malheur! »

— « Nous ne cédons à personne une si belle place », s'écria Don Garcia, et élevant la voix : « Cavalier, dit-il au premier qui s'avançait, la place est prise, et ces dames ne se soucient guère de votre musique; donc, s'il vous plaît, cherchez fortune ailleurs. »

— « C'est un de ces faquins d'étudians qui prétend nous empêcher de passer! s'écria Don Cristoval. Je vais lui apprendre ce qu'il en coûte pour s'adresser à mes amours!» A ces mots il mit l'épée à la main. En même temps, celles de deux de ses compagnons brillèrent hors du fourreau. Don Garcia, avec une prestesse admirable, roulant son manteau autour de son bras, mit flamberge au vent et s'écria : « A moi, les étudians! » Mais il n'y en avait pas un

seul aux environs. Les musiciens, craignant sans doute de voir leurs instrumens brisés dans la bagarre, prirent la fuite en appelant la justice, pendant que les deux femmes à la fenêtre invoquaient à leur aide tous les saints du paradis.

Don Juan, qui se trouvait au-dessous de la fenêtre la plus proche de Don Cristoval, eut d'abord à se défendre contre lui. Son adversaire était adroit, et en outre il avait à la main gauche une targe de fer dont il se servait pour parer, tandis que Don Juan n'avait que son épée et son manteau. Vivement pressé par Cristoval, il se rappela fort à propos une botte du seigneur Uberti, son maître d'armes. Il se laissa tomber sur sa main gauche, et de la droite, glissant son épée sous la targe de Don Cristoval, il la lui enfonça au défaut des côtes avec tant de force, que le fer se brisa après avoir pénétré de la longueur d'une palme. Don Cristoval poussa un cri et tomba baigné dans son sang. Pendant cette opération, qui dura moins à faire

qu'à raconter, Don Garcia se défendait avec succès contre ses deux adversaires, qui n'eurent pas plutôt vu leur chef sur le carreau qu'ils prirent la fuite à toutes jambes.

— « Sauvons-nous maintenant, dit Don Garcia, ce n'est pas le moment de s'amuser. Adieu, mes belles! » et il entraîna avec lui Don Juan tout effaré de son exploit. A vingt pas de la maison, Don Garcia s'arrêta pour demander à son compagnon ce qu'il avait fait de son épée.

— « Mon épée? » dit don Juan, s'apercevant alors seulement qu'il ne la tenait plus à la main... « Je ne sais... je l'aurai probablement laissé tomber. »

— Malédiction! s'écria Don Garcia, et votre nom qui est gravé sur la garde!

Dans ce moment on voyait des hommes avec des flambeaux sortir des maisons voisines et s'empresser autour du mourant. D'un autre côté de la rue, une troupe d'hommes armés s'avançait rapidement. C'était évidemment une patrouille attirée par les

cris des musiciens et par le bruit du combat.

Don Garcia rabattant son chapeau sur ses yeux, et se couvrant de son manteau le bas du visage, pour n'être pas reconnu, s'élança, malgré le danger, au milieu de tous ces hommes rassemblés, espérant retrouver cette épée qui aurait indubitablement fait reconnaître le coupable. Don Juan le vit frapper de droite et de gauche, éteignant les lumières et culbutant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il reparut bientôt courant de toutes ses forces et tenant une épée de chaque main : toute la patrouille le poursuivait.

— « Ah! Don Garcia, » s'écria Don Juan en prenant l'épée qu'il lui tendait, que de remercîmens je vous dois!

— « Fuyons, fuyons! » s'écria Garcia. Suivez-moi, et si quelqu'un de ces coquins vous serre de trop près, piquez-le comme vous venez de faire à l'autre. »

Tous deux se mirent alors à courir avec toute la vitesse que pouvait leur prêter leur vigueur naturelle augmentée de la peur de

M. le corrégidor, magistrat qui passait pour plus redoutable aux étudians qu'aux voleurs.

Don Garcia, qui connaissait Salamanque comme son *Deus det*, était fort habile à tourner rapidement les coins de rues et à se jeter dans les allées étroites, tandis que son compagnon, plus novice, avait grand'-peine à le suivre. L'haleine commençait à leur manquer, lorsqu'au bout d'une rue, ils rencontrèrent un groupe d'étudians qui se promenaient en chantant et jouant de la guitare. Aussitôt que ceux-ci se furent aperçus que deux de leurs camarades étaient poursuivis, ils se saisirent de pierres, de bâtons et de toutes les armes possibles. Les archers, tout essouflés, ne jugèrent pas à propos d'entamer l'escarmouche. Ils se retirèrent prudemment, et les deux coupables allèrent se réfugier et se reposer un instant dans une église voisine.

Sous le portail, Don Juan voulut remettre son épée dans le fourreau, ne trouvant pas convenable, ni chrétien, d'entrer dans la maison de Dieu une arme à la main. Mais

le fourreau résistait, la lame n'entrait qu'avec peine; bref, il reconnut que l'épée qu'il tenait n'était pas la sienne Don Garcia, dans sa précipitation, avait saisi la première épée qu'il avait trouvée à terre, et c'était celle du mort ou d'un de ses acolytes. Le cas était grave; Don Juan en avertit son ami qu'il avait appris à regarder comme de bon conseil.

Don Garcia fronça le sourcil, se mordit les lèvres, tordit les bords de son chapeau, se promena quelques pas, pendant que Don Juan, tout étourdi de la fâcheuse découverte qu'il venait de faire, était en proie à l'inquiétude autant qu'aux remords. Après un quart d'heure de réflexions, pendant lequel Don Garcia eut le bon goût de ne pas dire une seule fois : « Pourquoi laissiez-vous tomber votre épée ? » celui-ci prit Don Juan par le bras et lui dit : « Venez avec moi, je tiens votre affaire. »

Dans ce moment un prêtre sortait de la sacristie de l'église et se disposait à gagner la rue; Don Garcia l'arrêta.

— « N'est-ce pas au savant licencié Gomez que j'ai l'honneur de parler?» lui dit-il en s'inclinant profondément.

— « Je ne suis pas encore licencié, » répondit le prêtre évidemment flatté de passer pour un licencié. « Je m'appelle Manuel Tordoya, fort à votre service. »

— « Mon père, dit Don Garcia, vous êtes précisément la personne à qui je désirais parler; c'est d'un cas de conscience qu'il s'agit, et, si la renommée ne m'a pas trompé, vous êtes l'auteur de ce fameux traité *de casibus conscientiæ* qui a fait tant de bruit à Madrid? »

Le prêtre, se laissant aller au péché de vanité, répondit en balbutiant qu'il n'était pas l'auteur de ce livre (lequel, à vrai dire, n'avait jamais existé), mais qu'il s'était fort occupé de semblables matières. Don Garcia, qui avait ses raisons pour ne pas l'écouter, poursuivit de la sorte : « Voici, mon père, en trois mots, l'affaire sur laquelle je désirais vous consulter. Un de mes amis, aujourd'hui même, il y a moins d'une heure,

est abordé dans la rue par un homme qui lui dit : « Cavalier, je vais me battre à deux pas d'ici, mon adversaire a une épée plus longue que la mienne, veuillez me prêter la vôtre pour que les armes soient égales. » Et mon ami a changé d'épée avec lui. Il attend quelque temps au coin de la rue que l'affaire soit terminée. N'entendant plus le cliquetis des épées, il s'approche ; que voit-il ? un homme mort, percé par l'épée même qu'il venait de prêter. Depuis ce moment, il est désespéré, il se reproche sa complaisance, et il craint d'avoir fait un péché mortel. Moi, j'essaie de le rassurer. Je crois le péché véniel, en ce que s'il n'avait pas prêté son épée, il aurait été la cause que deux hommes se seraient battus à armes inégales. Qu'en pensez-vous, mon père ? N'êtes-vous pas de mon sentiment ? »

Le prêtre, qui était apprenti casuiste, dressa les oreilles à cette histoire, et se frotta quelque temps le front comme un homme qui cherche une citation. Don

Juan ne savait où voulait en venir Don Garcia; mais il n'ajouta rien, craignant de faire quelque gaucherie.

— « Mon père, poursuivit Garcia, la question est fort ardue, puisqu'un aussi grand savant que vous hésite à la résoudre. Demain, si vous le permettez, nous reviendrons savoir votre sentiment. En attendant, veuillez, je vous prie, dire ou faire dire quelques messes pour l'ame du mort.» Il déposa, en disant ces mots, deux ou trois ducats dans la main du prêtre, ce qui acheva de le disposer favorablement pour des jeunes gens si dévots, si scrupuleux et surtout si généreux. Il les assura que le lendemain, au même lieu, il leur donnerait son opinion par écrit. Don Garcia fut prodigue de remercîmens, puis il ajouta d'un ton dégagé et comme une observation de peu d'importance : « Pourvu que la justice n'aille pas nous rendre responsables de cette mort! Nous espérons en vous pour nous réconcilier avec Dieu. »

— « Quant à la justice, dit le prêtre, vous

n'avez rien à en craindre. Votre ami, n'ayant fait que prêter son épée, n'est point légalement complice. »

— « Oui, mon père, mais le meurtrier a pris la fuite. On examinera la blessure, on trouvera peut-être l'épée ensanglantée... que sais-je? Les gens de loi sont terribles, dit-on. »

— « Mais, dit le prêtre, vous étiez témoin que l'épée a été empruntée? »

— « Certainement, dit Don Garcia. Je l'affirmerais devant toutes les cours du royaume. D'ailleurs, » poursuivit-il du ton le plus insinuant, « vous, mon père, vous seriez là pour rendre témoignage de la vérité. Nous nous sommes présentés à vous longtemps avant que l'affaire fût connue, pour vous demander vos conseils spirituels. Vous pourriez même attester l'échange... En voici la preuve. — Il prit alors l'épée de Don Juan. — Voyez plutôt cette épée, dit-il, quelle figure elle fait dans ce fourreau! »

Le prêtre inclina la tête comme un

homme convaincu de la vérité de l'histoire qu'on lui racontait. Il soupesait sans parler les ducats qu'il avait dans la main, et il y trouvait toujours un argument sans réplique en faveur des deux jeunes gens.

— « Au surplus, mon père, dit Don Garcia d'un ton fort dévot, que nous importe la justice? c'est avec le ciel que nous voulons être réconciliés. »

— « A demain, mes enfans, » dit le prêtre en se retirant.

— « A demain, répondit Don Garcia; nous vous baisons les mains et nous comptons sur vous. »

Le prêtre parti, Don Garcia fit un saut de joie. « Vive la simonie! s'écria-t-il, nous voilà dans une meilleure position, je l'espère. Si la justice s'inquiète de vous, ce bon père, pour les ducats qu'il a reçus et ceux qu'il espère tirer de nous, est prêt à attester que nous sommes aussi étrangers à la mort du cavalier que vous venez d'expédier, que l'enfant qui vient de naître. Rentrez chez vous maintenant, soyez tou-

jours sur le qui-vive, et n'ouvrez votre porte qu'à bonnes enseignes; moi je vais courir la ville et savoir un peu les nouvelles. »

Don Juan rentré dans sa chambre, se jeta tout habillé sur son lit. Il passa la nuit sans dormir, ne pensant qu'au meurtre qu'il venait de commettre et surtout à ses conséquences. Chaque fois qu'il entendait dans la rue le bruit des pas d'un homme, il s'imaginait que la justice venait l'arrêter. Cependant, comme il était fatigué et qu'il avait encore la tête lourde par suite d'un dîner d'étudians auquel il avait assisté, il s'endormit au moment où le soleil se levait.

Il reposait déjà depuis quelques heures, quand son domestique l'éveilla en lui disant qu'une dame voilée demandait à lui parler. Au même moment une femme entra dans la chambre. Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un grand manteau noir qui ne lui laissait qu'un œil découvert. Cet œil, elle le tourna vers le domestique, puis vers Don Juan, comme pour demander à lui parler sans témoins. Le domestique sortit

aussitôt. La dame s'assit regardant Don Juan de tout son œil avec la plus grande attention. Après un assez long silence, elle commença de la sorte :

— « Seigneur cavalier, ma démarche a de quoi surprendre, et vous devez sans doute concevoir de moi une médiocre opinion ; mais si l'on connaissait les motifs qui m'amènent ici, sans doute, on ne me blâmerait pas. Vous vous êtes battu hier avec un cavalier de cette ville..... »

— « Moi, madame ! s'écria Don Juan en pâlissant; je ne suis pas sorti de cette chambre.... »

— « Il est inutile de feindre avec moi, et je dois vous donner l'exemple de la franchise. » — En parlant ainsi, elle écarta son manteau, et Don Juan reconnut Doña Teresa. — « Seigneur Don Juan, poursuivit-elle en rougissant, je dois vous avouer que votre bravoure m'a intéressée pour vous au dernier point. J'ai remarqué, malgré le trouble où j'étais, que votre épée s'était brisée, et que vous l'aviez jetée à terre auprès

de notre porte. Au moment où l'on s'empressait autour du blessé, je suis descendue et j'ai ramassé la poignée de cette épée. En la considérant, j'ai lu votre nom, et j'ai compris combien vous seriez exposé si elle tombait entre les mains de vos ennemis. La voici, je suis bien heureuse de pouvoir vous la rendre. »

Comme de raison, Don Juan tomba à ses genoux, lui dit qu'il lui devait la vie, mais que c'était un présent inutile, puisqu'elle allait le faire mourir d'amour. Doña Teresa était pressée et voulait se retirer sur-le-champ, cependant elle écoutait don Juan avec tant de plaisir qu'elle ne pouvait se décider à s'en retourner. Une heure à peu près se passa de la sorte toute remplie de sermens d'amour éternel, baisemens de main, prières d'une part, faibles refus de l'autre. Don Garcia, entrant tout à coup, interrompit le tête-à-tête. Il n'était pas homme à se scandaliser. Son premier soin fut de rassurer Teresa. Il loua beaucoup son courage, sa présence d'esprit, et finit

par la prier de s'entremettre auprès de sa sœur, afin de lui ménager un accueil plus humain. Doña Teresa promit tout ce qu'il voulut, s'enveloppa hermétiquement dans son manteau, et partit après avoir promis de se trouver le soir même avec sa sœur dans une partie de la promenade qu'elle désigna.

— « Nos affaires vont bien, dit Don Garcia aussitôt que les deux jeunes gens furent seuls. Personne ne vous soupçonne. Le corrégidor, qui ne me veut pas de bien, m'avait d'abord fait l'honneur de penser à moi. Il était persuadé, disait-il, que c'était moi qui avais tué Don Cristoval. Savez-vous ce qui lui a fait changer d'opinion? c'est qu'on lui a dit que j'avais passé toute la soirée avec vous, et vous avez, mon cher, une si grande réputation de sainteté, que vous en avez à revendre pour les autres. Quoi qu'il en soit, on ne pense pas à nous. L'espiéglerie de cette brave petite Teresa nous rassure pour l'avenir; ainsi n'y pensons plus, et ne songeons qu'à nous amuser.

— « Ah! Garcia, s'écria tristement Don Juan, c'est une bien triste chose que de tuer un de ses semblables! »

— « Il y a quelque chose de plus triste, répondit Don Garcia, c'est qu'un de nos semblables nous tue, et une troisième chose qui surpasse les deux autres en tristesse, c'est un jour passé sans dîner. C'est pourquoi je vous invite à dîner aujourd'hui avec quelques bons vivans qui seront charmés de vous voir. » En disant ces mots, il sortit.

L'amour faisait déjà une puissante diversion aux remords de notre héros. La vanité acheva de les étouffer. Les étudians avec lesquels il dîna chez Garcia, avaient appris par lui quel était le véritable meurtrier de Don Cristoval. Ce Cristoval était un cavalier fameux par son courage et par son adresse, redouté des étudians : aussi sa mort ne pouvait qu'exciter leur gaîté, et son heureux adversaire fut accablé de complimens. A les entendre, il était l'honneur, la fleur, le bras de l'université. Sa santé

fut bue avec enthousiasme, et un étudiant de Murcie improvisa un sonnet à sa louange, dans lequel il le comparait au Cid et à Bernard del Carpio. En se levant de table, Don Juan sentait bien encore quelque poids sur son cœur; mais s'il avait eu le pouvoir de ressusciter Don Cristoval, je ne crois pas qu'il en eût fait usage, pour ne pas perdre la considération et la renommée que sa mort lui avait acquises dans toute l'université de Salamanque.

Le soir venu, des deux côtés on fut exact au rendez-vous qui eut lieu sur les bords de la Tormes. Doña Teresa prit la main de Don Juan (on ne donnait pas encore le bras aux femmes), et Doña Fausta celle de Don Garcia. Après quelques tours de promenades, les deux couples se séparèrent fort contens, avec la promesse de ne pas laisser échapper une seule occasion de se revoir.

En quittant les deux sœurs, ils rencontrèrent quelques bohémiennes qui dansaient avec des tambours de basque, au milieu d'un groupe d'étudians. Ils se mêlèrent à eux.

Les danseuses plurent à Don Garcia qui résolut de les emmener souper. La proposition fut aussitôt faite et aussitôt acceptée. En sa qualité de *fidus Achates*, Don Juan était de la partie. Piqué de ce qu'une des bohémiennes lui avait dit qu'il avait l'air d'un moine novice, il s'étudia à faire tout ce qu'il fallait pour prouver que ce surnom était mal appliqué. Il jura, dansa, joua, et but autant à lui seul que deux étudians de seconde année auraient pu faire. On eut beaucoup de peine à le ramener chez lui après minuit, un peu plus qu'ivre et dans un tel état de fureur, qu'il voulait mettre le feu à Salamanque, et boire toute la Tormes pour empêcher d'éteindre l'incendie.

C'est ainsi que Don Juan perdait l'une après l'autre toutes les heureuses qualités que la nature et son éducation lui avaient données. Au bout de trois mois de séjour à Salamanque, sous la direction de Garcia, il avait tout-à-fait séduit la pauvre Teresa; son camarade avait réussi de son côté huit à dix jours plus tôt. D'abord Don Juan

aima sa maîtresse avec tout l'amour qu'un enfant de son âge porte à la première femme qui se donne à lui; mais Don Garcia lui démontra sans peine que la constance était une vertu chimérique, de plus que s'il se conduisait autrement que ses camarades dans les orgies universitaires, il serait cause que la réputation de la Teresa en recevrait des atteintes, « car, disait-il, il n'y a qu'un amour très violent et satisfait qui se contente d'une seule femme. » En outre, la mauvaise compagnie dans laquelle Don Juan était plongé ne lui laissait pas un moment de repos. Il paraissait à peine dans les classes, ou bien affaibli par les veilles et la débauche, il s'assoupissait aux doctes leçons des plus illustres professeurs. En revanche, il était toujours le premier et le dernier à la promenade, et quant à ses nuits, il passait régulièrement au cabaret ou en pire lieu celles que Doña Teresa ne pouvait lui consacrer.

Un matin il avait reçu un billet de cette dame, qui lui exprimait le regret qu'elle

avait de ne pouvoir le recevoir la nuit. Une vieille parente venait d'arriver à Salamanque, et on lui donnait la chambre de Teresa ; elle devait coucher dans celle de sa mère. Ce désappointement affecta très médiocrement Don Juan, qui trouva bientôt le moyen d'employer sa soirée. Au moment qu'il sortait dans la rue, préoccupé de ses projets, une femme voilée lui remit un billet; il était de Doña Teresa. Elle avait trouvé moyen d'avoir une autre chambre, et avait tout arrangé avec sa sœur pour un rendez-vous. Don Juan montra la lettre à Don Garcia. Ils hésitèrent quelque temps ; puis enfin, machinalement, et comme par habitude, ils escaladèrent le balcon de leurs maîtresses et passèrent la nuit avec elles.

Doña Teresa avait à la gorge un signe assez apparent. Ce fut une immense faveur que reçut Don Juan la première fois qu'il eut la permission de le regarder. Pendant quelque temps il continua à le considérer comme la plus ravissante chose du monde.

Tantôt il le comparait à une violette, tantôt à une anémone, tantôt à la fleur de l'alfalfa. Mais bientôt ce signe, qui était réellement fort joli, cessa, par la satiété, de lui paraître tel. — C'est une grande tache noire, voilà tout, se disait-il en soupirant. C'est dommage qu'elle se trouve là. Parbleu, c'est que cela ressemble à une couenne de lard. Le diable emporte le signe! — Un jour même il demanda à Teresa si elle n'avait pas consulté un médecin sur les moyens de le faire disparaître. A quoi la pauvre fille répondit en rougissant jusqu'au blanc des yeux, qu'il n'y avait pas un seul homme, excepté lui, qui eût vu cette tache; qu'au surplus sa nourrice avait coutume de lui dire que de tels signes portaient bonheur.

Le soir que j'ai dit, Don Juan étant venu au rendez-vous d'assez mauvaise humeur, revit le signe en question, qui lui parut encore plus grand que les autres fois. — C'est parbleu la représentation d'un gros rat, se dit-il à lui-même, en le considérant. En vérité, c'est une monstruosité! C'est un signe

de réprobation comme celui dont fut marqué Caïn. Il faut avoir le diable au corps pour faire sa maîtresse d'une pareille femme! — Il fut maussade au dernier point. Il querella sans sujet la pauvre Teresa, la fit pleurer, et la quitta vers l'aube sans vouloir l'embrasser. Don Garcia, qui sortait avec lui, marcha quelque temps sans parler; puis, s'arrêtant tout d'un coup :

— « Convenez, Don Juan, dit-il, que nous nous sommes bien ennuyés cette nuit. Pour moi, j'en suis encore excédé, et j'ai bien envie d'envoyer une bonne fois la princesse à tous les diables! »

— « Vous avez tort, dit Don Juan, la Fausta est une charmante personne, blanche comme un cigne, et elle est toujours de bonne humeur. Et puis elle vous aime tant; en vérité vous êtes bien heureux. »

— « Blanche, à la bonne heure; je conviens qu'elle est blanche, mais elle n'a pas de couleurs; et à côté de sa sœur elle semble un hibou auprès d'une colombe. C'est vous qui êtes bien heureux. »

— « Comme cela, répondit Don Juan. La petite est assez gentille, mais c'est un enfant, et il n'y a pas à causer raisonnablement avec elle. Elle a la tête farcie de romans de chevalerie, et elle s'est fait sur l'amour les opinions les plus extravagantes. Vous ne vous faites pas une idée de son exigence. »

« — C'est que vous êtes trop jeune, Don Juan, et vous ne savez pas dresser vos maîtresses. Une femme, voyez-vous, est comme un cheval. Si vous lui laissez prendre de mauvaises habitudes, si vous ne lui persuadez pas que vous ne lui pardonnerez aucun caprice, jamais vous n'en pourrez rien obtenir. »

— Dites-moi, Don Garcia, traitez-vous vos maîtresses comme vos chevaux? Employez-vous souvent la gaule pour leur faire passer leurs caprices ?

—« Rarement, mais je suis trop bon. Tenez, Don Juan, voulez-vous me céder votre Teresa? je vous promets qu'au bout de quinze jours elle sera souple comme un gant. Je vous offre Fausta en échange. Vous faut-il du retour ?

— « Le marché serait assez de mon goût, dit Don Juan en souriant, si ces dames de leur côté y consentaient. Mais Doña Fausta ne voudrait jamais vous céder. Elle perdrait trop à l'échange. »

— « Vous êtes trop modeste; mais rassurez-vous. Je l'ai tant fait enrager hier, que le premier venu lui semblerait auprès de moi comme un ange de lumière pour un damné. Savez-vous, Don Juan, poursuivit Don Garcia, que je parle très sérieusement? » Et Don Juan rit plus fort du sérieux avec lequel son ami débitait ces extravagances.

Cette édifiante conversation fut interrompue par l'arrivée de plusieurs étudians qui donnèrent un autre cours à leurs idées. Mais le soir venu, les deux amis étant assis devant une bouteille de vin de Montilla accompagnée d'une petite corbeille remplie de glands de Valence, Don Garcia se remit à se plaindre de sa maîtresse. Il venait de recevoir une lettre de Fausta, pleine d'expressions tendres et de doux reproches,

au milieu desquels on voyait percer son esprit enjoué et son habitude de saisir le côté ridicule de chaque chose.

— « Tenez, dit Don Garcia, tendant la lettre à Don Juan et bâillant outre mesure, lisez ce beau morceau. Encore un rendez-vous pour ce soir! mais le diable m'emporte si j'y vais! »

Don Juan lut la lettre qui lui parut charmante.

— « En vérité, dit-il, si j'avais une maîtresse comme la vôtre, toute mon étude serait de la rendre heureuse. »

— « Prenez-la donc, mon cher, s'écria Don Garcia, prenez-la et traitez-la à votre fantaisie. Je vous abandonne mes droits. Faisons mieux, ajouta-t-il en se levant, comme éclairé par une inspiration soudaine, jouons nos maîtresses. Voici des cartes. Faisons une partie d'hombre. Doña Fausta est mon enjeu; vous, mettez sur table Doña Teresa. »

Don Juan, riant aux larmes de la folie de son camarade, prit les cartes et les

mêla. Quoiqu'il ne mît presque aucune attention à son jeu, il gagna. Don Garcia, sans paraître chagrin de la perte de sa partie, demanda ce qu'il fallait pour écrire, et fit une espèce de billet à ordre, tiré sur Doña Fausta, à laquelle il enjoignait de se mettre à la disposition du porteur, absolument comme il eût écrit à son intendant de compter cent ducats à l'un de ses créanciers.

Don Juan riant toujours, offrait à Don Garcia de prendre sa revanche. Mais celui-ci refusa. — « Si vous avez un peu de courage, dit-il, prenez mon manteau, allez à la petite porte que bien vous connaissez. Vous ne trouverez que Fausta, puisque la Teresita ne vous attend pas. Suivez-la sans dire un mot; une fois dans sa chambre, il se peut fort bien qu'elle éprouve un moment de surprise, qu'elle verse même une larme ou deux; mais que cela ne vous arrête pas. Soyez sûr qu'elle n'osera crier. Montrez-lui alors ma lettre; dites-lui que je suis un horrible scélérat, un monstre, tout ce que voudrez; qu'elle a une ven-

geance facile et prompte; et cette vengeance, soyez certain qu'elle la trouvera bien douce. »

A chacune des paroles de Garcia le diable entrait plus avant dans le cœur de Don Juan, et lui démontrait que ce qu'il n'avait jusqu'à présent regardé que comme une plaisanterie sans but pouvait se terminer pour lui de la manière la plus agréable. Il cessa de rire, et le rouge du plaisir commença à lui monter au front.

— « Si j'étais assuré, dit-il, que Fausta consentît à cet échange...

— « Si elle consentira ! s'écria le libertin. Quel blanc-bec êtes-vous, mon camarade, pour croire qu'une femme puisse hésiter entre un amant de six mois et un amant d'un jour ! Allez, vous me remercierez tous les deux demain, je n'en doute pas, et la seule récompense que je vous demande, c'est de me permettre de faire la cour à la Teresita pour me dédommager. » — Puis, voyant que Don Juan était plus qu'à moitié convaincu, il lui dit : — Décidez-vous,

car pour moi je ne veux pas voir Fausta ce soir; si vous n'en voulez pas, je donne ce billet au gros Fadrique, et c'est lui qui en aura l'aubaine.

— « Ma foi! arrive que pourra, s'écria Don Juan, saisissant le billet, et pour se donner du courage, il avala d'un trait un grand verre de Montilla. »

L'heure approchait. Don Juan, qu'un reste de conscience retenait encore, buvait coup sur coup pour s'étourdir. Enfin l'horloge sonna. Don Garcia jeta son manteau sur les épaules de Don Juan et le conduisit jusqu'à la porte de sa maîtresse; puis, ayant fait le signal convenu, il lui souhaita une bonne nuit, et s'éloigna sans le moindre remords de la mauvaise action qu'il venait de commettre.

Aussitôt la porte s'ouvrit. Doña Fausta attendait depuis quelque temps.

— « Est-ce vous, Don Garcia? demanda-t-elle à voix basse. »

— « Oui, répondit Don Juan encore plus bas, et la figure cachée sous les plis d'un

large manteau. Il entra, et la porte s'étant refermée, Don Juan commença à monter un escalier obscur avec son guide. »

— « Prenez le bout de ma mantille, dit-elle, et suivez-moi le plus doucement que vous pourrez.

En peu d'instans il se trouva dans la chambre de Fausta. Une lampe seule y jetait une médiocre clarté. D'abord Don Juan, sans ôter son manteau ou son chapeau, se tint debout, le dos près de la porte, n'osant encore se découvrir. Doña Fausta le considéra quelque temps sans rien dire; puis tout d'un coup elle s'avança vers lui pour l'embrasser. Don Juan, laissant alors tomber son manteau, lui tendit les bras.

— « Quoi! c'est vous, seigneur Don Juan! s'écria-t-elle. Est-ce que Don Garcia est malade? »

— « Malade? Non, dit Don Juan.... Mais il ne peut venir. Il m'a envoyé auprès de vous... »

— « Oh! que j'en suis fâchée! Mais, dites-

moi, ce n'est pas une autre femme qui l'empêche de venir? »

— « Vous le savez donc bien libertin?.. »

— « Que ma sœur va être contente de vous voir! La pauvre enfant! elle croyait que vous ne viendriez pas?.... Laissez-moi passer, je vais l'avertir. »

— « C'est inutile. »

— « Votre air est singulier, Don Juan... Vous avez une mauvaise nouvelle à m'apprendre... Parlez, il est arrivé quelque malheur à Don Garcia? »

Pour s'épargner une réponse embarrassante, Don Juan tendit à la pauvre fille l'infame billet de Don Garcia. Elle le lut avec précipitation et ne le comprit pas d'abord. Elle le relut et n'en put croire ses yeux. Don Juan l'observait avec attention, et la voyait tour à tour s'essuyer le front, se frotter les yeux; ses lèvres tremblaient, une pâleur mortelle couvrait son visage et elle était obligée de tenir à deux mains le papier pour qu'il ne tombât pas à terre. Enfin, se levant par un effort désespéré,

elle s'écria : « Tout cela est faux! c'est une horrible fausseté. Don Garcia n'a jamais écrit cela.

Don Juan répondit : « Vous connaissez son écriture. Il ne savait pas le prix du trésor qu'il possédait... et moi j'ai accepté, parce que je vous adore.

Elle jeta sur lui un regard du plus profond mépris, et se mit à relire la lettre avec l'attention d'un avocat qui soupçonne une falsification dans un acte. Ses yeux étaient démesurément ouverts et fixés sur le papier. De temps en temps une grosse larme s'en échappait sans qu'elle clignât la paupière, et tombait en glissant sur ses joues. Tout à coup elle sourit d'un sourire de fou et s'écria : « C'est une plaisanterie, n'est-ce pas? c'est une plaisanterie? Don Garcia est là, il va venir.

— « Ce n'est point une plaisanterie, Doña Fausta. Il n'y a rien de plus vrai que l'amour que j'ai pour vous. Je serais bien malheureux si vous ne me croyez pas. »

— « Misérable! s'écria Doña Fausta; mais

si tu dis vrai, tu es un plus grand scélérat encore que Don Garcia. »

— « L'amour excuse tout, belle Faustita. Don Garcia vous abandonne ; prenez-moi pour vous consoler. Je vois peints sur ce panneau Bacchus et Ariane ; laissez-moi être votre Bacchus. »

Sans répondre un mot, elle saisit un couteau sur une table, et s'avança vers Don Juan en le tenant élevé au-dessus de sa tête. Mais il avait vu le mouvement, il lui saisit le bras, la désarma sans peine, et se croyant autorisé à la punir de ce commencement d'hostilité, il l'embrassa trois ou quatre fois, et voulut l'entraîner vers un petit lit de repos. Doña Fausta était une femme faible et délicate ; mais la colère lui donnait des forces, elle résistait à Don Juan, tantôt s'attachant aux meubles, tantôt se défendant des mains, des pieds et des dents. D'abord Don Juan avait reçu quelques coups en souriant, mais bientôt la colère fut chez lui aussi forte que l'amour. Il étraignait fortement Fausta sans

craindre de froisser sa peau délicate. C'était un lutteur irrité qui voulait à tout prix triompher de son adversaire, prêt à l'étouffer, s'il fallait, pour le vaincre. Fausta eut alors recours à la dernière ressource qui lui restait. Jusque-là un sentiment de pudeur féminine l'avait empêchée d'appeler à son aide; mais, se voyant sur le point d'être vaincue, elle fit retentir la maison de ses cris.

Don Juan sentit qu'il ne s'agissait plus pour lui de posséder sa victime, et qu'il devait avant tout songer à sa sûreté. Il voulut repousser Fausta et gagner la porte mais elle s'attachait à ses habits, et il ne pouvait s'en débarrasser. En même temps le bruit alarmant de portes qui s'ouvraient se faisait entendre, des pas et des voix d'hommes s'approchaient; il n'y avait pas un instant à perdre. Il fit un effort pour rejeter loin de lui Doña Fausta; mais elle se cramponnait à son pourpoint avec tant de force, qu'il tourna sur lui-même avec elle sans avoir gagné autre chose que de changer de position. Fausta était alors du

côté de la porte qui s'ouvrait en dedans. Elle continuait ses cris. Tout d'un coup la porte s'ouvre ; un homme tenant une arquebuse à la main paraît à l'entrée. Il laisse échapper une exclamation de surprise, et une détonation suit aussitôt. La lampe s'éteignit, et Don Juan sentit que les mains de Doña Fausta se desserraient, et que quelque chose de chaud et de liquide coulait sur les siennes. Elle glissa ou plutôt tomba sur le plancher, la balle venait de lui fracasser l'épine du dos ; son père l'avait tuée au lieu de son ravisseur. Don Juan, se sentant libre, s'élança vers l'escalier, au milieu de la fumée de l'arquebuse. D'abord il reçut un coup de crosse du père et un coup d'épée d'un laquais qui le suivait. Mais ni l'un ni l'autre ne lui firent beaucoup de mal. Mettant l'épée à la main, il chercha à se frayer un passage et à éteindre le flambeau que portait le laquais. Effrayé de son air résolu, celui-ci se retira en arrière. Pour Don Alonso d'Ojeda, homme ardent et intrépide, il se précipita sur lui sans hési-

ter : Don Juan para quelques bottes, et sans doute il n'avait d'abord que l'intention de se défendre ; mais l'habitude de l'escrime fait qu'une riposte, après une parade, n'est plus qu'un mouvement machinal et presque involontaire. Au bout d'un instant, le père de Doña Fausta poussa un grand soupir et tomba mortellement blessé. Don Juan, trouvant le passage libre, s'élança comme un trait sur l'escalier, de là vers la porte, et en un clin d'œil il fut dans la rue, sans être poursuivi des domestiques, qui s'empressaient autour de leur maître expirant. Doña Teresa, accourue au bruit du coup d'arquebuse, avait vu cette horrible scène, et était tombée évanouie à côté de son père. Elle ne connaissait encore que la moitié de son malheur.

Don Garcia achevait la dernière bouteille de Montilla, lorsque Don Juan, pâle, couvert de sang, les yeux égarés, son pourpoint déchiré et son rabat sortant d'un demi-pied de ses limites ordinaires, entra précipitamment dans sa chambre et se jeta

tout haletant sur un fauteuil sans pouvoir parler. L'autre comprit à l'instant que quelque accident grave venait d'arriver. Il laissa Don Juan respirer péniblement deux ou trois fois, puis il lui demanda des détails ; en deux mots il fut au fait. Don Garcia, qui ne perdait pas facilement son flegme habituel, écouta sans sourciller le récit entrecoupé que lui fit son ami. Puis, remplissant un verre et le lui présentant : « Buvez, dit-il, vous en avez besoin. C'est une mauvaise affaire, ajouta-t-il après avoir bu lui-même. Tuer un père est grave... Il y a bien des exemples pourtant, à commencer par le Cid. Le pire, c'est que vous n'avez pas cinq cents hommes tous habillés de blanc, tous vos cousins, pour vous défendre des archers de Salamanque et des parens du défunt... Occupons-nous d'abord du plus pressé... » Il fit deux ou trois tours dans la chambre comme pour recueillir ses idées.

— « Rester à Salamanque, reprit-il, après une semblable esclandre, ce serait folie. Ce n'est pas un hobereau que Don Alonso

d'Ojeda, et d'ailleurs, les domestiques ont dû vous reconnaître. Admettons pour un moment que vous n'ayez pas été reconnu; vous vous êtes acquis maintenant à l'université une réputation si avantageuse, qu'on ne manquera pas de vous imputer un méfait anonyme. Tenez, croyez-moi, il faut partir, et le plus tôt, c'est le mieux. Vous êtes devenu ici trois fois plus savant qu'il ne sied à un gentilhomme de bonne maison. Laissez là Minerve, et essayez un peu de Mars; cela vous réussira mieux, car vous avez des dispositions. On se bat en Flandre. Allons tuer les protestans; rien n'est plus propre à racheter nos peccadilles en ce monde et dans l'autre. Amen! Je finis comme au sermon. »

Le mot de Flandre opéra comme un talisman sur Don Juan. Quitter l'Espagne, il croyait que c'était s'échapper à lui-même. Au milieu des fatigues et des dangers de la guerre, il n'aurait pas de loisir pour ses remords! — En Flandre, en Flandre! s'écria-t-il, allons nous faire tuer en Flandre!

— « De Salamanque à Bruxelles, il y a loin, reprit gravement Don Garcia, et dans votre position vous ne pouvez partir trop tôt. Songez que si M. le corrégidor vous attrape, il vous sera bien difficile de faire une campagne autre part que sur les galères de Sa Majesté. »

Après s'être concerté quelques instans avec son ami, Don Juan se dépouilla promptement de son habit d'étudiant. Il prit une veste de cuir brodé telle qu'en portaient alors les militaires, un grand chapeau rabattu, et n'oublia pas de garnir sa ceinture d'autant de doublons que Don Garcia put la charger. Tous ces apprêts ne durèrent que quelques minutes. Il se mit en route à pied, sortit de la ville sans être reconnu, et marcha toute la nuit et toute la matinée suivante, jusqu'à ce que la chaleur du soleil l'obligeât à s'arrêter. A la première ville où il arriva, il acheta un cheval, et s'étant joint à une caravane de voyageurs, il parvint sans obstacle à Saragosse. Là il demeura quelques jours sous le nom de Don

Juan Carraso. Don Garcia, qui avait quitté Salamanque le lendemain de son départ, et qui avait pris un autre chemin, le rejoignit à Saragosse. Ils n'y firent pas un long séjour. Après avoir accompli fort à la hâte leurs dévotions à Notre-Dame du Pilier, non sans lorgner les beautés aragonaises, et s'étant pourvus chacun d'un bon domestique, ils se rendirent à Barcelonne où ils s'embarquèrent pour Civita-Vecchia. La fatigue, le mal de mer, la nouveauté des sites, et la légèreté naturelle de Don Juan, tout se réunissait pour qu'il oubliât vite les horribles scènes qu'il laissait derrière lui. Pendant quelques mois, les plaisirs que les deux amis trouvèrent en Italie leur firent négliger le but principal de leur voyage; mais les fonds commençant à leur manquer, ils se joignirent à un certain nombre de leurs compatriotes, braves comme eux et légers d'argent, et se mirent en route pour l'Allemagne.

Arrivés à Bruxelles, chacun s'enrôla dans la compagnie du capitaine qui lui plut. Les

deux amis voulurent faire leurs premières armes dans celle du capitaine Don Manuel Gomare, d'abord parce qu'il était Andaloux, ensuite parce qu'il passait pour n'exiger de ses soldats que du courage et des armes bien polies et en bon état, fort accommodant d'ailleurs sur la discipline.

Charmé de leur bonne mine, celui-ci les traita bien et selon leurs goûts, c'est-à-dire qu'il les employa dans toutes les occasions périlleuses. La fortune leur fut favorable, et là où beaucoup de leurs camarades trouvèrent la mort, ils ne reçurent pas une blessure et se firent remarquer des généraux. Ils obtinrent chacun une enseigne le même jour. Dès ce moment, se croyant sûrs de l'estime et de l'amitié de leurs chefs, ils avouèrent leurs véritables noms et reprirent leur train de vie ordinaire, c'est-à-dire qu'ils passaient le jour à jouer ou à boire, et la nuit à donner des sérénades aux plus belles dames des villes où ils se trouvaient en garnison pendant l'hiver. Ils avaient reçu de leurs

parens leur pardon, ce qui les toucha médiocrement, et des lettres de crédit sur des banquiers d'Anvers. Ils en firent bon usage. Jeunes, riches, braves et entreprenans, leurs conquêtes furent nombreuses et rapides. Je ne m'arrêterai pas à les décrire ; qu'il suffise au lecteur de savoir que lorsqu'ils voyaient une jolie femme, tous les moyens leur étaient bon pour l'obtenir. Promesses, sermens, n'étaient qu'un jeu pour ces indignes libertins ; et si des frères ou des maris trouvaient à redire à leur conduite, ils avaient pour leur répondre de bonnes épées et des cœurs impitoyables.

La guerre recommença avec le printemps. Dans une escarmouche qui fut malheureuse pour les Espagnols, le capitaine Gomare fut mortellement blessé. Don Juan, qui le vit tomber, accourut auprès de lui et appela quelques soldats pour l'emporter ; mais le brave capitaine, rassemblant ce qui lui restait de forces, lui dit : « Laissez-moi mourir ici. Je sens que je n'irai pas loin. Autant vaut mourir ici qu'une demi-

lieue plus loin. Gardez vos soldats; ils vont être assez occupés, car je vois les Hollandais qui s'avancent en force. — Enfans, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats qui s'empressaient autour de lui, serrez-vous autour de vos enseignes et ne vous inquiétez pas de moi. »

Don Garcia survint dans ce moment, et lui demanda s'il n'avait pas quelque dernière volonté qui pût être exécutée après sa mort.

— « Que diable voulez-vous que je veuille dans un moment comme celui-ci?... » Il parut se recueillir quelques instans. « Je n'ai jamais beaucoup songé à la mort, reprit-il, et je ne la croyais pas si prochaine... Je ne serais pas fâché d'avoir auprès de moi quelque prêtre... Mais tous nos moines sont aux bagages... Il est dur pourtant de mourir sans confession! »

— « Voici mon livre d'heures, » dit Don Garcia en lui présentant un flacon de vin. « Prenez courage. »

Les yeux du vieux soldat devenaient de

plus en plus troubles. La plaisanterie de Don Garcia ne fut pas remarquée par lui, mais les vieux soldats qui l'entouraient en furent scandalisés.

— « Don Juan, dit le moribond, approchez, mon enfant. Tenez, je vous fais mon héritier. Prenez cette bourse. Elle contient tout ce que je possède. Il vaut mieux qu'elle soit à vous qu'à ces excommuniés. La seule chose que je vous demande, c'est de faire dire quelques messes pour le repos de mon ame. »

Don Juan promit en lui serrant la main, tandis que Don Garcia lui faisait observer tout bas quelle différence il y avait entre les opinions d'un homme faible quand il meurt et celles qu'il professe assis devant une table couverte de bouteilles. Quelques balles venant à siffler à leurs oreilles leur annoncèrent l'approche des Hollandais. Les soldats reprirent leurs rangs. Chacun dit adieu à la hâte au capitaine Gomare, et on ne s'occupa plus que de faire retraite en bon ordre. Cela était assez difficile avec

un ennemi nombreux, un chemin défoncé par les pluies, et des soldats fatigués d'une longue marche. Pourtant les Hollandais ne purent les entamer, et abandonnèrent la poursuite à la nuit, sans avoir pris un drapeau ou fait un seul prisonnier qui ne fût blessé.

Le soir, les deux amis, assis dans une tente avec quelques officiers, devisaient de l'affaire à laquelle ils venaient d'assister. On blâma, comme cela se pratique, les dispositions du commandant du jour, et l'on trouva après coup tout ce qu'il aurait fallu faire. Puis on en vint à parler des morts et des blessés.

— « Pour le capitaine Gomare, dit Don Juan, je le regretterai long-temps. C'était un brave officier, bon camarade, un véritable père pour ses soldats.

— « Oui, dit Don Garcia, mais je vous avouerai que jamais je n'ai été si surpris que lorsque je l'ai vu tant en peine pour n'avoir pas une robe noire à ses côtés. Cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il est plus facile d'être brave en paroles qu'en actions.

Tel se moque d'un danger éloigné, qui pâlit quand il s'approche. A propos, Don Juan, puisque vous êtes son héritier, dites-nous ce qu'il y a dans la bourse qu'il vous a laissée? » Don Juan l'ouvrit alors pour la première fois, et vit qu'elle contenait environ soixante pièces d'or.

— « Puisque nous sommes en fonds, » dit Don Garcia, habitué à regarder la bourse de son ami comme la sienne, « pourquoi ne ferions-nous pas une partie de pharaon au lieu de pleurnicher ainsi en pensant à nos amis morts? »

La proposition fut goûtée de tous; on apporta quelques tambours que l'on couvrit d'un manteau. Ils servirent de table de jeu. Don Juan joua le premier, conseillé par Don Garcia; mais avant de ponter, il tira de sa bourse dix pièces d'or qu'il enveloppa dans son mouchoir et qu'il mit dans sa poche.

— « Que diable voulez-vous en faire? » s'écria Don Garcia. « Un soldat thésauriser! et la veille d'une affaire!

« Vous savez, Don Garcia, que tout cet argent n'est pas à moi. Don Manuel m'a fait un legs *sub pœnæ nomine*, comme nous disions à Salamanque.

— « La peste soit du fat! » s'écria Don Garcia. Je crois, le diable m'emporte, qu'il a l'intention de donner ces dix écus au premier curé que nous rencontrerons.

— « Pourquoi pas? Je l'ai promis.

— « Taisez-vous, par la barbe de Mahomet! vous me faites honte, et je ne vous reconnais pas. »

Le jeu commença; les chances furent d'abord variées; bientôt elles tournèrent décidément contre Don Juan. En vain, pour rompre la veine, Don Garcia prit les cartes; au bout d'une heure, tout l'argent qu'ils possédaient et de plus les cinquante écus du capitaine Gomare étaient passés dans les mains du banquier. Don Juan voulait aller dormir; mais Don Garcia était échauffé, il prétendait avoir sa revanche et regagner ce qu'il avait perdu.

— « Allons, monsieur Prudent, dit-il,

voyons ces derniers écus que vous avez si bien serrés. Je suis sûr qu'ils nous porteront bonheur.

— « Songez, Don Garcia, que j'ai promis !...

— « Allons, allons, enfant que vous êtes ! il s'agit bien de messes à présent. Le capitaine, s'il était ici, aurait plutôt pillé une église que de laisser passer une carte sans ponter.

— « Voilà cinq écus, dit Don Juan. Ne les exposez pas d'un seul coup.

— « Point de faiblesse !, dit Don Garcia. Et il mit les cinq écus sur un roi ! Il gagna, fit paroli, mais perdit le second coup. — « Voyons les cinq derniers ! » s'écria-t-il, pâlissant de colère. Don Juan fit quelques objections facilement surmontées ; il céda et donna quatre écus qui aussitôt suivirent les premiers. Don Garcia, jetant les cartes au nez du banquier, se leva furieux. Il dit à Don Juan : « Vous avez toujours été heureux, vous, et j'ai entendu dire qu'un dernier écu a un grand pouvoir pour conjurer le sort. »

Don Juan était pour le moins aussi furieux que lui. Il ne pensa plus aux messes, ni à son serment. Il mit sur un as le seul écu restant, et le perdit aussitôt.

— « Au diable l'ame du capitaine Gomare! s'écria-t-il. Je crois que son argent était ensorcelé!... »

Le banquier leur demanda s'ils voulaient jouer encore; mais comme il n'avaient plus d'argent et qu'on fait difficilement crédit à des gens qui s'exposent tous les jours à se faire casser la tête, force leur fut de quitter le jeu et de chercher à se consoler avec les buveurs. L'ame du pauvre capitaine fut tout-à-fait oubliée.

Deux jours après, les Espagnols, ayant reçu des renforts, reprirent l'offensive et marchèrent en avant. Ils traversèrent les lieux où l'on s'était battu. Les morts n'étaient pas encore enterrés. Don Garcia et Don Juan pressaient leurs chevaux pour échapper à ces cadavres qui choquaient à la fois la vue et l'odorat, lorsqu'un soldat qui les précédait fit un grand cri à la vue d'un

corps gisant dans un fossé. Ils s'approchèrent et reconnurent le capitaine Gomare. Il était pourtant presque défiguré. Ses traits déformés, et raidis dans d'horribles convulsions, prouvaient que ses derniers momens avaient été accompagnés de douleurs atroces. Bien que déjà familiarisé avec de tels spectacles, Don Juan ne put s'empêcher de frémir en voyant ce cadavre, dont les yeux ternes et remplis de sang caillé semblaient se diriger sur lui avec un air de menace. Il se rappela les dernières recommandations du pauvre capitaine, et comment il avait négligé de les faire exécuter. Pourtant, la dureté factice dont il était parvenu à remplir son cœur le délivra bientôt de ces remords; il fit promptement creuser une fosse pour ensevelir le capitaine. Par hasard, un capucin se trouvait là, qui récita quelques prières à la hâte. Le cadavre, aspergé d'eau bénite, fut recouvert de pierres et de terre, et les soldats poursuivirent leur route plus silencieux que de coutume; mais Don Juan remarqua un vieil

arquebusier qui, après avoir long-temps fouillé dans ses poches, y trouva enfin un écu, qu'il donna au capucin, en lui disant : « Voilà pour dire des messes au capitaine Gomare. » Ce jour-là, Don Juan donna des preuves d'une bravoure extraordinaire, et s'exposa au feu de l'ennemi avec si peu de ménagement, qu'on eût dit qu'il voulait se faire tuer. — « On est brave quand on n'a plus le sou », disaient ses camarades.

Peu de temps après la mort du capitaine Gomare, un jeune soldat fut admis comme recrue dans la compagnie où servaient Don Juan et Don Garcia ; il paraissait décidé et intrépide, mais d'un caractère sournois et mystérieux. Jamais on ne le voyait boire ni jouer avec ses camarades ; il passait des heures entières assis sur un banc dans le corps-de-garde, occupé à regarder voler les mouches, ou bien à faire jouer la détente de son arquebuse. Les soldats, qui le raillaient de sa réserve, lui avaient donné le sobriquet de *Modesto*. C'était sous ce nom qu'il était connu dans

la compagnie, et ses chefs même ne lui en donnaient pas d'autre.

La campagne finit par le siége de Berg-ob-Zoom, qui fut, comme on le sait, un des plus meurtriers de cette guerre, les assiégés s'étant défendus avec le dernier acharnement. Une nuit les deux amis se trouvaient ensemble de service à la tranchée, alors tellement rapprochée des murailles de la place, que le poste était des plus dangereux. Les sorties des assiégés étaient fréquentes, et leur feu vif et bien dirigé.

La première partie de la nuit se passa en alertes continuelles; ensuite assiégés et assiégeans parurent céder également à la fatigue. De part et d'autre on cessa de tirer, et un profond silence s'établit dans toute la plaine, ou s'il était interrompu, ce n'était que par de rares décharges, qui n'avaient d'autre but que de prouver que si on avait cessé de combattre, on continuait néanmoins à faire bonne garde. Il était environ quatre heures du matin; c'est

le moment où l'homme qui a veillé éprouve une sensation de froid pénible, accompagnée d'une espèce d'accablement moral, produit par la lassitude physique et l'envie de dormir. Il n'est aucun homme de bonne foi qui ne convienne qu'en de pareilles dispositions d'esprit et de corps, il s'est senti capable de faiblesses dont il a rougi après le lever du soleil.

— « Morbleu ! » s'écria Don Garcia en piétinant pour se réchauffer et serrant son manteau autour de son corps, « je sens ma moelle se figer dans mes os ; je crois qu'un enfant hollandais me battrait avec une cruche à bière pour toute arme. En vérité, je ne me reconnais plus. Voilà une arquebusade qui vient de me faire tressaillir. Ma foi ! si j'étais dévot, il ne tiendrait qu'à moi de prendre l'étrange état où je me trouve pour un avertissement d'en haut. »

Tous ceux qui étaient présens, et Don Juan surtout, furent extrêmement surpris de l'entendre parler du ciel, car il ne s'en

occupait guère, ou s'il en parlait, c'était pour s'en moquer. S'apercevant que plusieurs souriaient à ces paroles, ranimé par un sentiment de vanité, il s'écria :

— « Que personne, au moins, n'aille s'aviser de croire que j'ai peur des Hollandais, de Dieu ou du diable, car nous aurions à la garde montante nos comptes à régler ensemble ! »

— « Passe pour les Hollandais, mais pour Dieu et l'autre, il est bien permis de les craindre, » dit un vieux capitaine à moustaches grises, qui portait un chapelet suspendu à côté de son épée.

— « Quel mal peuvent-ils me faire ? » demanda-t-il « le tonnerre ne porte pas aussi juste qu'une arquebuse protestante.

— « Et votre ame ? » dit le vieux capitaine en se signant à cet horrible blasphême.

— « Ah ! pour mon ame.... il faudrait avant tout que je fusse bien sûr d'en avoir une. Qui m'a jamais dit que j'eusse une ame ? Les prêtres. Or, l'invention de l'ame leur rapporte de si beaux revenus, qu'il

n'est pas douteux qu'il n'en soient les auteurs, de même que les pâtissiers ont inventé les tartes pour les vendre. »

— « Don Garcia, vous finirez mal, dit le vieux capitaine. Ces propos-là ne doivent pas se tenir à la tranchée. »

— « A la tranchée comme ailleurs je dis ce que je pense. Mais je me tais, car voici mon camarade Don Juan dont le chapeau va tomber, tant ses cheveux se dressent sur sa tête. Lui ne croit pas seulement à l'ame ; il croit encore aux ames du Purgatoire. »

— « Je ne suis point un esprit fort, dit Don Juan en riant, et j'envie parfois votre sublime indifférence pour les choses de l'autre monde ; car, je vous l'avouerai, dussiez-vous vous moquer de moi, il y a des instans où ce que l'on raconte des damnés me donne des rêveries désagréables. »

— « La meilleure preuve du peu de pouvoir du diable, c'est que vous êtes aujourd'hui debout dans cette tranchée. Sur ma parole, messieurs, ajouta Don Garcia en frappant

sur l'épaule de Don Juan, s'il y avait un diable, il aurait déjà emporté ce garçon-là. Tout jeune qu'il est, je vous le donne pour un véritable excommunié. Il a mis plus de femmes à mal et plus d'hommes en bière que deux cordeliers et deux braves de Valence n'auraient pu faire. »

Il parlait encore quand un coup d'arquebuse partit du côté de la tranchée qui touchait au camp espagnol. Don Garcia porta la main sur sa poitrine, et s'écria : « Je suis blessé ! » Il chancela, et tomba presque aussitôt. En même temps on vit un homme prendre la fuite, mais l'obscurité le déroba bientôt à ceux qui le poursuivaient.

La blessure de Don Garcia parut mortelle. Le coup avait été tiré de très près, et l'arme était chargée de plusieurs balles. Mais la fermeté de ce libertin endurci ne se démentit pas un instant. Il renvoya bien loin ceux qui lui parlaient de se confesser. Il disait à Don Juan : — « Une seule chose me fâche après ma mort, c'est que les ca-

pucins vous persuaderont que c'est un jugement de Dieu contre moi. Convenez avec moi, qu'il n'y a rien de plus naturel qu'une arquebusade tue un soldat. Ils disent que le coup a été tiré de notre côté : c'est sans doute quelque jaloux rancuneux qui m'a fait assassiner. Faites-le pendre haut et court, si vous l'attrapez. Écoutez, Don Juan, j'ai deux maîtresses à Anvers, trois à Bruxelles, et d'autres ailleurs que je ne me rappelle guère,.. ma mémoire se trouble.. Je vous les lègue.. faute de mieux.. Prenez encore mon épée... et surtout n'oubliez pas la botte que je vous ai apprise... Adieu... et au lieu de messes, que mes camarades se réunissent dans une glorieuse orgie après mon enterrement. »

Telles furent à peu près ses dernières paroles. De Dieu, de l'autre monde, il ne s'en soucia pas plus qu'il ne l'avait fait étant plein de vie et de force. Il mourut le sourire sur les lèvres, la vanité lui donnant là la force de soutenir jusqu'au bout le rôle détestable qu'il avait si long-temps joué.

Modesto ne reparut plus. Toute l'armée fut persuadée qu'il était l'assassin de Don Garcia, mais on se perdait en vaines conjectures sur les motifs qui l'avaient poussé à ce meurtre.

Don Juan regretta Don Garcia plus qu'il n'aurait fait son frère. Il se disait, l'insensé! qu'il lui devait tout. C'était lui qui l'avait initié aux mystères de la vie, qui avait détaché de ses yeux l'écaille épaisse qui les couvrait. Qu'étais-je avant de le connaître? se demandait-il, et son amour-propre lui disait qu'il était devenu un être supérieur aux autres hommes. Enfin tout le mal qu'en réalité lui avait fait la connaissance de cet athée, il le changeait en bien, et en était aussi reconnaissant qu'un disciple doit l'être à l'égard de son maître.

Les tristes impressions que lui laissa cette mort si soudaine demeurèrent assez long-temps dans son esprit pour l'obliger à changer pendant plusieurs mois son genre de vie. Mais peu à peu il revint à ses anciennes habitudes. Elles étaient maintenant

trop enracinées en lui pour qu'un accident pût le changer. Il se remit à jouer, à boire, à courtiser les femmes et à se battre avec les maris. Tous les jours il avait de nouvelles aventures. Aujourd'hui le premier à un assaut, le lendemain escaladant un balcon, le matin ferraillant avec un mari, le soir buvant avec des courtisanes.

Au milieu de ces débauches il apprit que son père venait de mourir : sa mère ne lui avait survécu que de quelques jours, en sorte qu'il reçut les deux nouvelles à la fois. Les hommes d'affaires, d'accord avec son propre goût, lui conseillaient de retourner en Espagne et de prendre possession du majorat et des grands biens dont il venait d'hériter. Depuis longtemps il avait obtenu sa grâce pour la mort de Don Alonso d'Ojeda, le père de Doña Fausta, et il regardait cette affaire comme entièrement terminée. D'ailleurs il avait envie de s'exercer sur un plus grand théâtre. Il pensait aux délices de Séville et aux nombreuses beautés qui n'attendaient

sans doute que son arrivée pour se rendre à discrétion. Quittant donc la cuirasse, il partit pour l'Espagne. Il séjourna quelque temps à Madrid; se fit remarquer dans une course de taureaux par la richesse de son costume et son adresse à piquer; il y fit quelques conquêtes, mais il ne s'y arrêta pas long-temps. Arrivé à Séville, il éblouit petits et grands par son faste et sa magnificence. Tous les jours il donnait des fêtes nouvelles où il invitait les plus belles dames de l'Andalousie. Tous les jours, nouveaux plaisirs, nouvelles orgies, dans son magnifique palais. Il était devenu le roi d'une foule de libertins qui, désordonnés et indisciplinables avec tout le monde, lui obéissaient avec cette docilité qui se trouve trop souvent dans les associations des méchans. Enfin il n'y avait pas de débauche dans laquelle il ne se plongeât, et comme un riche vicieux n'est pas seulement dangereux pour lui-même, son exemple pervertissait la jeunesse andalouse qui l'élevait aux nues et le prenait pour modèle. Nul

doute que si la providence eût souffert plus long-temps ces excès, il n'eût fallu une pluie de feu pour faire justice des désordres et des crimes de Séville. Une maladie qui retint Don Juan dans son lit pendant quelques jours, ne lui inspira pas de retour sur lui-même. Au contraire, il ne demandait à son médecin de lui rendre la santé qu'afin de courir à de nouveaux excès.

Pendant sa convalescence, il s'amusa à dresser une liste de toutes les femmes qu'il avait séduites et de tous les maris qu'il avait trompés. La liste était divisée méthodiquement en deux colonnes. Dans l'une étaient les noms des femmes et leur signalement sommaire, à côté le nom de leurs maris et leur profession. Il eut beaucoup de peine à retrouver dans sa mémoire les noms de toutes ces malheureuses, et il est à croire que ce catalogue était loin d'être complet. Un jour, il le montra à un de ses amis qui était venu lui rendre visite ; et comme en Italie il avait eu les faveurs d'une femme qui osait se

vanter d'avoir été la maîtresse d'un pape, la liste commençait par son nom, et celui du pape figurait dans la liste des maris. Venait ensuite un prince régnant, puis des ducs, des marquis, enfin jusqu'à des artisans.

— « Vois, mon cher, dit-il à son ami; vois, nul n'a pu m'échapper, depuis le pape jusqu'au cordonnier : il n'y a pas une classe qui ne m'ait fourni sa quote-part.

Don Torribio, c'était le nom de cet ami, examina le catalogue, et le lui rendit en disant d'un ton de triomphe : il n'est pas complet !

— « Comment ! pas complet ? Qui manque donc à ma liste des maris ? »

— « Dieu, » répondit Don Torribio.

— « Dieu ? c'est vrai, il n'y a pas de religieuse. Morbleu ! je te remercie de m'avoir averti. Eh bien ! je te jure ma foi de gentilhomme qu'avant qu'il soit un mois il sera sur ma liste, avant monseigneur le pape, et que je te ferai souper ici avec une religieuse. Dans quel couvent de Séville y a-t-il de jolies nonnes ? »

Quelques jours après, Don Juan était en campagne. Il se mit à fréquenter les églises des couvens de femmes, s'agenouillant fort près des grilles qui séparent les épouses du Seigneur des autres fidèles. Là il jetait ses regards effrontés sur ces vierges timides, comme un loup entré dans une bergerie cherche la brebis la plus grasse pour l'immoler la première. Il eut bientôt remarqué, dans l'église de Notre-Dame du Rosaire, une jeune religieuse d'une beauté ravissante, que relevait encore un air de mélancolie répandu sur tous ses traits. Jamais elle ne levait les yeux, ni ne les tournait à droite ou à gauche; elle paraissait entièrement absorbée par le divin mystère qu'on célébrait devant elle. Ses lèvres remuaient doucement, et il était facile de voir qu'elle priait avec plus de ferveur et d'onction que toutes ses compagnes. Sa vue rappela à Don Juan d'anciens souvenirs. Il lui sembla qu'il avait vu cette femme ailleurs, mais il lui était impossible de se rappeler en quel lieu et en quel temps. Tant de portraits étaient plus ou moins

bien gravés dans sa mémoire, qu'il lui était impossible de ne pas faire de confusion. Deux jours de suite il revint dans l'église, se plaçant toujours au même lieu, sans pouvoir parvenir à faire lever les yeux à la sœur Agathe. Il avait appris que tel était son nom.

La difficulté de triompher d'une personne si bien gardée par sa position et sa modestie ne servit qu'à irriter les désirs de Don Juan. Le plus important, et il semblait aussi le plus difficile, c'était d'être remarqué. Sa vanité lui persuadait que s'il pouvait seulement attirer l'attention de la sœur Agathe, la victoire était plus qu'à demi gagnée. Voici l'expédient dont il s'avisa pour obliger cette belle personne à lever les yeux. Il se plaça aussi près d'elle qu'il lui fut possible, et profitant du moment de l'élévation, où tout le monde se prosterna, il passa la main entre les barreaux de la grille et répandit devant la sœur Agathe le contenu d'une fiole d'essence qu'il avait apportée. L'odeur pénétrante qui se déve-

loppa subitement, obligea la jeune religieuse à lever la tête ; et comme Don Juan était placé précisément en face d'elle, elle ne put manquer de l'apercevoir. D'abord un vif étonnement se peignit sur tous ses traits, puis elle devint d'une pâleur mortelle ; elle poussa un faible cri et tomba évanouie sur les dalles. Ses compagnes s'empressèrent autour d'elle et l'emportèrent dans sa cellule. Don Juan, en se retirant très content de lui-même, se disait : « Cette religieuse est vraiment charmante ; mais plus je la vois, plus il me semble qu'elle figure dans mon catalogue ! »

Le lendemain, il fut exact à se trouver auprès de la grille à l'heure de la messe. Mais la sœur Agathe n'était pas à sa place ordinaire, sur le premier rang des religieuses ; elle était au contraire presque cachée derrière ses compagnes. Néanmoins, Don Juan remarqua qu'elle regardait souvent à la dérobée. Il en tira un augure favorable pour sa passion. — « La petite me craint, pensait-il... elle s'apprivoisera bientôt. » La

messe finie, il observa qu'elle entrait dans un confessionnal ; mais pour y arriver, elle passa près de la grille, et laissa tomber son chapelet comme par mégarde. Don Juan avait trop d'expérience pour se laisser prendre à cette prétendue distraction. D'abord, il pensa qu'il était important pour lui d'avoir ce chapelet, mais il était de l'autre côté de la grille, et il sentit que pour le ramasser, il fallait attendre que tout le monde fût sorti de l'église. Pour attendre ce moment, il s'adossa contre un pilier, dans une attitude méditative, une main placée sur ses yeux, mais les doigts légèrement écartés, en sorte qu'il ne perdait rien des mouvemens de la sœur Agathe. Quiconque l'eût vu dans cette posture l'eût pris pour un bon chrétien absorbé dans une pieuse rêverie.

La religieuse sortit du confessionnal et fit quelques pas pour rentrer dans l'intérieur du couvent ; mais elle s'aperçut bientôt ou plutôt elle feignit de s'apercevoir que son chapelet lui manquait. Elle jeta les yeux de tous côtés, et vit qu'il était près de la grille.

Elle revint et se baissa pour le ramasser. Dans le même moment, Don Juan observa quelque chose de blanc qui passait sous la grille. C'était un très petit papier plié en quatre. Aussitôt la religieuse se retira.

Le libertin, surpris de réussir plus vite qu'il ne s'y était attendu, éprouva une espèce de regret de ne pas rencontrer plus d'obstacles. Tel est à peu près le regret d'un chasseur qui poursuit un cerf, comptant sur une longue et pénible course. Tout à coup l'animal tombe, à peine lancé, enlevant ainsi au chasseur le plaisir et le mérite qu'il s'était promis de la poursuite. Toutefois il ramassa promptement le billet, et sortit de l'église pour aller le lire à son aise. Voici ce qu'il contenait :

« C'est vous, Don Juan? Est-il donc vrai que vous ne m'ayez point oubliée. J'étais bien malheureuse, mais je commençais à m'habituer à mon sort. Je vais être maintenant cent fois plus malheureuse. Je devrais vous haïr ;.... vous avez versé le sang de mon père... ; mais je ne puis vous haïr ni

vous oublier. Ayez pitié de moi. Ne revenez plus dans cette église; vous me faites trop de mal. Adieu, adieu, je suis morte au monde.

TERESA DE OJEDA. »

— « Ah! c'est la Teresita! » se dit Don Juan. Je savais bien que je l'avais vue quelque part. » Puis il relut encore le billet. — *Je devrais vous haïr.* — C'est-à-dire je vous adore. — *Vous avez versé le sang de mon père!...* — Chimène en disait autant à Rodrigue...—*Ne revenez plus dans cette église.* — C'est-à-dire je vous attends demain. Fort bien! elle est à moi. Il alla dîner là-dessus.

Le lendemain, il fut ponctuel à se trouver à l'église avec une lettre toute prête dans sa poche, mais sa surprise fut grande de ne pas voir paraître la sœur Agathe. Jamais messe ne lui sembla plus longue. Il était furieux. Après avoir maudit cent fois les scrupules de Teresa, il alla se promener sur les bords du Guadalquivir pour

chercher quelque expédient, et voici celui auquel il s'arrêta.

Le couvent de Notre-Dame du Rosaire était renommé parmi ceux de Séville pour les excellentes confitures que les sœurs y préparaient. Il alla au parloir, demanda la tourière, et se fit donner la liste de toutes les confitures qu'elle avait à vendre. — « N'auriez-vous pas des citrons à la Maraña?» demanda-t-il de l'air le plus naturel du monde.

— « Des citrons à la Maraña, seigneur cavalier? Voici la première fois que j'entends parler de ces confitures-là. »

— « Rien n'est plus à la mode, pourtant, et je m'étonne que dans une maison comme la vôtre on n'en fasse pas beaucoup. »

— « Citrons à la Maraña? »

— « A la Maraña, répéta Don Juan en pesant sur chaque syllabe. Il est impossible que quelqu'une de vos religieuses ne sache pas la recette pour les faire. Demandez, je vous prie, à ces dames si elles ne connaissent pas ces confitures-là. Demain je repasserai. »

Quelques minutes après, il n'était question dans tout le couvent que des citrons à la Maraña. Les meilleures confiseuses n'en avaient jamais entendu parler. La sœur Agathe seule savait le procédé. Il fallait ajouter de l'eau de rose, des violettes, etc., à des citrons ordinaires, puis..... Elle se chargeait de tout. Don Juan, lorsqu'il revint, trouva un pot de citrons à la Maraña ; c'était, à la vérité, un mélange abominable au goût, mais, sous l'enveloppe du pot, se trouvait un billet de la main de Teresa. C'étaient de nouvelles prières de renoncer à elle et de l'oublier. La pauvre fille cherchait à se tromper elle-même. La religion, la piété filiale et l'amour se disputaient le cœur de cette infortunée ; mais il était aisé de s'apercevoir que l'amour était le plus puissant. Le lendemain, Don Juan envoya un de ses pages au couvent avec une caisse contenant des citrons qu'il voulait faire confire, et qu'il recommandait particulièrement à la religieuse qui avait préparé les confitures achetées la veille. Au fond de la caisse était

adroitement cachée une réponse aux lettres de Teresa. Il lui disait : « J'ai été bien malheureux. C'est une fatalité qui a conduit mon bras. Depuis cette nuit funeste, je n'ai cessé de penser à toi. Je n'osais espérer que tu ne me haïrais pas. Enfin je t'ai retrouvée. Cesse de me parler des sermens que tu as prononcés. Avant de t'engager au pied des autels, tu m'appartenais. Tu n'as pu disposer de ton cœur qui était à moi.. Je viens réclamer un bien que je préfère à la vie. Je périrai ou tu me seras rendue. Demain j'irai te demander au parloir. Je n'ai pas osé m'y présenter avant de t'avoir prévenue. J'ai craint que ton trouble ne nous trahît. Arme-toi de courage. Dis-moi si la tourière peut être gagnée. » Deux gouttes d'eau adroitement jetées sur le papier figuraient des larmes répandues en écrivant.

Quelques heures après, le jardinier du couvent lui apporta une réponse et lui fit offre de ses services. La tourière était incorruptible ; la sœur Agathe consentait à descendre au parloir, mais à condition que ce serait

pour dire et recevoir un adieu éternel.

La malheureuse Teresa parut au parloir plus morte que vive. Il fallut qu'elle tînt la grille à deux mains pour se soutenir. Don Juan, calme et impassible, savourait avec délices le trouble où il la jetait. D'abord, et pour donner le change à la tourière, il parla d'un air dégagé des amis que Teresa avait laissés à Salamanque, et qui l'avaient chargé de lui porter leurs complimens. Puis, profitant d'un moment où la tourière s'était éloignée, il dit très bas et très vite à Teresa :

— « Je suis résolu à tout tenter pour te tirer d'ici. S'il faut mettre le feu au couvent, je le brûlerai. Je ne veux rien entendre. Tu m'appartiens. Dans quelques jours tu seras à moi, ou je périrai ; mais bien d'autres périront avec moi. »

La tourière se rapprocha. Doña Teresa suffoquait et ne pouvait articuler un mot. Don Juan cependant, d'un ton d'indifférence, parlait des confitures, des travaux d'aiguille qui occupaient les religieuses, pro-

mettait à la tourière de lui envoyer des chapelets bénis à Rome, et de donner au couvent une robe de brocard pour habiller la sainte patrone du couvent le jour de sa fête. Après une demi-heure de semblable conversation, il salua Teresa d'un air respectueux et grave, et la laissa dans un état d'agitation et de désespoir impossible à décrire. Elle courut s'enfermer dans sa cellule, et sa main, plus obéissante que sa langue, traça une longue lettre de reproches, de prières et de lamentations. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'avouer son amour, et elle s'excusait de cette faute par la pensée qu'elle l'expiait bien en refusant de se rendre aux prières de son amant. Le jardinier, qui se chargeait de cette correspondance criminelle, apporta bientôt une réponse. Don Juan menaçait toujours de se porter aux dernières extrémités. Il avait cent braves à son service. Le sacrilége ne l'effrayait pas. Il serait heureux de mourir, pourvu qu'il eût serré encore une fois son amie entre ses bras. Que pouvait faire cette faible enfant habituée à cé-

der à un homme qu'elle adorait? Elle passait les nuits à pleurer, et le jour elle ne pouvait prier, l'image de don Juan la suivait partout; et même quand elle accompagnait ses compagnes dans leurs exercices de piété, son corps faisait machinalement les gestes d'une personne qui prie, mais son cœur était tout entier à sa funeste passion.

Au bout de quelques jours, elle n'eut plus la force de résister. Elle annonça à Don Juan qu'elle était prête à tout. Elle se voyait perdue de toute manière, et elle sentait que mourir pour mourir il valait mieux avoir auparavant un instant de bonheur. Don Juan, au comble de la joie, prépara tout pour l'enlever. Il choisit une nuit sans lune. Le jardinier porta à Teresa une échelle de soie qui devait lui servir à franchir les murs du couvent. Un paquet contenant un costume de ville serait caché dans un endroit convenu du jardin, car il ne fallait pas songer à sortir dans la rue avec des vêtemens de religieuse. Don Juan l'attendrait au pied du mur. A quelque dis-

tance, une litière attelée de mules vigoureuses serait préparée pour la mener rapidement dans une maison de campagne. Là elle serait soustraite à toutes les poursuites, elle vivrait tranquille et heureuse avec son amant. Tel était le plan que Don Juan traça lui-même. Il fit faire des habits convenables, essaya l'échelle de cordes, joignit une instruction sur la manière de l'attacher, enfin il ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de son entreprise. Le jardinier était sûr, et il avait trop à gagner à être fidèle pour qu'on pût douter de lui. Au surplus, des mesures étaient prises pour qu'il fût assassiné la nuit d'après l'enlèvement. Enfin il semblait que cette trame était si habilement ourdie, que rien ne pouvait la rompre.

Afin d'éviter les soupçons, Don Juan partit pour son château deux jours avant celui qu'il avait fixé pour l'enlèvement. C'était dans ce château qu'il avait passé la plus grande partie de son enfance ; mais depuis son retour à Séville il n'y était pas entré. Il y

arriva à la nuit tombante, et son premier soin fut de bien souper. Ensuite il se fit déshabiller et se mit au lit ; il avait fait allumer dans sa chambre deux grands flambeaux de cire, et sur sa table était un livre de contes libertins. Après avoir lu quelques pages, se sentant sur le point de s'endormir, il ferma le livre et éteignit un des flambeaux. Avant d'éteindre le second, il promena avec distraction ses regards par toute la chambre, et tout d'un coup il avisa dans son alcove le tableau qui représentait les tourmens du purgatoire, tableau qu'il avait si souvent considéré dans son enfance. Involontairement, ses yeux se reportèrent sur l'homme dont un serpent dévorait les entrailles, et bien que cette représentation lui inspirât alors encore plus d'horreur qu'autrefois, ils ne pouvaient s'en détacher. En même temps, il se rappela la figure du capitaine Gomare, et les effroyables contorsions que la mort avait gravées sur ses traits. Cette idée le fit tressaillir, et il sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête. Cependant, rappe-

lant son courage, il éteignit la dernière bougie, espérant que l'obscurité le délivrerait des images hideuses qui le persécutaient. L'obscurité augmenta encore sa terreur. Ses yeux se dirigeaient toujours vers le tableau qu'il ne pouvait voir; mais il lui était tellement familier, qu'il se peignait à son imagination aussi nettement que s'il eût été grand jour. Parfois même il lui semblait que les figures s'éclairaient et devenaient lumineuses, comme si le feu du purgatoire que l'artiste avait peint eût été une flamme réelle. Enfin son agitation fut si grande, qu'il appela à grands cris ses domestiques pour faire enlever le tableau qui lui causait tant de frayeur. Eux entrés dans sa chambre, il eut honte de sa faiblesse. Il pensa que ses gens se moqueraient de lui s'il venaient à savoir qu'il avait peur d'une peinture. Il se contenta de dire, du son de voix le plus naturel qu'il put prendre, que l'on rallumât les bougies et qu'on le laissât seul. Puis, il se remit alors à lire, mais ses yeux seuls parcouraient le

livre, son esprit était au tableau. En proie à une agitation indicible, il passa ainsi une nuit sans sommeil.

Aussitôt que le jour parut, il se leva à la hâte et sortit pour aller chasser. L'exercice et l'air frais du matin le calmèrent peu à peu, et les impressions excitées par la vue du tableau avaient disparu lorsqu'il rentra dans son château. Il se mit à table et but beaucoup. Déjà il était un peu étourdi lorsqu'il alla se coucher. Par son ordre, un lit lui avait été préparé dans une autre chambre, et l'on pense bien qu'il n'eut garde d'y faire porter le tableau. Mais il en avait gardé le souvenir, et il fut assez puissant pour le tenir encore éveillé pendant une partie de la nuit.

Au reste, ces terreurs ne lui inspirèrent pas de repentir pour sa vie passée. Il s'occupait toujours de l'enlèvement qu'il avait projeté, et après avoir donné tous les ordres nécessaires à ses domestiques, il partit seul pour Séville par la grande chaleur du jour, afin de n'y arriver qu'à la nuit. Effec-

tivement il était nuit noire quand il passa près de la tour del Lloro, où un de ses domestiques l'attendait. Il lui remit son cheval, s'informa si la litière et les mules étaient prêtes, et si elles allaient, suivant ses ordres, l'attendre dans une rue assez voisine du couvent pour qu'il pût s'y rendre promptement à pied avec Teresa, et cependant pas assez près pour exciter les soupçons de la ronde, si elle venait à les rencontrer. Tout était prêt, ses instructions avaient été exécutées à la lettre. Il vit qu'il avait encore une heure à attendre avant de pouvoir donner le signal convenu à Teresa. Son domestique lui jeta un grand manteau brun sur les épaules, et il entra seul dans Séville par la porte de Triana, se cachant la figure de manière à n'être pas reconnu. La chaleur et la fatigue le forcèrent de s'asseoir sur un banc dans une rue déserte. Là il se mit à siffler et à fredonner les airs qui lui revinrent à la mémoire. De temps en temps il consultait sa montre et voyait avec chagrin que l'aiguille n'avançait pas au gré

de son impatience... Tout à coup une musique lugubre et solennelle vint frapper son oreille. Il distingua sans peine les chants que l'église a consacrés aux enterremens. Bientôt une procession tourna le coin de la rue, et s'avança vers lui. Deux longues files de pénitens, portant des cierges allumés, précédaient une bière couverte de velours noir, et portée par plusieurs figures habillées à la mode antique, la barbe blanche et l'épée au côté ; la marche était fermée par deux autres files de pénitens en deuil et portant des cierges comme les premiers. Tout ce convoi s'avançait lentement et gravement. On n'entendait pas le bruit des pas sur le pavé, et l'on eût dit que chaque figure glissait plutôt qu'elle ne marchait. Les plis longs et roides des robes et des manteaux semblaient aussi immobiles que les vêtemens de marbres des statues.

A ce spectacle, Don Juan éprouva d'abord cette espèce de dégoût que l'idée de la mort inspire à un épicurien. Il se leva et voulut s'éloigner, mais le nombre des pénitens et la

pompe du cortége le surprirent et piquèrent sa curiosité. La procession se dirigeant vers une église voisine dont les portes venaient de s'ouvrir avec bruit, Don Juan arrêta par la manche une des figures qui portaient des cierges, et lui demanda poliment quelle était la personne qu'on allait enterrer. Le pénitent leva la tête ; sa figure était pâle et décharnée comme celle d'un homme qui sort d'une longue et douloureuse maladie, il répondit d'une voix sépucrale : « C'est le comte Don Juan de Maraña. »

Cette étrange réponse fit dresser les cheveux sur la tête de Don Juan, mais l'instant d'après il reprit son sang-froid et se mit à sourire. « J'aurai mal entendu, se dit-il, ou peut-être ce vieillard se sera trompé. » Il entra dans l'église en même temps que la procession ; les chants funèbres recommencèrent, accompagnés par le son éclatant de l'orgue, et des prêtres vêtus de chappes de deuil entonnèrent le *De profundis*. Malgré ses efforts pour paraître calme, Don Juan sentit son sang se figer. S'approchant

d'un autre pénitent, il lui dit « Quel est donc le mort que l'on enterre? — Le comte Don Juan de Maraña », répondit le pénitent d'une voix creuse et effrayante. Don Juan s'appuya contre une colonne pour ne pas tomber. Il se sentait défaillir, et tout son courage l'avait abandonné. Cependant le service continuait et les voûtes de l'église grossissaient encore les éclats de l'orgue et des voix qui chantaient le terrible *diès iræ*. Il lui semblait entendre les chœurs des anges au jugement dernier. Enfin, faisant un effort, il saisit la main d'un prêtre qui passait près de lui. Cette main était froide comme du marbre.

— « Au nom du ciel ! mon père, s'écria-t-il, pour qui priez-vous ici, et qui êtes-vous?

— « Nous prions pour le comte Don Juan de Maraña, répondit le prêtre en le regardant fixement avec une expression de douleur. Nous prions pour son ame qui est en péché mortel, et nous sommes des ames que les messes et les prières de sa mère ont ti-

rées des flammes du purgatoire. Nous payons au fils la dette de la mère; mais cette messe, c'est la dernière qu'il nous est permis de dire pour l'ame du comte Don Juan de Maraña. »

En ce moment l'horloge de l'église sonna un coup : c'était l'heure fixée pour l'enlèvement de Teresa.

— « Le temps est venu! » s'écria une voix qui partait d'un angle obscur de l'église, « Le temps est venu! est-il à nous? »

Don Juan tourna la tête, et vit une apparition horrible. Don Garcia, pâle et sanglant, s'avançait avec le capitaine Gomare, dont les traits étaient encore agités d'horribles convulsions. Ils se dirigèrent tous deux vers la bière, et don Garcia, en jetant le couvercle à terre avec violence, répéta : « Est-il à nous? » En même temps un serpent gigantesque s'éleva derrière lui, et le dépassant de plusieurs pieds, semblait prêt à s'élancer dans la bière..... Don Juan s'écria : « Jésus! » et tomba évanoui sur le pavé.

La nuit était fort avancée, lorsque la ronde qui passait, aperçut un homme étendu sans mouvement à la porte d'une église. Les archers s'approchèrent, croyant que c'était le cadavre d'un homme assassiné. Ils reconnurent aussitôt le comte Maraña, et ils essayèrent de le ranimer en lui jetant de l'eau fraîche au visage; mais voyant qu'il ne reprenait pas connaissance, ils le portèrent à sa maison. Les uns disaient qu'il était ivre, d'autres qu'il avait reçu quelque bastonnade d'un mari jaloux. Personne, ou du moins pas un homme honnête ne l'aimait à Séville, et chacun disait un mot sur son état. L'un bénissait le bâton qui l'avait si bien étourdi, l'autre demandait combien de bouteilles pouvaient tenir dans cette carcasse sans mouvement. Les domestiques de Don Juan reçurent leur maître des mains des archers et coururent chercher un chirurgien. On lui fit une abondante saignée, et il ne tarda pas à reprendre ses sens. D'abord, il ne fit entendre que des mots sans suite, des cris inarticulés, des sanglots et des gémissemens. Peu à peu, il parut

considérer avec attention tous les objets qui l'environnaient. Il demanda où il était, puis ce qu'était devenu le capitaine Gomare, Don Garcia et la procession. Ses gens le crurent fou. Cependant, après avoir pris un cordial, il se fit apporter un crucifix et le baisa quelque temps, en répandant un torrent de larmes. Ensuite il ordonna qu'on lui amenât un confesseur. La surprise fut générale, tant son impiété était connue. Plusieurs prêtres, appelés par ses gens, refusèrent de se rendre auprès de lui, persuadés qu'il leur préparait quelque méchante plaisanterie. Enfin un moine dominicain consentit à le voir. On les laissa seuls, et Don Juan s'étant jeté à ses pieds, lui raconta la vision qu'il avait eue. Puis il se confessa. Après le récit de chacun de ses crimes, il s'interrompait pour demander s'il était possible qu'un aussi grand pécheur que lui obtînt jamais le pardon céleste. Le religieux répondait que la miséricorde de Dieu était infinie. Après l'avoir exhorté à persévérer dans son repentir, et lui avoir donné les consolations

que la religion ne refuse pas aux plus grands criminels, le dominicain se retira, en lui promettant de revenir le soir. Don Juan passa toute la journée en prières. Lorsque le dominicain revint, il lui déclara que sa résolution était prise de se retirer d'un monde où il avait donné tant de scandale, et de chercher à expier, dans les exercices de la pénitence, les crimes énormes dont il s'était souillé. Le moine, touché de ses larmes, l'encouragea de son mieux, et pour reconnaître s'il aurait le courage de suivre sa détermination, il lui fit un tableau effrayant des austérités du cloître. Mais à chaque mortification qu'il décrivait, Don Juan s'écriait que ce n'était rien, et qu'il méritait des traitemens bien plus rigoureux.

Dès le lendemain il fit don de la moitié de sa fortune à ses parens, qui étaient pauvres ; il en consacra une autre partie à fonder un hôpital et à bâtir une chapelle ; il distribua des sommes considérables aux pauvres, et fit dire un grand nombre de messes pour les ames du purgatoire, sur-

tout pour celles du capitaine Gomare et des malheureux qui avaient succombé en se battant en duel contre lui. Enfin il assembla tous ses amis, et s'accusa devant eux des mauvais exemples qu'il leur avait donnés si long-temps; il leur peignit d'une manière pathétique les remords que lui causait sa conduite passée, et les espérances qu'il osait concevoir pour l'avenir. Plusieurs de ces libertins furent touchés, et s'amendèrent; d'autres, incorrigibles, le quittèrent avec de froides railleries.

Avant d'entrer dans le couvent qu'il avait choisi pour retraite, Don Juan écrivit à Doña Teresa. Il lui avouait ses projets honteux, lui racontait sa vie, sa conversion, et lui demandait son pardon, l'engageant à profiter de son exemple et à chercher son salut dans le repentir. Il confia cette lettre au dominicain après lui en avoir montré le contenu.

La pauvre Teresa avait long-temps attendu dans le jardin du couvent le signal convenu; après avoir passé plusieurs heu-

res dans une indicible agitation, voyant que l'aube allait paraître, elle rentra dans sa cellule, en proie à la plus vive douleur. Elle attribuait l'absence de Don Juan à mille causes toutes bien éloignées de la vérité. Plusieurs jours se passèrent de la sorte, sans qu'elle reçût de ses nouvelles, et sans qu'aucun message vînt adoucir son désespoir. Enfin le moine, après avoir conféré avec l'abbesse, obtint la permission de la voir, et lui remit la lettre de son séducteur repentant. Tandis qu'elle la lisait, on voyait son front se couvrir de grosses gouttes de sueur : tantôt elle devenait rouge comme le feu, tantôt pâle comme la mort. Elle eut pourtant le courage d'achever cette lecture. Le dominicain alors essaya de lui peindre le repentir de Don Juan, et de la féliciter d'avoir échappé au danger affreux qui les attendait tous les deux, si leur projet n'eût pas avorté par une intervention évidente de la Providence. Mais, à toutes ces exhortations, Doña Teresa s'écriait : « Il ne m'a jamais aimée ! »

Une fièvre ardente s'empara de cette malheureuse ; en vain lui prodigua-t-on les secours de l'art et de la religion : elle repoussa les uns et parut insensible aux autres. Elle expira au bout de quelques jours en répétant toujours : « Il ne m'a jamais aimée ! »

Don Juan, ayant pris l'habit de novice, montra que sa conversion était sincère. Il n'y avait pas de mortifications ou de pénitences qu'il ne trouvât trop douces ; et le supérieur du couvent était souvent obligé de lui ordonner de mettre des bornes aux macérations dont il tourmentait son corps. Il lui représentait qu'ainsi il abrégerait ses jours, et qu'en réalité il y avait plus de courage à souffrir long-temps des mortifications modérées, qu'à finir tout d'un coup sa pénitence en s'ôtant la vie. Le temps du noviciat expiré, Don Juan prononça ses vœux, et continua, sous le nom de frère Ambroise, à édifier toute la maison par son austérité et sa dévotion. Il portait une haire de crin de cheval par-dessous sa robe de bure ; une

espèce de boîte étroite, moins longue que son corps, lui servait de lit. Des légumes cuits à l'eau composaient toute sa nourriture, et ce n'était que les jours de fête, et sur l'ordre exprès de son supérieur, qu'il consentait à manger du pain. Il passait la plus grande partie des nuits à veiller et à prier, les bras étendus en croix; enfin il était l'exemple de cette dévote communauté, comme autrefois il avait été le modèle des libertins de son âge. Une maladie épidémique, qui s'était déclarée à Séville, lui fournit l'occasion d'exercer les vertus nouvelles que sa conversion lui avait données. Les malades étaient reçus dans l'hôpital qu'il avait fondé; il soignait les pauvres, passait les journées auprès de leurs lits, les exhortant, les encourageant, les consolant. Le danger de la contagion était tel, que l'on ne pouvait trouver, à prix d'argent, des hommes qui voulussent ensevelir les morts. Don Juan remplissait ce ministère; il allait dans les maisons abandonnées, et donnait la sépulture aux cadavres en dissolution, qui sou-

vent s'y trouvaient depuis plusieurs jours. Partout on le bénissait, et comme pendant cette terrible épidémie, il ne fut jamais malade, quelques gens crédules assurèrent que Dieu avait fait un nouveau miracle en sa faveur.

Déjà, depuis plusieurs années, Don Juan ou frère Ambroise habitait le cloître, et sa vie n'était qu'une suite non interrompue d'exercices de piété et de mortifications. Le souvenir de sa vie passée était toujours présent à sa mémoire, mais ses remords étaient déjà tempérés par la satisfaction de conscience que lui donnait son changement.

Un jour, après midi, au moment où la chaleur se fait sentir avec le plus de force, tous les frères du couvent goûtaient quelque repos, suivant l'usage. Le seul frère Ambroise travaillait dans le jardin, tête nue, au soleil; c'était une des pénitences qu'il s'était imposées. Courbé sur sa bêche, il vit l'ombre d'un homme qui s'arrêtait auprès de lui. Il crut que c'était un des moines qui était descendu au jardin, et, tout en continuant

sa tâche, il le salua d'un *Ave Maria*. Mais on ne répondit pas. Surpris de voir cette ombre immobile, il leva les yeux et aperçut debout, devant lui, un grand jeune homme couvert d'un manteau qui tombait jusqu'à terre, et la figure à demi cachée par un chapeau ombragé d'une plume blanche et noire. Cet homme le contemplait en silence avec une expression de joie maligne et de profond mépris. Ils se regardèrent fixement tous les deux pendant quelques minutes. Enfin l'inconnu, avançant d'un pas et relevant son chapeau pour montrer ses traits, lui dit : « Me reconnaissez-vous ? »

Don Juan le considéra avec plus d'attention, mais ne le reconnut pas.

— « Vous souvenez-vous du siége de Berg-op-Zoom ? » demanda l'inconnu. « Avez-vous oublié un soldat nommé Modesto ?... »

Don Juan tressaillit. L'inconnu poursuivit froidement...

— « Un soldat nommé Modesto, qui tua

d'un coup d'arquebuse votre digne ami Don Garcia, au lieu de vous qu'il visait ?.. Modesto ! c'est moi. J'ai encore un autre nom, Don Juan ; je me nomme Don Pedro de Ojeda ; je suis le fils de Don Alfonso de Ojeda que vous avez tué ; — je suis le frère de Doña Fausta de Ojeda que vous avez tuée ; — je suis le frère de Doña Teresa de Ojeda que vous avez tuée. »

— « Mon frère, dit Don Juan, en s'agenouillant devant lui, je suis un misérable couvert de crimes. C'est pour les expier que je porte cet habit, et que j'ai renoncé au monde. S'il est quelque moyen d'obtenir de vous mon pardon, indiquez-le-moi. La plus rude pénitence ne m'effraiera pas, si je puis obtenir que vous ne me maudissiez point.

Don Pedro sourit amèrement. — « Laissons là l'hypocrisie, seigneur de Maraña ; je ne pardonne pas. Quant à mes malédictions, elles vous sont toutes acquises. Mais je suis trop impatient pour en attendre l'effet. Je porte sur moi quelque chose de plus efficace que des malédictions. »

A ces mots, il jeta son manteau et montra qu'il tenait deux longues rapières de combat. Il les tira du fourreau et les planta en terre toutes les deux. — « Choisissez, Don Juan, dit-il. On dit que vous êtes un grand spadassin, je me pique un peu d'être adroit à l'escrime. Voyons ce que vous savez faire. »

Don Juan fit le signe de la croix et dit : — « Mon frère, vous oubliez les vœux que j'ai prononcés. Je ne suis plus le Don Juan que vous avez connu. Je suis le frère Ambroise. »

— « Eh bien! frère Ambroise, vous êtes mon ennemi, et sous quelque nom que vous portiez, je vous hais, et je veux me venger de vous. »

Don Juan se remit devant lui à genoux. — « Si c'est ma vie que vous voulez prendre, mon frère, elle est à vous. Châtiez-moi comme vous le désirez. »

— « Lâche hypocrite! me crois-tu ta dupe? Si je voulais te tuer comme un chien enragé, me serais-je donné la peine

d'apporter ces armes ? Allons ! choisis promptement, et défends ta vie ! »

— « Je vous le répète, mon frère, je ne puis combattre, mais je puis mourir. »

— « Misérable ! s'écria Don Pedro en fureur, on m'avait dit que tu avais du courage. Je vois que tu n'es qu'un vil poltron ! »

— « Du courage, mon frère ! je demande à Dieu qu'il m'en donne pour ne pas m'abandonner au désespoir où me jetterait, sans son secours, le souvenir de mes crimes. Adieu, mon frère. Je me retire, car je vois bien que ma vue vous aigrit. Puisse mon repentir vous paraître un jour aussi sincère qu'il l'est en réalité ! »

Il faisait quelques pas pour quitter le jardin, lorsque Don Pedro l'arrêta par la manche. — « Vous ou moi, s'écria-t-il, nous ne sortirons pas vivans d'ici. Prenez une de ces épées, car le diable m'emporte si je crois un mot de toutes vos jérémiades ! »

Don Juan lui jeta un regard suppliant, et fit encore un pas pour s'éloigner ; mais

Don Pedro, le saisissant avec force et le tenant par le collet : — « Tu crois donc, meurtrier infame, que tu pourras te tirer de mes mains? Non! je vais mettre en pièces ta robe hypocrite qui cache ta queue de diable, et alors peut-être te sentiras-tu assez de cœur pour te battre avec moi. » — En parlant ainsi, il le poussait rudement contre une muraille.

— « Seigneur Pedro de Ojeda, s'écria Don Juan, tuez-moi si vous le voulez, mais je ne me battrai pas! » — Et il croisa les bras, regardant fixement Don Pedro d'un air calme, quoique assez fier.

— « Oui, je te tuerai, misérable! Mais avant je te traiterai comme un lâche que tu es. » — Et il lui donna un soufflet, le premier que Don Juan eût jamais reçu. La figure de Don Juan devint d'un rouge pourpre. La fierté et la fureur de sa jeunesse rentrèrent dans son ame. Sans dire un mot, il s'élança vers une des épées et s'en saisit. Don Pedro prit l'autre et se mit en garde. Tous les deux s'attaquèrent avec fureur, et se fendi-

rent l'un sur l'autre à la fois et avec la même impétuosité. L'épée de Don Pedro se perdit dans la robe de laine de Don Juan et glissa à côté du corps sans le blesser, tandis que celle de Don Juan s'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine de son adversaire. Don Pedro expira sur le champ. Don Juan, voyant son ennemi étendu à ses pieds, demeura quelque temps immobile à le contempler d'un air stupide. Peu à peu il revint à lui et reconnut la grandeur de son nouveau crime. Il se précipita sur le cadavre et essaya de le rappeler à la vie. Mais il avait vu trop de blessures pour douter un moment que celle-là ne fût mortelle. L'épée sanglante était à ses pieds, et semblait s'offrir à lui pour qu'il se punît lui-même; mais écartant bien vite cette nouvelle tentation du démon, il courut chez le supérieur et se précipita tout effare dans sa cellule. Là, prosterné à ses pieds, il lui raconta cette terrible scène en versant un torrent de larmes. D'abord le supérieur ne voulut pas le croire, et sa première idée

fut que les grandes macérations que s'imposait le frère Ambroise, lui avaient fait perdre la raison. Mais le sang qui couvrait la robe et les mains de Don Juan ne lui permit pas de douter plus long-temps de l'horrible vérité. C'était un homme rempli de présence d'esprit. Il comprit aussitôt tout le scandale qui rejaillirait sur le couvent, si cette aventure venait à se répandre dans le public. Personne n'avait vu le duel. Il s'occupa de le cacher aux habitans mêmes du couvent. Il ordonna à Don Juan de le suivre, et, aidé par lui, transporta le cadavre dans une salle basse dont il prit la clé. Ensuite enfermant Don Juan dans sa cellule, il sortit pour aller prévenir le corrégidor.

On s'étonnera peut-être que Don Pedro, qui avait déjà essayé de tuer Don Juan en trahison, ait rejeté la pensée d'un second assassinat, et cherché à se défaire de son ennemi dans un combat à armes égales ; mais ce n'était de sa part qu'un calcul de vengeance infernale. Il avait entendu parler des austérités de Don Juan, et sa réputation

de sainteté était si répandue, que Don Pedro ne doutait point que s'il l'assassinait, il ne l'envoyât tout droit dans le ciel. Il espéra qu'en le provoquant et l'obligeant à se battre, il le tuerait en péché mortel, et perdrait ainsi son corps et son ame. On a vu comment ce dessein diabolique tourna contre son auteur.

Il ne fut pas difficile d'assoupir l'affaire. Le corrégidor s'entendit avec le supérieur du couvent pour détourner les soupçons. Les autres moines crurent que le mort avait succombé dans un duel avec un cavalier inconnu, et qu'il avait été porté blessé dans le couvent, où il n'avait pas tardé à expirer. Quant à Don Juan, je n'essaierai de peindre ni ses remords ni son repentir. Il accomplit avec joie toutes les pénitences que le supérieur lui imposa. Pendant toute sa vie, il conserva suspendue au pied de son lit l'épée dont il avait percé Don Pedro, et jamais il ne la regardait sans prier pour son ame et pour celles de sa famille. Afin de mater le reste d'orgueil mon-

dain qui demeurait encore dans son cœur, l'abbé lui avait ordonné de se présenter chaque matin au cuisinier du couvent, qui devait lui donner un soufflet ; après l'avoir reçu, le frère Ambroise ne manquait jamais de tendre l'autre joue, en remerciant le cuisinier de l'humilier ainsi. Il vécut encore dix années dans ce cloître, et jamais sa pénitence ne fut interrompue par un retour aux passions de sa jeunesse. Il mourut vénéré comme un saint, même par ceux qui avaient connu ses premiers déportemens. Sur son lit de mort, il demanda comme une grâce qu'on l'enterrât sous le seuil de l'église, afin qu'en y entrant, chacun le foulât aux pieds. Il voulut encore que sur son tombeau on gravât cette inscription : *Ci gît le pire homme qui fût au monde.* Mais on ne jugea pas à propos d'exécuter toutes les dispositions que son excessive humilité lui avait dictées. Il fut enseveli auprès du maître-autel de la chapelle qu'il avait fondée. On consentit, il est vrai, à graver sur la pierre qui couvre sa dépouille mor-

telle l'inscription qu'il avait composée ; mais on y ajouta un récit et un éloge de sa conversion. Son hôpital, et surtout la chapelle où il est enterré, sont visités par tous les étrangers qui passent à Séville. Murillo a décoré la chapelle de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Le Retour de l'Enfant prodigue et la Piscine de Jéricho, qu'on admire maintenant dans la galerie de M. le maréchal Soult, ornaient autrefois les murailles de l'hôpital de la Charité.

PROSPER MÉRIMÉE.

BELPHÉGOR.

BELPHÉGOR.

Dans la saison et à l'heure où la promenade de Brighton est couverte de dames nonchalamment étendues dans leurs voitures, et de jeunes lords perchés sur le haut d'un tandem, rapidement entraîné par deux chevaux en flèche, ou légèrement inclinés sur un coureur anglais, dont les naseaux flamboyans attestent l'origine arabe, une

calèche traversa rapidement Oriental-Place, et se dirigea vers la grève. Les deux chevaux, de la plus noble encolure, frémissaient sous le frein, et lançaient à chaque pas de longs filets d'écume. C'était un plaisir que de voir leurs bondissemens et leur ardeur presque sauvage, contenus sans efforts par la main calme et prudente du cocher, flegmatiquement assis sur le coin de son siége, le manche de son fouet appuyé sur sa cuisse droite et soulevant de sa main gauche les longues rênes dont la blancheur éclatait sous un brillant et rare éclair du soleil britannique. Napoléon, commandant son portrait équestre à son peintre David, lui disait de le représenter calme sur un cheval fougueux; il voulait ainsi caractériser la puissance et la force. A ce compte, il n'est pas de cocher anglais, assis sur sa housse galonnée, qui n'ait l'attitude d'un conquérant.

L'élégant équipage s'avançait avec le bruit et la rapidité d'un torrent sur le pavé de fer, et laissait derrière lui les bizarres édi-

fices de Brighton, qui ressemble à une cité indienne, commencée sur les ruines d'une ville grecque et terminée par Christophe Wreen ou Philibert Delorme. Près des sveltes aiguilles d'une pagode, qui s'échappent d'un chapelet de dômes chargés de peintures fantasques, montent les colonnes cannelées et festonnées de la renaissance, les élégans frontispices imités du siècle de Raphaël et de Cellini, les bas-reliefs d'où tombent en longues guirlandes des amours, des nymphes et des fleurs. L'Égypte apparaît aussi près de là avec ses obélisques, ses lotus bleus et ses ibis d'argent; la Chine vous lance un regard oblique à travers les étroites portes de laque noir sillonné d'or, tandis que la Grèce étale au dessus de tous ces monumens bizarres ses mâles chapiteaux doriques et ses immenses entablemens de marbre de Paros, tristes débris sans effet, depuis qu'ils n'ont plus pour les refléter l'azur du ciel attique.

La calèche avançait toujours, redoublant de vitesse et de fracas, avec son co-

cher si calme et si impassible, que pas un atôme de poudre ne tombait de sa perruque blanche sur sa livrée brune, avec ses chevaux impétueux qui se câbraient coquettement, élevant aux nues leurs têtes orgueilleuses ornées à chaque oreille d'une rose épanouie, avec ses deux grands laquais debout sur l'arrière-train, l'un armé d'une haute canne à pomme d'or ; tous deux blonds, muets et raides ; la jambe couverte d'un bas de soie blanc, et l'épaule avilie par une aiguillette d'or et de soie. Tout, dans cet arrangement, semblait calculé pour attester la supériorité des animaux sur la race humaine, tout, depuis la fougueuse protestation des chevaux contre la rêne cruelle qui les dirigeait, jusqu'aux aboiemens furibonds de deux lévriers lancés en avant de l'attelage, faisait honte à la livrée de sa triste et humiliante condition.

J'oubliais de vous dire qu'entre la race animale et l'espèce encore non définie des laquais, entre les chiens, les chevaux et les

gens, se trouvaient deux créatures humaines commodément assises au fond de la voiture; l'une d'elles était un homme de trente ans, d'une figure régulière et noble; l'autre, une dame enterrée sous un grand chapeau de paille de Florence, surmonté d'une voûte de plumes blanches que la brise du soir dressait capricieusement.

L'homme ne disait mot. La dame se contentait de regarder devant elle, et de sentir de temps en temps une cassolette suspendue à sa ceinture, et remplie de vinaigre indien de Chapman, — un très bon vinaigre.

On arriva enfin, voiture, hommes et bêtes, devant le *peer*, ou la jetée, jolie construction, terminée par un petit môle qui sert de fanal. La mer prend une certaine élégance; on dirait qu'elle roule avec ménagement sur cette plage de sable fin, foulée par la fleur de la cour d'Angleterre. Ses flots n'apportent jamais dans cette rade que des paquebots somptueusement construits, de légers bricks de course et des brillans yatchs ou des cutters de plai-

sance. Jamais une lourde gabarre, chargée de résine et de bois de sapin, jamais un pesant dogre de commerce, n'ont déshonoré ces eaux aristocratiques. De temps en temps, une barque pleine d'œufs de Normandie, de fruits, de frais beurre doré d'Isigny, se présente devant les quais de la noble cité, où on l'admet comme dans un palais on admet le rustique pourvoyeur chargé d'entretenir la table, mais c'est là tout. Ces quais et ce port n'ont été créés que pour des promeneurs riches et nobles. Le vent qui souffle en ce lieu n'arrondit que les voiles d'une péniche royale, et ne fait déployer que le pavillon de soie des navigateurs de la chambre haute; le flot n'y heurte que des proues dorées, et ce bassin serait vraiment digne de recevoir l'escadre de sir John Russel, ce galant amiral, qui faisait manœuvrer sur une cuve de punch de cent toises, des chaloupes d'acajou montées par des mousses vêtus de soie, et portant de longues cuillers d'argent en guise de rames.

La bourgeoisie de Brighton prenait le frais sur la jetée; les femmes, le visage enfermé sous une visière de gaze verte, et serrant autour d'elles les plis de leurs petits manteaux de tartan écossais que leur disputait une joyeuse raffale; les hommes ensevelis dans leurs longues redingotes, et portant sur leurs traits cette expression de bien-être et de fierté que la vue de l'eau salée donne à tous les Anglais. A l'entrée de la jetée, les deux coudes appuyés en arrière sur le parapet, un jeune homme d'une douce et agréable figure regardait autour de lui d'un air d'insouciance, et promenait son petit lorgnon d'écaille tantôt sur les piétons de la jetée, tantôt sur les cavaliers et les voitures qui défilaient rapidement sur la grève. Du plus loin qu'il aperçut cette calèche qui s'avançait comme par un mouvement de cadence, imprimé par la souplesse des ressorts et l'agilité des chevaux, il ne cessa de la regarder, et fit quelques pas pour mieux distinguer l'ensemble de ce merveilleux attelage. Le jeune

homme prenait de plus en plus plaisir à ce spectacle; il s'avançait sans cesse, et bientôt il se trouva à quelques pas en avant de la calèche. Alors il s'arrêta, lorgna de nouveau, parut se consulter un moment, et enfin éleva la main, faisant un signe mesuré et respectueux au personnage qui était au fond de la voiture. Celui-ci toucha légèrement le cocher du bout de sa badine, et les chevaux s'arrêtèrent tout à coup en raidissant avec grace leurs jambes de devant.

— « Je vous demande pardon de vous troubler dans votre promenade, milord, » dit le jeune homme.

L'autre le regarda avec attention et ne répondit pas un mot.

— « Vous avez de bien beaux chevaux, milord. Des chevaux de pur sang ?... »

Milord fit un signe affirmatif.

— « Je ne sais, reprit le jeune homme avec embarras, la main sur la portière, je ne sais, milord, comment vous dire le motif qui m'a forcé, moi étranger, inconnu de

vous, à arrêter votre voiture. J'arrive d'Ecosse, milord, et je viens jouir des plaisirs de l'Angleterre. Je me nomme Beauclerc, milord. »

Milord salua.

— « Horatio Beauclerc, fils aîné du duc de Carmarthen, et héritier de sa pairie »...

La dame, qui n'avait pas daigné tourner les yeux de son côté, l'examina avec attention.

— « Je crains bien, milord, que mon titre n'ajoute encore à l'inconvenance de ma démarche... C'est un désir effréné qui m'a saisi en voyant votre voiture, et il m'a été impossible de le réprimer. Mais aussi on n'a jamais vu des chevaux comme ceux-là ! »

En parlant ainsi, il les regardait avec amour, et se baissait pour examiner leurs jambes.

— « La voiture est de Brown, dit il en jetant un regard sur la boîte d'acier d'une des roues. Il est fameux, même à Edimbourg, et vraiment il mérite sa réputation. Tenez, milord, dussiez-vous me faire bat-

tre par vos gens, je vais vous présenter ma requête. J'ai dessein de faire quelque figure en Angleterre, et je songeais à monter mes équipages quand j'ai vu passer votre calèche. Ma foi ! quand j'ai vu ces chevaux, cette livrée et ce carrosse, il m'a pris une envie folle, et je n'ai pu y tenir... Enfin je me suis mis en tête que vous consentiriez peut-être à me vendre tout cela, milord. »

En France, de pareilles propositions mèneraient leur auteur droit à Charenton ; en Angleterre, on ne témoigne pas de surprise pour si peu de chose. Milord répondit qu'il était bien fâché de ne pouvoir rendre ce petit service au jeune gentilhomme, mais il n'avait que cette calèche et ces chevaux à Brighton, tous ses équipages étant restés à Londres.

Le jeune homme ne se laissa pas décourager, et fit observer à milord que Brighton ne se trouve qu'à peu de milles de Londres.

— « Mais, mon jeune monsieur, dit milord, vous ignorez peut-être le prix de cette

couple de chevaux. Harry, demanda-t-il au cocher, combien m'ont coûté mes chevaux? »

— « 1,500 livres, milord. »

— « Et ce coquin de Brown prétend que sa calèche vaut 500 livres, à cause des ressorts *silversteel*, comme le drôle les appelle. Ajoutez les harnais de mes nobles bêtes du Northumberland, et la défroque de cette canaille, vous verrez que c'est un lourd bagage. Il faut laisser ces extravagances aux vieilles têtes comme moi qui ont hérité de leur pairie, et qui n'ont plus de comptes à rendre à leur famille. Que ceci vous soit dit en ami, mon jeune maître. »

Un salut de congé accompagna ces mots, et le cocher attentif leva aussitôt son fouet pour mettre en mouvement ses chevaux, qui piaffaient avec impatience.

— « Un moment, milord, de grâce. S'il ne s'agit que de 2,500 livres sterling, je tiendrai le marché. » Et en un clin d'œil, il eut tiré de son portefeuille, et pris au milieu de ses papiers, deux traites sur un

banquier de Londres, qu'il posa sur les genoux du lord.

— « Comment, mon jeune ami, vous voulez mes gens et mon carrosse à l'instant même ? »

— « Pardonnez-moi mille fois, milord, mais je vous ai prévenu que j'allais vous faire une demande inconvenante. »

— « Allons, monsieur, dit le lord en se levant, je vois qu'il faut vous dire comme les maquignons : « Cheval vendu et dîner payé se livrent à la minute. » — « William, donnez-moi ma redingote. » — « Vous appartenez à ce gentleman ; et toi aussi Tobias. Un maître cocher, mon jeune lord, sur ma parole. Adieu, mon ami Argos, dit-il en caressant un des chiens, adieu, car tu es aussi dans le marché. »

Et ayant endossé une ample redingote, et pris sa badine des mains du valet de pied, le lord se disposa à s'éloigner, après avoir jeté un dernier regard sur ses chevaux et sur sa voiture.

Pendant ce temps, le jeune étranger se

confondait en excuses auprès du lord, qui continuait de faire ses dispositions sans répondre. Voyant enfin que celui-ci s'en allait sans songer à la dame, il lui dit d'un air de surprise : — « Eh quoi ! milord, et milady aussi ? »

Le lord se retourna d'un air distrait, et regarda un moment l'étranger.

— « Soit ! milady aussi. »

Et il partit tranquillement, laissant tout stupéfait le jeune homme qui ne tarda pas toutefois à prendre son parti. Il donna un ordre, et sautant d'un air déterminé dans sa calèche, prit la place du lord près de la dame.

Tout Londres connaissait Cosa, la belle écuyère du cirque d'Asthley. Les journaux fashionables ne parlèrent long-temps que de Cosa, de ses yeux noirs, de ses cheveux noirs, de sa taille, de sa grace sur un cheval, sur deux chevaux, de son agilité et de la divine modes-

tie de son salut. Il fallait la voir s'élancer de sa selle sur le sable du Cirque, et s'échapper en faisant flotter au dessus de ses genoux sa tunique de mousseline chamarrée d'or, que gonflait la légèreté de sa course. Tout à coup, au moment d'atteindre à l'extrémité de l'enceinte, Cosa se retournait vivement, se ployait avec la souplesse d'une cravache, se relevait d'un bond, et de ce bond disparaissait en franchissant la porte. De toutes les parties de l'Angleterre, on accourait rien que pour voir le salut de Cosa.

Sur un cheval, que Cosa était belle ! qui n'eût voulu la posséder! C'est un si doux plaisir que de voir sa maîtresse suspendue entre le ciel et la terre, les épaules et les bras nus, livrés au vent, la cuisse découverte, le pied chaussé d'un cothurne de satin, légèrement appuyée sur un coursier haletant, qui s'élance au bruit des fanfares ! Elle passe comme un éclair devant mille figures béantes, stupides de plaisir et d'admiration. C'est à qui saisira, d'un œil avide, un pli de sa robe, une boucle de ses che-

veux, un contour de son sein ou de ses hanches hardies. Elle fuit toujours plus rapidement, la cruelle, elle échappe au coup d'œil le plus agile ! Les cris d'allégresse qu'elle inspire sont même perdus pour elle, elle plane comme une nymphe de l'air sur cette multitude, mais indifférente à tous ces hommages qui s'évaporent sous ses pieds, comme une vaine fumée d'encens ; et si quelquefois elle daigne abaisser ses regards sur la foule qui applaudit et admire à grands cris, elle n'aperçoit qu'un large cercle de têtes, confuses, pressées, étagées, comme une de ces noires auréoles de damnés que Dante a placées dans son enfer. Bientôt toutes ces figures, maigres, bouffies, rouges, pâles, ridées, noires, vieilles, jeunes, blondes, crépues ou chauves ; tournent autour d'elle avec une effrayante vélocité. Elles tournent, emportant dans leur rotation les colonnes, les draperies, les lumières, jusqu'aux sons furieux des trombones et des trompettes. Alors il lui semble qu'elle et son blanc cheval, qui frémit et tremble de tout son

corps sous son harnois étincelant, sont arrêtés par une main puissante, et restent immobiles au dessus de ce monde mouvant. Les fers du coursier ne sonnent plus sur le sable, son galop a cessé de retentir. Elle sent la fraîcheur du nuage qui le soulève, elle en est enveloppée comme d'un réseau transparent, ne voit plus un seul visage de toute cette foule qui elle-même la voit, comme dans un voile, à travers les vapeurs sorties des flancs du cheval baigné d'écume, et alors, gravissant toujours, flottant et bercée dans les airs, elle vous rencontre vous seul, vous qu'elle aime! Au milieu de tous ces yeux brillans qui roulent comme une couronne de feu, elle n'a vu que vos yeux, ainsi qu'un joueur habile, placé devant le cercle bariolé de la roulette qui fuit emportant tout son espoir, distingue la couleur qu'il a choisie, et la suit avec ivresse; et quand, haletante, éperdue, elle se jette à terre, sous le grondement flatteur des voix qui s'épuisent et des mains qui se déchirent à force de se heur-

ter, c'est devant vous qu'elle s'arrête et qu'elle plie légèrement, c'est à vous qu'elle rend son triomphe. Cette nuit, sous le paisible clair-obscur d'un épais rideau, vous l'entendrez rêver que sa course recommence, vous sentirez son sein se gonfler, vous la verrez bondir, jeter hardiment les rênes sur la crinière de ses chevaux, et les stimuler de ses blanches mains. Elle part plus vite que le vent, s'élance, franchit tout, s'enivre encore de fanfares et d'acclamations, de bruit et de mouvement. On dirait qu'elle va monter aux nues debout sur sa selle! Tout à coup son pied tourne, et elle tombe dans vos bras, où l'effroi la réveille, et vous la rend pâle encore de sa chute, et riant aux éclats de son rêve, heureuse d'être si doucement tombée. N'est-ce pas une éternelle et brillante cavalcade qu'un amour comme celui-là, une course sans fin, en plein champ, à travers monts et vallons, une course joyeuse, animée, charmante, et si rapide que l'ennui sournois ne peut jeter ses grif-

fes aux crins flottans de la chimère qui vous emporte, s'élancer en croupe et galoper avec vous! Voilà pourtant le sort qui attendait celui qui devait aimer Cosa !

Le duc Minto, un noble pair d'Angleterre, un digne chevalier du Bain, dont la couronne fermée enserrait les terres de deux ou trois comtés, était bien fatigué, bien las des yeux bleus de sa femme, de ses cheveux blonds et fades, séparés sur son front comme ceux d'une vierge de Raphaël ou de Guide ; de la limpidité de son regard et du calme angélique de sa démarche. Au fond de sa voiture, devant sa table à thé, dans sa loge à l'Opéra, la duchesse était toujours la même; elle écoutait la première scène de *Don Juan* de Mozart avec un sourire; le même sourire lui servait à répondre à un compliment; ce sourire, elle le portait à l'église, au bal ; il ne la quittait ni par le beau temps ni par la tempête; il ne la

quittait pas quand elle était rêveuse, car la duchesse ne rêvait jamais, et il voltigeait toute la nuit sur ses lèvres pendant son long et paisible sommeil. La duchesse Minto devait certainement un jour entrer rose et riante dans son tombeau.

Ce sourire désolait le duc; il eût donné une de ses terres pour voir pleurer sa femme et lui faire hâter le pas. Une fois, à ce dessein, il laissa tomber dans l'eau le chien favori. La duchesse fit un petit mouvement d'inquiétude, et regarda avec tranquillité l'animal, qui se débattait douloureusement. Une autre fois il l'appela à son secours à grands cris. Bref, il essaya tous les moyens connus d'émouvoir une femme et une grande dame : il ne réussit pas. La duchesse Minto était la femelle impassible du fameux *impavidum* d'Horace.

Minto-House et Minto-Lodge, les résidences du duc à Londres et à la campagne, étaient deux paradis enchantés, deux paradis sans le serpent. Le battement d'une horloge de village, le chant de la cigale, le

bruissement du rouet d'une vieille femme, ne sont pas plus monotones que l'était la vie dans tous les lieux que décorait le blason de Minto. Le whist, le thé, une douce et sainte conversation méthodiste, des visites faites et reçues en grande cérémonie, des promenades en voiture, dirigées toujours vers le même point; c'étaient là les divertissemens de milady. On la voyait toujours droite et fière, pâle, blanche et inanimée, apportant partout le calme et le silence. On eût dit qu'un fluide caché rayonnait autour d'elle, tant le repos et la sérénité de la duchesse se répandaient sur tous ses alentours. Ses gens ne l'abordaient jamais que les yeux baissés et les mains pendantes; du plus loin qu'elle paraissait, les querelles commencées s'apaisaient aussitôt; les femmes cessaient de médire des hommes, les hommes de les battre, les chevaux de déchirer la terre du pied, les chiens de hurler en regardant la lune. Le duc assurait même que ce maudit sourire qui l'obsédait avait passé à tout ce qui entou-

rait sa femme, et que tout le monde, chez elle, souriait très désagréablement, depuis sa gouvernante jusqu'à Sidi-Ali, son jeune lion d'Afrique.

— « Irons-nous ce soir à l'Opéra anglais, ma chère Hannah? », dit un soir le duc Minto à la duchesse.

— « Oui, volontiers, Henry. »

— « Mais si nous allions voir la bataille d'Austerlitz au théâtre de la reine? »

— « Avec plaisir, mon cher lord. »

— « Je ne sais cependant si une femme d'un certain rang peut se montrer à Queen's-Theatre? »

— « Je pense comme vous, Henry. »

— « Comme moi, Hannah, et que pensé-je? »

— « Je vous le demande, mon lord. »

— « Et moi, milady, je vous demande que vous ayez une volonté. »

— « J'en ai une, mon cher lord. »

— « Voyons. »

— « J'ai la vôtre. »

— « Mon Dieu! ai-je donc le loisir de

penser pour vous, milady !... et la cour, et le parlement, et les clubs, et les courses ! Tenez, milady, le métier de despote n'est fait que pour un Turc, qui vit les jambes croisées sur son sofa. C'est une occupation de tous les momens que de gouverner une femme, et je n'ai pas le temps d'être le maître. Je vous en supplie, Hannah, daignez vous diriger vous-même. Pensez au moins un peu avec moi. En vérité, je ne puis y suffire. »

La duchesse posa sur la table le mouchoir qu'elle brodait, et regarda le duc Minto en souriant; ses grands yeux bleus s'ouvrirent encore plus grands que d'ordinaire. Elle ne comprenait pas un mot de tout ce qu'il venait de dire.

— « Puisqu'il en est ainsi, milord, nous irons à l'Opéra », dit-elle.

—« Eh bien, ma chère, va pour l'Opéra. J'avais cependant pensé au cirque d'Asthley. On parle d'une ravissante créature. N'avez-vous pas envie de la voir, cette Cosa ? »

— « J'irai, s'il vous plaît, Harry. »

— « Mais vous le voulez, au moins? »

— « Sans doute je le veux, Henry, et tout ce que vous voudrez, mon lord. »

Son lord lui tourna le dos.

— « Mon Dieu ! que je suis malheureux », se disait-il en parcourant la chambre. « Mon Dieu ! que je suis malheureux, et que j'envie l'agréable ménage de Socrate ! »

Une chose m'embarrasse à vous dire, c'est que Cosa était née à Venise. Venise est bien vieille, n'est-ce pas? Le pavé de marbre de ses palais n'est pas moins usé par la plume des romanciers que l'est, par les baisers des dévots, le gros orteil de bronze du saint Pierre de Rome. Il n'est pas une de ses gondoles qui n'ait été le sujet d'une histoire ou d'un roman. Quel poète n'a ramené une fille aux yeux noirs du voyage qu'il n'a pas fait à Venise? Qui n'a glissé, le soir, sur les canaux de Venise, éclairés par la lune; écouté l'écho des baisers qu'il

a donnés et reçus en rêve, sous l'arche sombre du pont de Rialto? Venise, autrefois la taverne de l'Europe, ville d'orgies, de joyeuses mascarades, de courtisanes aux flancs de satin noir, de jeunes seigneurs la plume en l'air et le diamant à l'oreille; Venise l'amoureuse, l'impudique, la folle, est devenue la Jérusalem plaintive de nos poètes. Ils aiment à suspendre leurs harpes aux saules penchés sur ses eaux, à lui demander des langueurs et des larmes. — « Venise en ruines! Venise esclave! Venise couverte de mousse! Venise couverte d'écume! Venise, tes marbres pleurent! Venise, tes eaux gémissent! » s'écrient nos malheureux poètes en se promenant de long en large dans leur chambre, ou en regardant les arbres du boulevard. Ils représentent Venise comme une cité couverte d'un immense voile de crêpe, muette, sombre et déserte. A peine lui accordent-ils quelques habitans timides, qui se glissent avec découragement sous les longs arceaux de ses places, ou se dérobent, dans le fond

d'une noire gondole, aux regards hautains de leurs tyrans. Tout pleure à Venise, et gémit sur sa splendeur passée, et les lions de Carmagnola, et les chevaux de l'Hippodrome, et les chimères de Saint-Marc, et les statues des doges, et les saints du vieux Palma. Le soleil s'y voile la face en signe de deuil; les nuits y sont noires et silencieuses comme une tombe; à peine une lumière isolée apparaît-elle au loin sous un rideau tremblant, et la lueur blafarde qu'elle projette ne vous montre que l'habit blanc d'une sentinelle autrichienne, ou la bouche menaçante d'un canon allemand.

Oh! je voudrais que par une de ces tristes nuits, un de nos poètes parisiens se trouvât tout à coup transporté à Venise, et qu'il pût surprendre la plaintive Italie en cornette. Quand le poète aurait vu Venise éclairée par le gaz, mirant ses flots dans les glaces de ses cafés, secouant avec allégresse des milliers de lanternes de papier, mangeant gaîment du macaroni, des poissons frits, des sorbets; ses places couvertes de promeneurs

et de saltimbanques, ses palais ouvrant leurs portes garnies de lampions à la foule d'un *rout*, et le farouche soldat autrichien gardant les manteaux; que ferait alors le poète de sa douleur? Où porterait-il ses larmes? Hélas! que deviendrait-il, le pauvre poète, en voyant que Venise lui manque aussi, et se dérobe à la poésie, comme s'y sont dérobées tour à tour toutes les choses de ce monde, les femmes, la mer, les champs, la Grèce, où l'on vote le budjet, et l'Orient où l'on fait l'exercice à la prussienne?

Cosa était peut-être le dernier être poétique qui fût resté à Venise; aussi Cosa n'y était pas restée. Voulez-vous savoir l'histoire de Cosa? Elle ne sera pas longue. Un Esclavon l'acheta à sa mère, et lui enseigna le noble talent de danser sur des échasses, de franchir des épées nues, et de pirouetter au son des castagnettes. Elle eut pour compagnon dans ces exercices un jeune Minorquain, qui fut bientôt connu dans Venise sous le nom de Belphégor. Belphégor, à quinze ans, ressemblait à un des plus beaux

portraits de Tintoretto, celui de don Juan, qu'on voit dans son fameux tableau de la Sainte-Alliance qui est encore à Venise, suspendu au dessus de la chapelle du Rosaire, dans l'église de Paul et de Jean. Les officiers allemands s'attroupaient chaque soir sur la place de Santa-Maria-Formosa, où Belphégor faisait ses tours d'adresse, et le désignaient entre eux sous le nom de Juan d'Autriche. C'était un plaisir que de le voir s'évertuer avec la jolie Cosa, sur un vieux tapis turc, étendu devant la vieille église, éclairée faiblement de bas en haut par les lanternes de ce modeste spectacle, dont la lueur montait le long des cannelures du portail, dans le goût de Sansovino, et jetait une clarté mélancolique sur les trois bustes des Capello qui le couronnent. Celui de la belle Bianca y figure, dit-on; Bianca, qui couvrit ses faiblesses d'un manteau ducal, et que Venise montre aujourd'hui avec orgueil.

Belphégor, Jean d'Autriche, plaisait beaucoup aux dames de Venise. Cosa, aux officiers allemands. Les dames n'enlevèrent pas

Belphégor ; mais un soir, à l'heure de faire commencer les tours d'adresse de ses deux élèves, le vieil Esclavon s'aperçut que l'un d'eux manquait. Un major autrichien avait enlevé Cosa, il avait pris avec elle la route de Vienne.

Il me serait trop long de conter comment Cosa passa de Vienne à Munich, de Munich à Bruxelles, de Bruxelles à Londres, où elle débuta au Cirque d'Asthley, et du Cirque dans la calèche du duc Minto, qui la livra un jour à un jeune pair écossais, avec deux chevaux bais, deux chiens lévriers et deux laquais, pour la bagatelle de 2,500 livres sterling; mais je vous dirai, si vous voulez, pourquoi le duc se décida si subitement à se séparer de la séduisante Cosa.

Plus Cosa avait vu de barons allemands, de grands seigneurs anglais, de pairs et de marquis, plus elle avait aimé son ancien camarade, le danseur de corde. Le bon goût compassé du grand monde paraissait faire une singulière impression sur la jeune Italienne. Elle ne comprenait rien à ces sen-

timens, à ces passions profondes qu'elle inspirait, et qui ne dérangeaient ni le pli d'une cravate, ni le moindre cheveu d'une coiffure symétrique. Toutes ces belles fleurs éclatantes, nées sous le brouillard, n'avaient pas le moindre parfum pour elle, accoutumée à la puissante végétation de la chaude Italie. Chaque mot aimable, chaque sourire qu'on lui adressait, la faisait frémir d'impatience. Combien la rudesse et la violence de Belphégor lui semblaient préférables ! Cosa était incapable de dissimuler ses sentimens, elle parlait sans cesse de Belphégor, et quand le duc lui demandait quel était l'homme assez heureux pour la faire rêver ainsi, elle répondait sans façon : « Je pense à Belphégor, le plus beau danseur de corde de Venise ! »

Milord était sur les dents, et quelquefois il se prenait à regretter de ne pas s'en être tenu au sourire pacifique de sa femme. Il avait installé Cosa dans un appartement magnifique en Angleterre, mais qui eût été barbare en tout autre pays. De grands pal-

miers dorés étendaient leurs feuilles gigantesques le long des murs, tendus de brillantes étoffes de la Chine, et formaient un dôme digne des Contes arabes. Les sofas de cachemire de l'Inde, les grands vases du Japon, les tableaux flamands, les tapis de velours, formaient un ensemble d'une discordance somptueuse, un véritable bazar d'Orient, dont Cosa était le principal objet. Quand le duc vint pour la première fois rendre visite à Cosa dans ce palais enchanté, elle était couronnée de fleurs, le cou chargé de perles et de diamans, et venait de s'étendre sur la soie d'un sofa, où elle s'était roulée avec ivresse avec les deux grands lévriers qui avaient accompagné la voiture, et qui étaient encore couverts de boue et de poussière. Au moment où le duc entra, elle s'exerçait avec eux à franchir une pile de coussins, tout en chantant les mesures pressées d'une saltarella vénitienne, en battant des mains à chaque bond, et leur criant à tue tête : « Bravo! don Giovanni; bravo! Belphégor. » Le duc se trouvait

précisément à l'extrémité de la courbe décrite par l'élan d'un des lévriers ; l'immense masse du long animal le frappa au beau milieu du ventre, il tomba à la renverse, et en un clin d'œil deux autres corps pesans vinrent l'écraser l'un après l'autre. C'était Cosa, suivie de Don Giovanni, qui luttaient d'agilité avec Belphégor, et qui n'avaient pu s'arrêter dans leur course. Le noble pair disparut sous la danseuse et les chiens, et ses plaintes, ainsi que sa colère, se perdirent étouffées au milieu des éclats de rire et des aboiemens.

Le lendemain il trouva Cosa pleurant à chaudes larmes. Elle avait rêvé dans la nuit que Belphégor, son compagnon de la place Santa-Maria-Formosa, était tombé du haut de ses échasses, et qu'il avait expiré au pied de la statue de la vierge. Belphégor, le chien, les pattes liées deux à deux par des rubans de gaze noire, bordée d'argent, son mufle blanc fardé de rouge comme les morts en Italie, sa tête grotesquement ornée d'une couronne de clinquant, et à demi-

couverte d'un châle de cachemire de couleur sombre, était étendu sur un lit de parade. Vingt bougies brûlaient autour du très indocile, très grondeur et très remuant défunt. Cosa, à genoux, les cheveux traînans, psalmodiait, en les entremêlant de larmes et de soupirs, les versets de l'office des morts. Le duc ne put s'empêcher de rire, comme on rit rarement en Angleterre. Cosa se releva interdite, les yeux fixés sur lui; son sein se soulevait avec force, deux larmes étincelantes étaient arrêtées au milieu de ses joues colorées, et dans la colère qui l'agitait, elle repoussait à chaque instant, avec violence, ses longs cheveux noirs qui revenaient sans cesse s'abattre sur son visage.

— « Oui, riez, dit-elle, riez de moi, qui pleure un être tel qu'il n'en est pas un dans toute l'Angleterre! Que voulez-vous? je suis bien folle de préférer un danseur à un lord, un homme à un duc! Oui! mais voyez-vous, milord, il est bien doux et bien facile de naître dans un de vos riches châ-

teaux, de passer son enfance sur les genoux d'une belle dame qu'on nomme sa mère, préservé du hâle, du froid, de la pluie, du vent qui souffle; de couler sa jeunesse dans l'abondance et la joie, avec vingt laquais qui vous évitent la moindre peine, et vingt chevaux qui se fatiguent pour vous, et ne vous laissent pas une fois l'occasion d'éprouver si vous êtes de la même espèce que les malheureux paysans courbés sous leurs fardeaux. Il faut vous aimer parce que vous avez toutes ces choses. Vous et les vôtres, vous croyez qu'il suffit, pour gagner un ame, d'avoir de belles dents, des mains blanches, du sang-froid, une voix douce et un noble maintien; non pas milord. Il est quelque chose au dessus de vos couronnes de ducs et de comtes, de vos perles et de vos diamans, et de vos maisons élégantes. C'est un bonnet de laine bleu placé sur une tête énergique, un collier de verre de Florence sur un cœur qui bat ardemment, et une masure délabrée, ouverte à tous les vents, où l'on combat ensemble

l'adversité. Oh! mon gentil Belphégor, ta main était rude et ta voix rude aussi; mais n'étais-tu pas plus beau et plus élégant que ces ducs et ces lords, quand tu gagnais si rudement le pain que je devais manger le soir, moi, chétif et malheureux enfant affamé. Je voudrais bien voir ce que ferait un de ces nobles lords, avec leurs ongles bien faits et leurs belles manières, s'il se réveillait un beau matin, demi-nu, sur un banc, au bord d'un canal de Venise! Milord, quand on a souffert de la soif et de la faim, on ne peut aimer sincèrement ni admirer ceux qui ont toujours vécu devant une table exquise. J'aime Belphégor le danseur, parce que c'est un homme plus fort que la douleur et la misère, ce que vous n'êtes pas, vous tous qui vous méprisez les uns les autres, dès que la misère vous approche. Je l'aime, parce que sa beauté et sa bonne mine ne dépendent ni d'un habit, ni d'une chaussure, ni d'un gant; je l'aime parce qu'on ne peut l'avilir; car s'il s'est mis lui-même à l'étage le plus bas, et il y est

encore noble et beau, sans se douter de sa grace et sa beauté, jugez de ce qu'il serait, lui qui, en se roulant sur la poussière d'un tapis en loques, effaçait sous ses haillons ces raides et dédaigneux officiers allemands, qui le faisaient pirouetter pour gagner quelques baïocas qu'ils lui jetaient avec mépris. Et il est mort, mort le pauvre Juan d'Autriche! On ne le verra plus s'élancer fièrement sur la place de Santa-Maria, et passer, comme un héros, dans un cerceau hérissé de vingt sabres. Je ne le verrai plus ce frère que j'avais trouvé sur une place publique, quand ma mère m'avait vendue, lui qui répandait chaque jour, pour me nourrir, la sueur de son front sur les pierres de Venise! Il est mort, et je l'ai vu cette nuit, sur son pauvre grabat, avec une couronne de sorbier et de papier d'argent. Oh! Belphégor, tu n'as pas voulu partir sans faire un adieu à ta pauvre sœur d'adoption. Mais moi, j'irai baiser les pavés que tes pieds ont laissés luisans, et qui avaient rendu si calleuses tes mains, que

j'eusse préférées à toutes celles qu'on m'offre aujourd'hui! »

Dès ce moment Cosa ne parla plus que de Venise; elle était convaincue que Juan d'Autriche était mort, et elle voulait absolument aller prier sur la tombe de Juan d'Autriche. La veille de la promenade sur le quai de Brighton, elle avait déclaré au duc Minto qu'elle le quitterait dès le lendemain s'il ne la menait revoir sa chère Adriatique, et les premières paroles qu'elle adressa au jeune Beauclerc, quand il s'assit près d'elle dans la calèche, furent celles-ci : « Monsieur, me mènerez-vous à Venise? »

— « Volontiers, ma belle; à Rome, à Venise, au bout du monde, s'il te plaît d'y aller! »

Cosa lui sauta au cou et l'embrassa, en présence de toute la bonne compagnie de Brighton qui couvrait la promenade.

Un jour où le soleil fondait en une pluie

d'étincelles sur l'Adriatique, un joli yatch passa légèrement devant les rives populeuses de l'île de Saint-George-Majeur, et s'élança vers l'entrée du grand canal, en se penchant avec grace et se mirant dans les eaux. Ses voiles blanches, comme une parure de fiancée, sur lesquelles se dessinaient avec goût des vergues et des cordages soigneusement peints en noir, lui donnaient l'apparence d'un aigle rasant gaîment l'onde du bout de ses ailes. Le couronnement du navire était en bois des îles, admirablement sculpté, et présentait à son sommet un large écusson armorié, soutenu par un lion et une licorne. Des enroulemens et des volutes, chargés de feuilles de lierre, de vigne et d'élégans méandres, se contournaient entre les cinq fenêtres de l'arrière, à travers lesquelles on voyait des rideaux de satin perse, bigarrés de grands oiseaux au plumage diapré et de fleurs éclatantes. Le pont de bois de palmier, incrusté en mosaïque de bois, comme les parquets des salons à la mode, était entouré d'une gale-

rie de bronze divinement ciselée, sur laquelle courait un long cordon de velours écarlate qui servait d'appui. Le yatch portait six petits canons, montés sur des affûts en acajou, chargés d'arabesques en cuivre poli, charmans jouets, couverts de chiffres et d'armoiries, près desquels dormaient deux jeunes mousses vêtus de blanc, et portant à une longue chaîne d'argent des cornes d'amorce du plus bel ivoire. Un large sofa de fin coutil, abrité par une petite tente, remplissait une partie du pont, et des caisses de fleurs et d'arbustes, placées tout autour du yatch, en faisaient comme une île flottante qui venait amicalement saluer ses gracieuses sœurs des lagunes.

Le yatch passa sans entraves devant la douane de mer, et ses colonnes doriques, hardiment surmontées de deux statues agenouillées, qui élèvent dans leurs mains un globe, sur lequel semble danser la légère figure de femme qu'on aperçoit du plus loin que la mer vous porte à Venise. Grâce à sa

légèreté et au peu de profondeur de sa quille, il entra dans le grand canal avec la rapidité d'une gondole, et laissa à sa droite le noble palais Giustani, qui ressemble à un vieux marquis flétri d'un tablier de cuisine, depuis que ses écussons et ses dentelles de marbre ont été déshonorés par l'ignoble écriteau sur lequel on lit en grosses lettres : Hôtel de l'Europe. Le vent, qui soufflait gaîment dans ses voiles, lui fit bientôt dépasser vingt autres palais lézardés, rouillés, déserts, à travers lesquels les longs rayons du soleil passaient d'une fenêtre à l'autre, comme la lueur d'une lame d'épée à travers un corps percé d'outre en outre. Du haut du yatch, on vit apparaître tour à tour les bas-reliefs du palais Diario, les chapitaux rustiques du palais Contarini, les grandes façades du palais Foscari, où la république logeait jadis les souverains qui se plaisaient à la visiter, les charmantes terrasses des Spinelli, les vieux portiques de Rialto, et le pont bizarre bâti par da Ponte, en forme de conque chinoise, chargé

de marchands, d'oisifs, et de filles, qui s'abritent sous ses fraîches galeries. Là, les voiles du yatch s'abaissèrent, un câble fut lancé sur le quai, et le navire s'amarra devant la douane royale, où s'étalent encore sur les grands murs des vestiges des fresques du Titien et du Giorgoné.

Pendant tout ce temps, une femme était restée assise dans l'intérieur du yatch, dans un salon où l'or, le velours et la soie avaient été prodigués avec un luxe inouï. Distraite, au milieu des tableaux précieux, des vases de porphyre, des plantes rares qui garnissaient les lambris d'érable et de palissandre, elle était nonchalamment étendue, la tête penchée en arrière, sur un de ces vastes fauteuils dont les malades seuls se servaient autrefois, et que la recherche anglaise a mis en usage. Les yeux fixés sur les rives du canal qui s'élargissait devant elle, elle regardait avec émotion, par la fenêtre largement ouverte, les édifices qui passaient rapidement sous son regard, et défilaient, avec leurs différens styles,

comme une longue mascarade chamarrée de costumes grecs, romains, turcs, mauresques, italiens, modernes ou gothiques. Sa tête était appuyée sur sa main, son bras nu, blanc et frais, appuyé sur le bord du fauteuil, et ses grands cheveux, qui pendaient derrière sa figure, mélancoliquement penchée, formaient comme un fond de satin noir, où se dessinait le plus pur profil. De temps en temps, elle humait à longs traits et avec ivresse les émanations chaudes et parfumées que la brise du golfe avait recueillies en passant sur les îles.

J'en suis fâché pour la morale des peuples, mais, dans cette soirée, Venise était bien animée et bien coquette. A chaque débarquadère du quai des Dalmates, se balançait quelque gondole avec sa lanterne, dont la lueur s'étendait en tremblottant sur les eaux ; les hautes dentelures et les frises à jour du palais ducal de la place Saint-Marc se découpaient sur l'or du soleil couchant, et ses longues galeries, déjà frappées par la nuit, ouvraient leurs noires arcades

à une multitude de promeneurs mystérieux. Un dernier rayon de soleil dorait aussi les tritons et les syrènes qui se jouent autour des trois immenses piédestaux de bronze d'Alexandre Leopardo, et montait, comme une guirlande de feu, le long des mâts de pavillon qui les surmontent, où le drapeau jaune et noir a remplacé les étendards de la république, qui y flottaient fièrement jadis au dessus des pavillons vaincus de Chypre, de Candie et de Morée. Au pied des trois mâts, des marchands, établis sous des petites tentes, appelaient les acheteurs avec une agréable inflexion musicale; des boutiques de toute espèce étaient dressées sur cette partie de la place, et s'étendaient jusque sur les marches de la belle loge de marbre que Sansovino a jetée, comme par caprice, au bas du clocher. A deux pas de là, une foule de femmes, d'enfans et d'oisifs marins, avec leur costume pittoresque, étaient rassemblés autour du théâtre de Polichinelle, orné de fleurs, de rubans, d'étoffes bariolées; le meilleur théâtre de

Venise et de l'Italie, le seul où la pensée soit libre, et où le peuple dominateur consente à livrer à son essor la verve moqueuse du peuple esclave. Ici des femmes, enveloppées d'un long manteau, badinaient avec des monsignori; des jeunes filles qui riaient aux éclats sous leur voile, et lançaient autour d'elles de longs regards quêteurs; des Malais sous leur turban blanc; des Arméniens, vrais parisiens de l'Orient, brodés d'or, damerets élégans; des moines, des ruffiens, des musiciens ambulans, et, j'ai presque regret à le dire, l'effet pittoresque de la scène était augmenté par la présence de quelques soldats hongrois, immobiles à leur poste, dont les grosses têtes, coiffées d'un bonnet d'ours, dressées sur deux jambes cagneuses couvertes d'un étroit pantalon bleu, leur donnaient l'aspect de hiboux sur un perchoir. Puis, derrière toute cette foule, tout au fond de cette place animée, cachant le ciel qui s'éteignait dans l'ombre, et fermant le tableau comme une décoration de théâtre, la vieille basili-

que de Saint-Marc, avec ses mille colonnettes de vert antique, de porphyre et de serpentine, ses degrés de mosaïque, dans tout le luxe de sa parure grecque, vénitienne, arabe et bysantine, avec ses bas-reliefs, ses statues efflanquées qui se dressent sur les pointes de ses ogives, et ses quatre dômes de cuivre couronnés de turbans et d'immenses étoiles dorées.

— « N'est-ce pas que ma Venise est belle?» disait fièrement Cosa au jeune lord, qui regardait toutes ces choses avec indifférence.

— « L'Écosse est belle aussi, » répondit nonchalamment le jeune duc de Beauclerc.

— « Oui, l'Écosse est belle, je le crois; mais, voyez-vous, Horatio, la vue de l'Ecosse ne vous donnera jamais le bonheur que j'éprouve ici. Savez-vous d'où vient mon émotion en la voyant, ma Venise? C'est que je n'y trouverai pas, comme vous en Écosse, le palais où j'ai été bercé. Chaque pas que j'y ferai ne me rappellera pas une caresse de ma mère ; je ne me souvien-

drai pas des belles années de l'enfance, où l'on se plaît à se mirer telle qu'on était, les lèvres vermeilles, la joie sur le front, cueillant des fleurs et poursuivant des papillons. Non. Ce qui me touche à Venise, c'est le souvenir de toutes les misères que j'y ai endurées. Ce beau soleil que vous venez chercher du fond de votre Angleterre, que de fois je lui ai prodigué mes malédictions d'enfant, quand il me dévorait, à midi, sur ces quais brûlans, où ma mère m'envoyait chanter des cantiques, tendre la main aux patrons qui s'embarquaient, leur souhaiter, au nom de la Vierge, une heureuse traversée ou une pêche abondante. Ah ! la pauvre enfant, il n'est pas une de ces pierres que vous voyez qu'elle n'ait mouillée de ses larmes. Ces belles nuits de Venise, qu'on passe gaîment à chanter, étendu sur le banc d'une gondole, avec le ciel étoilé sur sa tête, et à ses pieds les eaux qui reflètent le feu des astres, ces nuits-là me voyaient rôder sur les places et les ponts, suppliant les joyeux couples, qui ne m'écoutaient

pas, d'avoir pitié de ma faim et de ma misère. Là-bas, où cette foule se presse autour de Stentorello et de Cassandre, il y avait autrefois un autre spectacle; c'était une maigre fille, pâle, fluette, épuisée, qui rivalisait par ses tours d'adresse avec Polichinelle. On admirait surtout sa tranquillité et sa hardiesse au milieu des périls qu'elle courait à chaque moment; c'est qu'on ne savait pas combien son cœur battait avec force en voyant, dans la main de son maître, de son maître qui l'avait achetée, le bâton sous lequel, au logis, elle apprenait à exciter l'admiration de la place publique. Voyez, milord, Polichinelle est resté Polichinelle, dans sa cabane de jonc, couverte d'une vieille toile bleue, et la pauvre fille est devenue une grande dame qui vogue sur un yatch doré. N'est-ce pas une grande joie que d'humilier ainsi son rival, et concevez-vous maintenant le bonheur que je trouve à Venise?

Un grand éclat de rire de Cosa accompagna ces dernières paroles. Un moment

après, l'éclat de rire fut suivi d'un torrent de pleurs.

Le jeune duc s'approcha d'elle, et lui demanda affectueusement la cause de son nouveau chagrin.

— « Voyez-vous, milord, je ne demande pas mieux que d'être duchesse, puisque c'est une fois votre fantaisie; mais je ne veux pas vivre dans un château, tandis que le compagnon de mon enfance est sans doute couché sous un tertre couvert d'orties. Je veux qu'il ait un marbre dans Saint-Marc, milord, le plus noble tombeau de Venise, et si vous me refusez cela, eh bien! je n'ai pas encore oublié les tours d'adresse que le pauvre Belphégor m'a appris, et la place Saint-Marc appartient à tout le monde.

— « Il aura un tombeau de marbre, ma chère, de marbre blanc de Carrare, un vrai tombeau de doge, avec supports et armoiries. J'estime beaucoup votre Belphégor: c'était un homme vigoureux et adroit, comme l'étaient nos ancêtres; les

Écossais et les Romains ; il eût été baron du temps des croisades. Allons, voilà qui est convenu ; nous lui ferons sculpter quelque chose de bon goût. Vous ferez dire là-dessus une messe ou tout ce qui vous plaira. Vous me montrerez Saint-Marc, Saint-Paul, tout ce que vous voudrez; ensuite nous remettrons à la voile pour l'Angleterre, et là je vous ferai ma femme, sur ma foi. En vérité je m'inquiète fort peu de ce qu'on en dira dans Londres. »

— « Vous avez du courage, milord ! »

— « De l'amour, Cosa. »

— « De l'amour ! dit-elle en se renversant en arrière dans son grand fauteuil, et le regardant des pieds à la tête. En vérité, milord, si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de ne pas prononcer ce mot tant que vous serez à Venise ! »

A la nuit sombre, Cosa, sous son grand voile, se glissa le long des murailles,

comme Bianca, quand elle s'échappa du palais Capello. Elle marchait rapidement; tout à coup elle s'arrêta, et prêta l'oreille avec surprise. Au moment de tourner l'angle du palais Malipiero pour entrer sur la place de Marie-Formosa, le vent lui apportait par bouffées les sons bien connus d'une flûte et d'un tambourin. Elle pâlit et put à peine faire, en chancelant, quelques pas, après lesquels elle découvrit une lueur isolée, qui se répandait en cercle sur la place. Un cerceau était dressé à l'extrémité d'une perche; au travers de ce cerceau, elle vit, mais bien distinctement, elle vit passer l'ombre de Belphégor! Le cœur lui battit violemment, à la pauvre fille! Elle avait bien apporté à Venise des larmes pour Belphégor enterré, de l'enthousiasme pour sa mémoire, toute la résolution qu'il fallait pour lui donner une tombe et une statue; mais Belphégor debout, vivant, le trouver là sur cette place, ce héros noble et grossier, avec sa brutalité et ses grâces musculaires, c'est à quoi elle ne s'atten-

dait pas. Elle se sentit suffoquer, non pas de plaisir, mais d'effroi.

Aux yeux de Cosa, Belphégor, renfermé dans une belle urne d'albâtre, couverte d'une draperie de marbre, sous les branches éplorées d'un saule, n'avait que des vertus. C'était l'archange puissant qui avait étendu ses grandes ailes sur sa triste enfance. Elle ne voyait que son dévoûment fraternel, sa franche amitié; elle admirait sa mâle beauté, relevée par une gaîté qui surmontait toutes les misères; mais en le retrouvant gras, frais, l'air content et fier de son sort, sur le pavé où elle l'avait laissé, elle se souvint d'une foule de choses que la poésie de la mort avait effacées de sa mémoire. Elle songea que son dieu était jadis un peu ivrogne, passablement colère et très débauché. Mais ce qui lui revint d'abord à l'esprit, c'est que Belphégor ne l'avait jamais aimée.

— « Mais je l'aime, moi! se disait-elle. N'ai-je pas dit à toute l'Angleterre que je l'aime? N'est-ce pas pour lui que je suis

venue à Venise? Oui, j'irai lui dire ce que j'ai fait pour lui, il saura que son souvenir ne m'a jamais quitté, je lui apprendrai combien il est au dessus de tous ces grands qu'il a peut-être bien souvent enviés, et il en vaudra mieux. Il ne lui manque que de l'orgueil et de l'amour, à mon Belphégor. De l'orgueil! je lui en donnerai; de l'amour! il en prendra quand il saura que j'en ai inspiré à toute l'Angleterre. Dieu veuille qu'il mérite celui que je lui apporte de si loin! »

Cependant Belphégor, se doutant fort peu du bonheur qui l'attendait, pliait tristement son bagage, soufflait ses lumières, et jetant son vieux manteau sur son costume poétique, se disposait à regagner sa demeure. Cosa le suivit à travers plusieurs passages obscurs, jusqu'à l'entrée d'une maison délabrée de la rue Stella. Belphégor poussa rudement la porte, entra dans une grande salle mal éclairée, et se jeta sur une vieille chaise, près d'une table, où se trouvait un bon souper. Puis il tira de sa

poche un long couteau, l'ouvrit, et frappant, à plusieurs reprises, du manche sur la table, il cria avec humeur : « Carlina ! »

Cosa, restée près de la porte, regardait avec attention l'homme qui l'avait attirée, et cette chambre où il se trouvait. Belphégor lui semblait moins beau qu'autrefois, quand elle admirait sa haute stature, sa voix sonore et ses noirs sourcils. Il avait perdu sur elle la supériorité de la force, depuis qu'elle était devenue elle-même une belle et noble femme, de chétif enfant qu'elle était, et que ses membres décharnés avaient pris de riches et attrayans contours. Puis elle sentait confusément, sans se l'avouer, que la misère de cette maison, ainsi que toutes les misères, n'était pas si belle et si touchante dans la réalité que dans le souvenir. Les murs étaient si noirs, les ustensiles si grossiers, la nappe, tachée du vin de la veille, sans compter quelques trous hideux ! Dans son palais de Londres, elle avait rêvé une misère élégante, une pauvreté de roman,

sans les miasmes qui l'affectaient désagréablement en cet instant, et sans la saleté qui offusquait ses sens, devenus, à son insu, plus délicats. Déjà même elle se reprochait d'avoir orgueilleusement exalté son insouciant compagnon, le danseur de corde, aux dépens de ces malheureux riches qui l'adoraient à deux genoux.

Enfin elle eut honte de sa faiblesse et de son indécision; et s'avançant avec grace, bien que tremblante, elle dit d'une voix faible et altérée :

— « Ouvre tes bras à la pauvre Cosa, Belphégor! »

Belphégor se leva avec surprise.

— « Cosa! dit-il, oui, je me souviens de Cosa, une bonne fille qui sautait bien; mais nous n'êtes pas Cosa! »

— « O Belphégor! s'écria-t-elle, qui viendrait ainsi te trouver par cette nuit sombre, si ce n'est Cosa! Sais-tu que j'ai compté les minutes depuis que je t'ai quitté? Quatre années, passées loin de toi, n'ont pu effacer le souvenir que tu m'as laissé.

Ce n'est plus la pauvre fille qui vient près de toi pour que tu la protéges, et que tu lui donnes du pain. Cette frèle petite fleur, que le moindre vent brisait, est devenue un grand arbre qui veut, à son tour, étendre son feuillage sur ta tête. Sais-tu que j'ai tout quitté pour toi, Belphégor! Maintenant, me voilà. Si tu le veux, je serai ta femme. Vois-tu, je pourrais épouser un lord, un duc. Peut-être ne te figures-tu pas trop bien ce que c'est qu'un duc; mais enfin, si je voulais, demain je serais duchesse. Eh bien! j'aime mieux passer ma vie avec toi. »

Belphégor se leva tranquillement, tourna autour d'elle avec attention, toucha avec une sorte de défiance son grand voile de dentelle et son châle turc, et revint s'asseoir à table en secouant la tête.

— « Tu veux être ma femme, Cosa? Cela ressemble bien à une fantaisie de grande dame, qui te passera à la première nuit froide; et je te préviens que je ne suis pas d'humeur à te disputer aux offi-

ciers allemands. Sais-tu bien que, lorsque tu nous quittas, le vieux Chesnocophorus me força d'aller te chercher dans tous les cafés, dans tous les cabarets et dans toutes les chapelles de Venise? Moi, je comprenais bien la cause de ta fuite. Le bâton du vieux maître, les croûtes de pain durcies que nous partagions avec son chien, cette chance de se rompre le cou tous les soirs, c'était là une belle vie pour une jeune fille! Si je n'avais que cette vie-là à t'offrir, Cosa, je te conseillerais de fuir à l'instant, et de tâcher de rester grande dame, ce qui est vraiment un métier plus doux. Mais mon sort a bien changé depuis un an! Un soir qu'il pleuvait, et qu'il ventait si fort sur la place, que Chesnocophorus n'avait pas même pu allumer ses chandelles, il revint au logis de si mauvais humeur qu'il trébuchait à chaque pas, en maudissant tous les saints. Tout vieux qu'il était, sa colère était terrible, et j'avais senti si souvent la force de son bras, que, n'osant pas lui demander mon souper, qu'il me donnait

toujours de mauvaise grace, j'allai me jeter sur ma paille, essayant de dormir le ventre creux; mais la faim chassait le sommeil, et de temps en temps j'entr'ouvrais les yeux pour voir si mon maître ne m'appellerait pas pour me donner ma ration. Lui, tout en pestant et jurant, avait tiré de l'armoire une large assiette de polenta et une bouteille des îles, et il les fêta si bien et si long-temps, que son dos finit par s'abattre sur sa chaise, sa tête sur son ventre, et ses mains sur sa poitrine. Je me levai alors, et je m'avançai avec précaution près de la table; déjà j'avais saisi le plat, dont l'odeur augmentait encore mon appétit, quand un coup violent me renversa. Chesnocophorus ne dormait pas, le vieux traître! et quand je voulus me relever, je le vis qui s'avançait de nouveau sur moi avec son bâton. Oh! alors, sa dureté et son injustice effacèrent la frayeur que le vieil Esclavon m'avait inspirée depuis mon enfance. Habitué à me battre depuis plus de dix ans, à me fouetter, comme un chien,

jusqu'au sang, il ne s'était pas aperçu que le chien avait grandi, et qu'il était alors de taille à le dévorer. Je le lui fis bien voir! D'un coup de poing je l'étendis à mes pieds, et je me mis à bondir sur son corps, en poussant des cris de joie et de fureur. Il eut beau me demander grâce, je n'écoutais rien, je me vengeais de dix ans de martyre! Enfin, que te dirai-je? quand je revins de mon accès de rage, il était raide et noir comme un poisson jeté sur le sable après une tempête; mais je n'en eus pas de souci, car je crois que la liqueur des îles, la polenta et la colère l'avaient étouffé bien plus vite que mon pied qui lui serrait la gorge. D'ailleurs, il avait mangé mon souper! Depuis ce temps, je suis le maître, je ne crains plus le bâton; je saute pour moi seul, et je soupe à mes heures. Mon sort est heureux, et puisque tu m'aimes, dis-tu, je consens à le partager avec toi. »

Cosa avait été épouvantée de ce récit. Oh! que la faim qui va jusqu'au meurtre, que la misère qui pousse deux hommes à

se tuer l'un l'autre, et à se dévorer comme les bêtes féroces, lui parut horrible! — Cette richesse et cette élégance que je méprisais, donnent au moins de la douceur et de la sécurité, se disait-elle. L'égoïsme, dans l'abondance, est presque généreux; il est sanguinaire quand il est affamé. »

— « Allons, Cosa, dit gaîment Belphégor, nous allons fêter ton retour. Le maître n'est plus là avec son bâton, et nous pouvons tranquillement souper. »

En disant ces mots, il alla fermer au verrou une porte qui se trouvait à l'extrémité de la chambre, ramassa dans un coin deux bouteilles poudreuses, étendit son manteau humide sur une vieille chaise disloquée, et, prenant tendrement Cosa par le bras, la fit asseoir près de lui à table.

— « Tu viens bien, dit-il en plaçant une assiette ébrêchée devant elle; j'ai un souper de roi. »

Une effroyable vapeur d'ail, d'ognon et de grossières épices, s'éleva, en tournoyant, vers le visage de la belle Cosa, et

faillit la faire évanouir. Comme elle regretta le cuisinier français qui l'attendait à bord de son yacht, et les grands laquais blancs et poudrés qui la servaient sur une vaisselle de vermeil ! Elle essaya cependant de faire bonne contenance ; et, ôtant ses gants, qu'elle plaça sur la table, prit avec grace, de sa main blanche, une lourde cuiller de plomb.

Belphégor saisit les gants, et les jeta sous la table, où un chien sale et noir les déchira à belles dents.

— « A bas les choses inutiles, ma petite Cosetta. Demain nous nous remettrons à étudier la corde et le grand cerceau. J'ai bien peur que tu n'aies oublié les bonnes manières; mais je t'aurai bientôt rendu tes graces d'autrefois, et les baïoques pleuvront autour de nous. Belle comme te voilà, nous ferons venir tout Venise! Allons, buvons, vidons nos deux dernières bouteilles ; nous en ferons sortir d'autres du pavé de la place. »

Cosa souriait de frayeur à chaque pa-

role de cet homme, qui lui paraissait si rude et si terrible, qu'elle tremblait de lui déplaire. Belphégor s'animait de plus en plus, buvait, mangeait, chantait des chansons obscènes, et prenait de temps en temps un gros baiser retentissant à Cosa, qui n'osait s'en défendre, et qui regardait à chaque minute la porte pour s'enfuir. La fuite était difficile, la porte bien fermée; Belphégor devenait toujours plus ivre et plus pressant, et la pauvre Cosa était agitée et tremblante comme une feuille. Enfin Belphégor se leva en chancelant; il pouvait à peine articuler une parole intelligible; ses yeux étaient étincelans, et ses joues animées d'une rougeur sombre, comme celles d'un satyre. Cosa recula avec terreur.

— « La belle nuit que j'aurai là avec cette charmante étoile!... C'est l'amour qui t'a ramenée, ma danseuse! L'amour, vois-tu, c'est comme le refrain d'une chanson à boire; il faut avoir vidé une bouteille pour le goûter. Allons, ma belle, ce verre encore!... Vos lèvres sont délicates... c'est

qu'il vous manque l'assaisonnement... Trois heures de caprioles au clair de la lune, devant la façade de Santa-Maria... Demain le vin sera bon, mais aujourd'hui l'amour te dédommagera. Si je n'ai que du vin de paysan à te donner, Cosina, j'ai de l'amour de grande dame à ton service ! »

Le geste qui accompagnait ces paroles fit pousser un grand cri à Cosa. En même temps on frappa à coups redoublés à la porte intérieure, que Belphégor avait fermée au moment de se mettre à table.

— « Ah! dit-il, c'est la Carlina maintenant... Un moment, Carlina; un moment, ma grosse poule d'eau; tu vas effrayer ma colombe. »

Dès qu'il eut ouvert la porte, une jeune fille aux joues enluminées, ses cheveux gras noués sur le sommet de sa tête par un ruban de fausses perles, ses larges pieds enchâssés dans des chaussons de satin rose brodés de paillettes et de taches de boue, s'élança au milieu de la chambre.

— « Voilà donc pourquoi tu ne m'as pas

emmenée sur la place, infâme ruffien? cria-t-elle à Belphégor en étendant le poing vers la malheureuse Cosa, qui était retombée sans force sur sa chaise. Il te faut deux femmes maintenant? Es-tu donc devenu grand pacha de Turquie, scélérat que tu es? Et tandis que tu t'enivres ici sur les genoux d'une coureuse, tu nous laisses crier la faim, moi et mes pauvres petits! »

Aux cris que poussa alors l'horrible mère, accoururent deux horribles enfans en guenilles, qui se pendirent, en pleurant, à ses jupes.

Belphégor, sans s'émouvoir, alla prendre un énorme gourdin, suspendu à la muraille. — « Ceci, dit-il avec un calme imposant, est le bâton de mon maître Chesnocophorus; je l'ai senti souvent sur mes épaules, et je vous jure qu'il engendre l'obéissance, le respect et la sobriété. »

Ce terrible bâton était levé; il retombait déjà sur la pauvre femme, lorsque Cosa se jeta au devant du bras de Belphégor. — « Juan, s'écria-t-elle, laissez-moi partir, au

nom du ciel!... Je vous ai cru libre... je vous ai cru... je me suis trompée. Soyez heureux, Juan, heureux comme vous l'entendez... mais, de grâce! ouvrez-moi cette porte; que je parte. Je ne dois plus vous revoir.

— « Ton caprice est déjà passé, ma belle. Tu es bien faite vraiment pour être une grande dame! Aussi bien, tu n'es plus cette Cosa qu'on admirait autrefois; Cosa était brune et hardie, toi, tu es timide, blanche et pâle; Cosa aimait un flacon de vin bien noir et bien fumeux, toi, tu détournes la tête à la vue d'une bouteille. Je suis sûr que tu frémirais en posant le pied sur une corde, tandis que ma grosse Carlina bondit sur un fil de fer comme une chèvre... Les ducs et les grands seigneurs t'ont gâtée... je ne te retiens plus, tu n'es plus bonne à rien... Va te faire duchesse! »

Belphégor ouvrit la porte, et Cosa partit comme un trait à travers les ténèbres.

Dans la même année, la duchesse Cosa Beauclerc de Carmarthen fut admise au cercle de la reine d'Angleterre; elle y prit place près de la duchesse Hannah Minto, qui la reçut en souriant. Depuis ce jour-là, il n'est pas, à Londres, de *rout* un peu distingué qui ne soit honoré de la présence de la duchesse Cosa.

A. Loève-Veimars.

ROG.

ROG.

I.

Rien n'était gracieux, rose et sain comme Lucy : petite bouche, petits yeux d'émail bleu clair, petit nez au vent, rondes petites joues, blonde chevelure bouclée; un de ces enfans moitié fruit, moitié chair, que, selon l'heureuse expression créée pour eux, il faut manger de caresses. Lawrence, ce Raphaël des enfans, en a peint avec un

rare bonheur. L'Angleterre seule les produit comme pour se consoler de n'avoir pas de pêches. C'est aussi le pays où l'on vole le plus d'enfans. Lucy avait quatre ans. Elle adorait les poupées de Java. Ce sont des poupées noires inconnues en France, où l'on ne connaît rien. Mais Lucy préférait les gâteaux d'amandes aux poupées, et Rog aux poupées noires et aux amandes.

Rog était un chien loup : je ne sais de quelle espèce; de la plus laide, je présume; un croisement de loup et de renard; jeune, mais promettant peu sous son poil sale et ses oreilles informes, auxquelles il imprimait déjà un mauvais pli : quand il élevait la droite, la gauche s'abaissait; signe phrénologique des chiens voleurs.

Cependant, malgré son poil gris, rude et sale, ses pates mal attachées, sa queue avalée et en pinceau, ou plutôt tordue en croc de boucher; malgré ses yeux ternes, cachés sous un taillis de crin; malgré une espèce de barbiche, dont un artiste moderne n'eût pas

voulu, Rog plaisait comme plaît tout ce qui est jeune, comme les petits lézards et les petits serpens.

C'étaient des cris de joie de l'enfant mêlés à de petits aboiemens de Rog lorsqu'ils se prenaient corps à corps sur le sofa, Lucy enfonçant ses doigs roses et sans ongles dans le ventre rose de Rog, Rog enroulant la cuisse nue de l'enfant de ses pattes sans griffes, essayant ses dents sans morsures dans l'épaule de lait de Lucy. Puis ils glissaient ainsi comme une pelotte de coton et de crin du sofa au tapis, du tapis à l'alcôve sous laquelle ils s'engouffraient pour reparaître en boule, enveloppés de circonvolution en circonvolution de châles, de peaux de tigre, et du tapis. Et quand ils étaient fatigués de leur jeu, ils s'endormaient sous ce rouleau agité par leur chaude et bruyante respiration. On les retirait endormis de là dessous.

Mistress Philipps était une bonne mère, quoique riche. Excellente mère! se levant la nuit pour voir si sa fille était bien couverte, si la fièvre ne faisait pas remuer ses

petites lèvres, si la lumière de la lampe ne tombait pas trop sur ses yeux. Au fond ces craintes n'étaient que d'ingénieux prétextes pour baiser le souffle de Lucy, et emporter toute chaude dans les siennes l'empreinte de deux petites mains. Sarah, la gouvernante, ne laissait rien à faire à sa sollicitude maternelle. Ces deux femmes étaient obligées de s'épier mutuellement dans leur envie de se lever la nuit pour courir au berceau de Lucy. Le docteur avait défendu à l'une et à l'autre ces échappées : à la mère, qu'une maladie, venue à la suite de son accouchement, avait affectée d'un refroidissement à la jambe gauche ; à la gouvernante, menacée d'un rhumatisme aigu. Sous le coup de cette surveillance réciproque, si, dans leurs précautions mal prises, elles se rencontraient face à face la nuit au bord du berceau, elles se disaient avec une sorte de colère : — Que venez-vous faire là, madame? Votre refroidissement! Vous savez bien? — Et vous, Sarah, pourquoi êtes vous ici? Avez-vous oublié votre rhumatisme? — J'ai entendu

l'enfant qui pleurait, madame.—C'est faux, Sarah! je suis éveillée depuis deux heures, Lucy n'a pas remué. — Alors, madame, pourquoi vous trouvé-je ici? Et leur reproche s'éteignait dans une commune contemplation de leur enfant, rayonnant de sueur comme un Messie; car les enfans vont au ciel — quand ils dorment; s'ils ne nous l'ont jamais dit, c'est qu'ils l'ont oublié.

Vous connaissez Sarah mieux que je ne la dépeindrais. Elle a quarante-quatre ans, il y en a vingt qu'elle vous sert. C'est elle qui vous a promené sur son bras dans la grande allée des Tuileries, et qui sentait son cœur battre, quand, derrière elle, de belles dames disaient : — « Mon Dieu, le bel enfant! — Nourrice, à qui est cet enfant? Comment appelez-vous cet enfant? Nous avons tous été si beaux! Un jour vous avez brisé une pendule; où vous êtes-vous réfugié? — Vous connaissez Sarah. — Une fois déjà grand garçon, vous avez pleuré pour je ne sais quel amour, aujourd'hui déjà bien vieux dans votre cœur. — Qui

vous a consolé ? Vous avez eu des prix au collége; rappelez-vous celle qui, en descendant la rue Saint-Jacques, montrait avec fierté la serviette blanche d'où débordaient des feuilles de couronnes et des angles de livres. — Au retour de votre voyage, après avoir embrassé tout le monde, qui avez-vous aperçu, auprès de la porte prêt à vous dire : Me voilà aussi ! je ne suis pas morte. — N'est-ce pas Sarah?

L'intérieur de mistress Philipps respirait cette belle indépendance de fortune de la bourgeoisie anglaise et de toutes les bourgeoisies européennes, filles de la liberté et du commerce. Rien de trop. Véritable milieu entre la noblesse et le peuple. Peu d'éclat, beaucoup d'ordre. Point de meubles fastueux ; mais de l'argenterie et du linge à profusion. Vertu du protestantisme, de la propreté partout, une politesse exquise dans les domestiques ; des lits faits à neuf heures, des chats angoras endormis au fond des fauteuils ; un perroquet, respectable par son grand âge,

sommeillant, depuis la découverte de l'Amérique, sur une seule patte; contre le mur, des tableaux dont les sujets sont tirés de l'*Ancien Testament*; les personnages portent perruque parlementaire et boucles à la chaussure; enfin, des mœurs à voix basse, et, réunis sous un même toit, le silence d'un temple méthodiste et la belle tenue d'un comptoir hollandais.

Mistress Philipps ne recevait chez elle, depuis le départ de son mari, que son vieux docteur, personnage gros, replet, ne laissant qu'une place sur un canapé de trois places lorsqu'il occupait le coin, n'en laissant point quand il s'asseyait au milieu. Il s'appelait Young, sans avoir pour cela le moindre rapport avec son mélancolique homonyme. Il avait été le médecin de mistress Philipps lorsqu'elle était demoiselle, et celui de sa mère autrefois; ce qui lui donnait une autorité d'aïeul dans la maison. Confident des infirmités du corps, il était arrivé, sans indiscrétion, par le seul ascendant de sa position, à la connaissance

des ennuis de l'ame. Ami de la mère de mistress Philipps, c'est lui qui avait fait marier celle-ci, avait conseillé un sage emploi à sa fortune ; et c'est lui encore qui, maintenant, la consolait de l'inconduite et de l'abandon de son mari. Sa participation à une union malheureuse lui imposait le devoir d'en adoucir les suites pénibles; tâche qu'il remplissait avec le dévoûment d'un père condamné à réparer l'erreur dont il a chargé l'avenir de son enfant. Et quand les forces de sa protégée cédaient au poids des chagrins, quand l'irritation du moral passait dans le sang et se changeait en une langueur fiévreuse, le docteur Young était encore là pour combattre la maladie avec l'arme de la science, comme il avait combattu la tristesse par la consolation. C'était presque toujours en lui montrant Lucy, charmante enfant qui promettait d'être si féconde en graces et en beauté, qu'il parvenait à faire éclore un long sourire d'espoir sur les lèvres pâlies de mistress Philipps. Il sauvait chaque

jour la femme par la mère, comme parfois on guérit un membre en soignant l'autre.

Inconcevable faculté de sa noble profession, le docteur Young exerçait également cette touchante paternité de la science dans vingt maisons différentes, sans être épuisé de paroles affectueuses et bonnes. A-t-on bien senti (je crois que non, et j'en ai peur pour l'ingratitude des hommes) le sacrifice de cet homme, qui, lorsque vous songez, vous, à votre fortune, à vos plaisirs, songe, lui, à votre vie, que vous lui rapportez souvent en lambeaux des combats du monde et des passions ; — il y a de la joie pour vous ; — il n'y en a pas pour lui. — Une opération a précédé son repas ; une opération attend son réveil : il ne faut pas que sa main tremble. — Sa boisson enivrante, c'est de l'eau. Vous riez! — il pense ; — dansez au son des instrumens et à la clarté des bougies : — lui, reçoit dans ses bras la jeune épouse dont les douleurs d'enfantement ont été provoquées par le bal ; et il passera huit heures de la nuit,

debout, à lui dire : Patience ! madame : vous allez vous relever mère. Cela fait, il sort. Mais un homme, un falot à la main, l'attend au seuil de la porte. Il faut qu'il le suive. Où va-t-il ? L'apoplexie a frappé un vieillard. Le voilà auprès du vieillard. Il vient de donner la vie, il va sauver de la mort. Il ranime le vieillard au milieu d'une famille tombée à ses pieds pour lui avoir rendu un père. Son existence, c'est cela : un combat à outrance avec la destruction ; c'est de voir l'humanité toujours souffrante, toujours en péril, pâle et agonisante. Et quand l'enfant est sauvé, quand le vieillard, grâce à lui, revoit le ciel, quand la jeune fille doit à sa science les roses qui ont refleuri sur son front, on jette 3 francs par visite à cet ange de la résurrection, qui ramasse et se tait. Vous avez compté ses visites ? — Avez-vous compté ses cheveux blancs et ses rides ? 3 francs ! — Il est vrai que l'extrême-onction n'en coûte que 12. J'ai dit qu'il n'avait pas de joies ; j'ai calomnié son ame. Il en a une

que vous n'éprouverez jamais ; cette joie est celle de vous prendre bien bas dans votre lit, de raffermir vos os amollis par le mal, d'étendre sur ces os une première couche de vie, de mettre d'abord le blanc de la convalescence sur le jaune de la maladie, puis de colorer vos lèvres de la fraîcheur de la santé revenue ; de vous faire faire un pas dans l'appartement, appuyé sur son épaule, ensuite deux, puis de vous laisser seul, confiant dans vos forces ; et sa plus pure joie, sa dernière, c'est, et vous ne vous en doutez pas, c'est de vous voir sain, emporté, fougueux, traverser, en courant à cheval, une allée du bois de Boulogne, tandis que lui, méditatif, mais deux rayons savans dans les yeux, vous suit à pied et du regard dans la contre-allée. Il vous aime comme une expérience réussie et comme un fils qui lui est né.

Quand les longues soirées d'hiver étaient revenues, le cercle de la cheminée n'était pas agrandi. Une table à thé, placée entre le docteur Young et mistress Philipps,

remplissait l'intervalle de deux fauteuils; Sarah, aussi, était assise dans un fauteuil, mais en dehors du cercle, pour être mieux à portée de faire le service, d'apporter le lait ou le rhum au docteur; Rog et Lucy jouaient devant le garde-feu.

— « Docteur, dit un soir mistress Philipps, en se versant du thé, je voudrais assurer le sort de Lucy.

— « Mais, madame, le sort de Lucy est tout assuré; elle héritera de vos biens après votre mort, Dieu veuille l'éloigner le plus possible!

— « Sans doute; mais vous n'ignorez pas, que je ne suis point mariée sous le régime de la communauté; ma dot m'appartient en propre.

— « Voudriez-vous en disposer? A quoi bon? puisque, sans recourir à ces ressources forcées, il vous est si facile de puiser à vos revenus.

— « C'est vrai; mais aussi n'est-ce point l'heure présente qui me préoccupe.

— « Et quoi donc?

— « On peut mourir ; cela se voit tous les jours. Sarah fit, de l'épaule, un mouvement d'impatience.

— « Voilà encore, repartit le docteur, vos idées sinistres revenues avec le brouillard ; je m'y attendais. Voyons, où souffrez-vous ? »

Sarah posa un doigt isolé sur son front, sans être vue de sa maîtresse.

— « Je ne souffre pas, répliqua, avec un sourire qui exprimait le contraire, mistress Philipps ; mais il y a si loin d'ici à la majorité de Lucy ! onze ans encore.

— « Eh bien ! qu'est-ce que onze ans ? vous vivrez et je serai mort ; c'est tout.

— « C'est bien moi qui serai morte, reprit Sarah du ton avec lequel elle aurait demandé une chose due.

— « Excellent monsieur Young, votre objection est plus affligeante encore que ma crainte. Votre mort ou la mienne, ne serait-ce pas une même calamité pour Lucy, à qui il ne resterait plus que son père ? et son père !..

— « Eh bien! madame, je ne mourrai pas, foi de docteur Young; mais brisons là-dessus.

— « Encore un mot, docteur; vous qui êtes partisan de la médecine préventive, pourquoi seriez-vous l'ennemi de la prudence, qui est aussi une médecine morale préventive?—Sarah, ne m'interrompez pas; je ne vous ai pas demandé du thé. »

Sarah se replia vers le dos de son fauteuil, indiquant, par un plissement de front, au docteur Young, qu'elle ne savait plus aucun moyen d'empêcher sa maîtresse de parler, celui-là n'ayant pas réussi.

— « Faites-moi la grâce de m'écouter. Ma dot, dont je parlais tout à l'heure, est considérable; elle appartiendra à Lucy. Mais si je meurs avant sa majorité, son père en aura la jouissance jusqu'à cette époque d'émancipation; la loi lui défère ce droit. Imaginez comment il exercera ce droit; j'en frémis. Ce sont six ans, dix ans peut-être, de privations, de malheur, de misère pour Lucy. Pauvre Lucy! ajouta-t-elle, et passant mélancolique-

ment la main sous la chevelure ondoyante de sa fille. »

Mistress Philipps affecta de boire une longue tasse de thé.

— « Allons, Lucy, interrompit le docteur, n'irritez pas toujours ce chien; il vous mordra, à la fin. »

Lucy n'agaçait pas le chien; mais le docteur avait besoin de donner le change à l'expression de ses traits.

Sarah ne remarqua pas qu'elle sucrait, pour la troisième fois, la tasse du docteur.

— « Dans cet état de choses, docteur, il faudrait vendre les propriétés dont se compose ma dot, en confier la valeur numéraire à la probité d'un ami qui, moi étant morte, la restituerait sous main à ma fille, ou la ferait fructifier jusqu'à sa majorité. Par là nous écarterions la fatale tutelle de son père, et Lucy, ma bonne Lucy, serait sauvée. Cet ami est-il bien difficile à trouver? ajouta-t-elle, en prenant sa fille, et en la déposant dans les bras du docteur. »

— « Mais cela est-il si pressant, mistress

Philipps ? votre imagination trop vive vous abuse, croyez-moi. Votre santé est meilleure que votre opinion sur elle.

— « Soit ; que perdrons-nous à ces précautions ? J'en dormirai mieux, et je dors si peu, docteur.

L'argument de la santé fut concluant.

— « J'achète donc vos propriétés, ma foi ! Je n'en aurai jamais autant possédé de ma vie.

— « Prenez note au crayon, monsieur Young.

« Trois fermes dans le Westmoreland, mes pâturages du Lincolnshire, une mine dans le Cornouailles, mes métairies dans le Midlesex. Burns, mon notaire, vous soumettra le cahier des charges. Je vous attendrai demain à dîner, monsieur Young. »

Sous l'affectation d'indifférence avec laquelle mistress Philipps disposait de ses biens, le docteur n'apercevait que trop le dépérissement rapide de cette bonne et attentive mère. Il n'osait plus tant la blâmer sur ses funestes prévisions, quand il voyait

cette jeune femme, de vingt-huit ans à peine, s'éteindre, pâlir de jour en jour, et ses dents prendre l'éclat extraordinaire que n'avaient plus ses yeux. Habitué, par l'observation, aux signes d'une décadence prochaine, il gémissait de voir la sensibilité nerveuse de mistress Philipps se développer d'une manière effrayante. Au moindre bruit elle s'éveillait en sursaut, l'odeur la plus douce la faisait tomber en défaillance, et ses larmes coulaient, malgré elle, en sillons silencieux le long de ses joues, dès que les sons de la musique arrivaient à ses oreilles. Son nez, mince et transparent, ses doigts, clairs et effilés, pâles comme la cire, se contractaient si un nuage, chargé d'électricité, voilait le jour. Ces organisations ont la vie des fleurs; elles suivent, de leur corolle odorante, la marche du soleil; elles meurent au crépuscule.

Lucy s'était endormie dans les bras du docteur, qui, après l'avoir portée dans son berceau, prit cordialemant la main de sa mère, et lui dit : — Couchez-vous aussi,

mistress Philipps ; vous êtes agitée, très-agitée ; vous avez la peau brûlante. — Sarah, préparez un lait de poule à madame. Dieu vous donne une bonne nuit. — Le docteur se retira.

Mistress Philipps retomba au fond de son fauteuil, devant les derniers éclats du feu de la soirée.

Le malheur domestique de mistress Philipps avait son origine banale dans un mariage d'orgueil, imposé par la stupide ambition de son père, riche marchand de fer de la Cité. Un pair d'Angleterre ruiné avait offert de troquer ses parchemins et son fils contre la belle, l'intéressante et la fraîche Anne Wilkins. Imaginant qu'un titre était le plus beau chiffre pour clore une fortune que le commerce ne pouvait plus agrandir, le marchand de fer Wilkins crut devoir spéculer sur sa fille, et la maria au comptant. La boutique rit autant que le salon de cette union mal assortie. Elle fut en effet malheureuse. Mistress Philipps, devenue grande dame, cessa par conve-

nance de fréquenter ses amies, filles de marchands, et les grandes dames, par convenance aussi, ne voulurent pas accueillir parmi elles l'héritière de celui qui avait fourni à leurs châteaux des espagnolettes et des serrures. Il en résulta, autour de la triste Anne Wilkins, une solitude où ne vint pas même la consoler son mari, jour et nuit occupé à introduire dans le monde les écus roturiers du marchand de fer, son beau-père. Lord Philipps joua à la bourse, industrie de ceux qui n'en ont pas. Il gagna; il perdit; mais, comme les événemens politiques, régulateurs de la hausse et de la baisse du crédit de l'état, n'amenaient pas toujours les chances désirées, le noble lord se fatigua d'en suivre les caprices, et, dans son audace, il falsifia les nouvelles publiques, en mit de controuvées en circulation, ce qui lui réussit la première fois, et lui valut, la seconde, la déportation. Quoique éloignée d'avoir de l'attachement pour son mari, mistress Philipps ne fut pas moins affligée de la con-

damnation dont il avait été frappé. Une partie de ce déshonneur rejaillirait peut-être sur sa maison, sur sa fille Lucy, née à cette triste époque de sa vie ; sa douleur ne fut pas même adoucie par la pensée que lord Philipps lui reviendrait de l'exil corrigé par l'infortune. Ses lettres, écrites de Sidney dans la Nouvelle-Galles, étaient de perpétuelles demandes d'argent, formulées en menaces et en vœux infames de voir mourir bientôt sa femme, pour avoir la gestion de ses biens jusqu'à la majorité de sa fille Lucy.

Comprend-on maintenant pourquoi mistress Philipps, qui eût rougi de prendre le titre de lady, tenait tant à mettre sa dot à couvert de la rapacité de son mari, en l'assurant à sa fille, par le moyen détourné qu'elle avait proposé au docteur ?

De lassitude elle s'endormit, les mains jointes sur son cœur, où était sa souffrance.

Rog sommeillait à ses pieds, le museau et les pates dans les cendres chaudes.

Les dernières lueurs rougeâtres des char-

bons éclairaient son collier de cuivre, autour duquel se dessinaient, en noir, trois colombes, armes des Philipps, et ces mots : *J'appartiens à la bonne petite comtesse Lucy.*

II.

C'était à huit jours de là vers l'après-midi.

La porte de la maison de mistress Philipps était grande ouverte, les croisées aussi. C'était sans exemple dans cette habitation d'ordre et de recueillement.

Égarée, mistress Philipps interrogeait Sarah, tout aussi surprise, précipitant l'une et l'autre les paroles et les gestes.

Elles étaient debout sur le seuil de la porte.

— « Avez-vous bien vu partout ? Ne m'effrayez pas, Sarah, avec cet air. »

— « Partout, madame, je vous le jure. »

— « Au jardin ? dites. »

— « Au jardin, dans la cour, derrière les portes, dans les armoires. »

— « Vous savez que Lucy se cachait parfois derrière le paravent. Elle est peut-être derrière le paravent. »

— « Je l'ai renversé, madame. »

— « Dans la ruelle? Allez voir dans la ruelle.

— « J'ai poussé le lit au milieu de l'appartement. »

Mistress Philipps frappa du pied.

— « Vous voulez donc qu'elle soit perdue? Êtes-vous montée au grenier? »

— « L'enfant n'y allait jamais, madame. »

— « Allez-y! — C'est qu'elle est au grenier. »

Sarah cria de la lucarne du grenier :

« Rien, madame. »

— « Sur les toits, Sarah? — Il faut qu'elle y soit. »

— « Rien encore, madame. »

— « Descendez; vous... vous ne savez rien trouver. »

Au bruit de ce dialogue entre Sarah et sa maîtresse, les voisins s'émeuvent, se mettent à la fenêtre; les autres fenêtres

s'ouvrent, les autres étages suivent l'exemple : la rue est sur pied.

— « Betty! Betty ! »

— « Plaît-il ? Sarah, qu'y a-t-il? Avez-vous le feu au logis ? »

— « Auriez-vous chez vous notre chère Lucy ? »

— « Non. L'auriez-vous perdue ? »

— « Perdue depuis deux heures. »

— « Affreux! Je vais demander à Jenny, qui l'aimait tant. »

Jenny, c'est la maison voisine.

Jenny n'a rien vu, mais elle s'adresse à Anne, la maison en face; Anne à Margaret, la maison du coin; Margaret à la blanchisseuse; la blanchisseuse à la couturière; d'une maison à l'autre, l'alarme court. Chacun dit *non* d'un ton diversement lamentable.

Ce *non* tombe d'étage en étage sur le cœur de la pauvre mère, avide d'une réponse et tremblante sur le pas de la porte. Certitude horrible : l'enfant n'est déjà plus dans le quartier.

— « Sarah, mais donnez-moi donc un conseil. Quand vous me regarderez! Vous êtes là consternée : voyez, moi, je ne perds pas courage. »

Elle était livide.

— « Mais à présent que j'y pense, vous ne pensez à rien, vous; vous êtes là comme une morte. Elle est chez sa tante, avec sa petite amie, ou chez la vieille Mme Bot, qui lui donne des gâteaux... à coup sûr! Allez-y donc. »

Mistress Philipps y était déjà allé elle-même, elle en était revenue.

— « Elle n'est nulle part d'où je viens, Sarah, dit mistress Philipps profondément altérée; et Mme Bot est morte. »

— « Morte! la bonne et digne femme! »

— « Qu'est-ce que cela nous fait, Sarah? Mais où peut être Lucy ? »

— « Si je le savais, madame. »

— « Il faut la trouver pourtant, entendez-vous ? »

— « Sans doute, madame. »

— « Du sang-froid, Sarah, ou nous

allons devenir folles. Calculons. Lucy a tourné Euston *square*, n'est-ce pas? Elle se sera trouvée alors dans Seymour *street*... Que disais-je, Sarah?»

— « Que la petite se sera trouvée dans Seymour street.»

— « De là elle sera allée à Drummond Crescent et à Clarendon square. A gauche de Clarendon square il y a... Je n'ai plus ma tête : aidez-moi donc, Sarah... Ah! il y a Union street, à droite Chalton street. Ces deux rues vont... Elles vont, mon Dieu! je ne sais où, partout. Mais c'est Londres : quarante mille maisons! dix-huit cent mille ames! Par où est-elle passée, quel chemin prendre? Votre silence me fait mourir, Sarah.»

— « Mistress Philipps!» cria une voix partie de l'étage supérieur de la maison voisine, courez chez le *street* keeper; il mettra ses hommes en campagne sur les traces de votre enfant.»

— « Oh! merci, brave homme, merci! j'y cours... N'y avoir pas pensé!»

— « Mais c'est du temps perdu, compère, que ton conseil, interrompit de plus loin une autre voix. Il sera bientôt nuit, et le constable et ses hommes ne sont pas des chats; jamais ils ne trouveront cette pauvre petite amour, endormie peut-être au coin d'une borne sur des ordures. »

— « Oh! » s'écria mistress Philipps, « ma fille! »

— « Pourquoi les constables? poursuivit l'interlocuteur, plutôt les *watchmen*. Ils ont des crocs et des lanternes, à la bonne heure. C'est leur métier de ramasser. Allez donc, madame, au bureau des watchmen. »

— « Grâce, mon brave homme! je m'y rends; vous me le conseillez. »

— « Faites mieux, intervint d'une maison encore plus éloignée un autre donneur d'avis; les watchmen, c'est bien; mais les watchmen n'entrent en fonction qu'à onze heures dans cette saison. D'ici là l'enfant a le temps de se noyer dix fois dans la Tamise. »

— « Noyer! » Mistress Philipps s'appuya

contre le mur. « Comme ils parlent de mon enfant ! »

— « Auparavant présentez-vous au bureau du journal du soir, et, par une insertion qui vous coûtera 10 shillings, réclamez votre fille. Les journaux vont partout. »

Mistress Philipps était déjà au bout de la rue pour se rendre au bureau du journal.

Une interpellation sortie du caveau d'un marchand de bière la rappela de nouveau.

— « Tôt ou tard votre fille, mistress Philipps, vous sera rendue par les watchmen ou les agens du constable, je n'en doute pas, si elle est dans Londres; espoir vain, si elle n'y est plus. A votre place, j'irais d'abord au plus périlleux. Les ramoneurs volent de petites filles qu'ils habillent en garçon pour en faire des apprentis; —vous savez l'histoire de lord Melbourn : — quand les bohèmes ne s'en emparent pas, les païens qu'ils sont, pour les habiller en danseuses de cordes. »

— « Dites-moi donc alors où il faut que j'aille, s'écria mistress Philipps, désespérée

du choix qu'il fallait faire entre tous ces avis.

— « Quand ce ne sont pas, reprit un marin qui passait, des Irlandais comme toi, marchand de bière à chevaux, qui les volent et les emportent en Italie pour en faire de petites mendiantes catholiques. »

Le marchand de bière avait trahi sa nationalité abhorrée, par son accent; il répondit à l'apostrophe avinée du matelot :

— « Quand ce ne sont pas des requins comme toi, poisson gâté, qui les volent et les embarquent avec eux pour Botany-Bay, où l'on en fait Dieu sait quoi. »

— « Tais-toi, houblon ! »

— « Tais-toi, culotte goudronnée ! »

Décidément la dispute était dégénérée en querelle de nationalité et de religion. Chacun y prit part. Irlandais et Anglais se montrèrent les poings par la croisée. On ne pensait plus à l'enfant.

Et mistress Philipps avait les pieds sur du feu; elle trépignait, dévorait la distance d'un bout de la rue à l'autre. Elle attendait,

elle suppliait que de cet orage formé sur sa tête il en tombât une décision.

Après une demi-heure de lutte entre les Irlandais et les Anglais du quartier, quand toutes les têtes dont les croisées s'étaient montrées garnies se furent retirées, comme si le principal objet qui avait appelé leur attention eût été uniquement la dispute entre le matelot et le marchand de bière, celui-ci reprit :

— « M'est avis donc que madame aille au bureau de surveillance des étrangers et des vagabonds, et à l'amirauté, afin que l'enfant ne sorte pas de la ville par les barrières ou par le fleuve, s'il n'est pas trop tard. Bonne chance, mistress Philipps! »

— « Sarah, ma bonne Sarah, » s'écria dans un jet d'inspiration la mère désolée, « nous avons oublié le docteur Young, ne remuez pas de place, par l'ame de votre mère! »

— « Fût-ce pour l'éternité, madame. »

— « Restez ici pour la recevoir, si on la ramène. Donnez, ouvrez mon secrétaire,

donnez, Sarah, voilà la clé ; donnez 10,000 livres à la personne qui l'accompagnera : plus si elle veut plus : tout, si elle veut tout. »

Et mistress Philipps, comme pour réparer le temps qu'elle a perdu, s'élance dans New-Road, gagne Tavistock square, longe Russel square, et avec la précipitation d'une femme qui a le feu à sa robe, entre dans Oxford street.

Oxford street, un enfer pour le bruit et la foule. Notre rue Saint-Honoré est, par comparaison, le séjour des bienheureux auprès d'Oxfort street : c'est le détroit par où tous les courans de la ville passent pour aller dans d'autres mers, la pente d'une cataracte. Large et bien fournie en trottoirs, elle est à la fois grande route, rue, promenade, bazar ; la diligence, la chaise de poste, le tilbury, la charrette, s'y engrainent et forment un clavier de tumulte qui part du tonnerre et finit au tremblement. Les oreilles de l'étranger saignent. Le soir, cette ligne, faite d'une couche de boue et d'une couche de boutiques, s'en-

flamme ; et quand, à un signal donné, le gaz part en langues de feu de tous les becs, comme l'amorce de la culasse d'un mortier, et que le bruit renaît plus formidable, on dirait un coup de canon éternel, une minière qui s'embrase.

Voilà mistress Philipps dans Oxfort street; elle n'entend rien, ou plutôt (son exaltation est si grande) elle n'entend que la petite voix de Lucy, criant : *maman!* sous les pieds des chevaux. Elle regarde sous chaque roue ; puis, s'approchant des groupes d'enfans, qu'elle épouvante par son indiscrétion, elle soulève leurs chapeaux pour examiner leurs traits : enfans des autres, elle passe ; elle les maudit presque. Montée sur une borne, pour apercevoir de plus loin, elle cherche sur cette écume de chevaux et d'hommes, un chapeau rose, un tablier vert, une robe blanche. Qu'a-t-elle distingué? Elle court, évite deux moyeux de cabriolet, entre lesquels ne passerait pas sa fille ; mais les mères qui cherchent leur fille n'ont pas d'épaisseur. Qu'a-t-elle dis-

tingué? un chapeau rose; c'est bien cela, ce n'est que cela; ce n'est pas même un enfant. Porté par une modiste, ce chapeau a causé l'illusion de mistress Philipps. Ce n'est pas la fatigue qui tue; c'est le découragement : elle fléchit.

Son enfant est bien plutôt cette tête blonde qui flotte là-bas; mais Lucy avait un chapeau rose : elle l'aura perdu, on le lui aura volé : qu'importe? C'est Lucy, elle le veut.

Mistress Philipps n'a plus de forces pour marcher : elle court.

Voilà que l'enfant court aussi.

— « Oh! c'est Lucy, elle me cherche; si j'allais encore la perdre. — Lucy! Lucy! — Elle ne m'entend pas! Mon Dieu, faites taire ces voitures. Lucy! — Faites-la tomber, dût-elle se briser un bras. Mon Dieu, non, je ne l'atteindrai pas! — Que je meure, mon Dieu, et que j'arrive! »

La poitrine de la pauvre mère est brisée; son haleine ne sort plus qu'avec un déchirement douloureux; elle souffre horriblement au côté.

L'enfant s'arrête.

— « Que voulez-vous de Lucy, madame, et comment savez-vous son nom ? »

Cette enfant d'un autre s'appelait Lucy, nom banal en Angleterre.

Mistress Philipps se demanda, dans cet instant d'horrible déception, ce qu'elle avait fait à Dieu pour être ainsi jouée.

Ce coup l'avait abattue. Épuisée, elle tombe sur le banc de pierre d'une place. Avec l'étonnement d'une somnambule qui a long-temps marché et qui s'éveille, elle se trouva à Saint-Pancras-Fields, terrain vague, triste, sans arbres, où ne croissent qu'un cimetière et qu'une église. De petites filles, uniformément vêtues de blanc, étaient réunies et ne jouaient pas; une pensée sérieuse les occupait.

— « Qu'attendez-vous là? demanda mistress Philipps à l'une d'elles. »

— « Seriez-vous, madame la mère de la petite fille noyée dont nous attendons le corps pour l'accompagner au cimetière, toute la pension réunie. »

Mistress Philipps chancela, et cria d'une voix qui épouvanta l'enfant.

— « Noyée ! et depuis quand ? »

— « Depuis hier, madame ; vous le savez bien, puisque vous êtes sa mère. »

— « Oh ! non, ma fille était encore vivante ce matin. Il y a donc des mères plus malheureuses que moi ! pensa-t-elle. »

— « Est-ce que votre fille est morte ce matin, madame ? »

— « Elle n'est pas morte, elle a été perdue dans Londres, et je la cherche. »

— « Ne pleurez pas ainsi, madame ; j'ai été perdue à l'âge de quatre ans, moi aussi, par ma bonne, et l'on me ramena chez moi. »

— « On te ramena, et vivante ? »

L'enfant se mit à rire.

— « Oui, on me ramena ; car on m'avait appris à dire : *Je m'appelle Sophia Vernon, je suis logée Keppel street,* n° 20. »

— « Imprudente mère ! que ne lui ai-je appris cela ! »

— « Votre fille en dira autant, et elle vous sera rendue. »

Mistress Philipps s'éloigna en pleurant. La jeune écolière la rappela. — « Madame, quand vous aurez retrouvé votre fille, mettez-la en pension chez nous; nous l'aimerons bien, cette chère camarade. »

Le désespoir a ses degrés; il ne nous tue pas d'un coup. Sans cela serait-il un mal? Il nous laisse, nous reprend, varie ses forces; il nous raille, il ment; son nom même est un implacable mensonge. On espère beaucoup dans le plus violent désespoir.

La crise des larmes était venue pour mistress Philipps. La naïve insouciance de cette enfant avait remué son cœur. Soulevé par la Tamise, dont elle n'était pas loin, un vent frais avait détendu ses nerfs, amolli ses paupières; c'était un baume divin pour elle de pleurer tout haut en marchant, de ne plus apercevoir qu'à travers une pluie de larmes ces lignes de cristaux et de gaz. Il était nuit; tant mieux: on ne la verrait plus. Elle était si fatiguée d'importuner les autres de l'aspect de son affliction! Le

désespoir a sa pudeur. On l'entendrait; c'est tout; on la prendrait pour une mendiante affamée. Que n'était-elle une mendiante affamée, tenant son enfant par la main!

— « Jusqu'à présent, pensa-t-elle, j'ai cherché ma fille; mais je ne l'ai pas demandée. Essayons : c'est bien plus simple. »

— « Monsieur, s'informa-t-elle d'un homme dont le pas rapide témoignait une longue course parcourue, auriez-vous entendu dire qu'on eût trouvé une petite fille de quatre ans, charmante, ayant un chapeau rose, un tablier vert, une robe blanche? Je suis sa mère : une réponse, s'il vous plaît, vous me rendrez service. »

— « Madame, répondit le passant, auriez-vous entendu dire qu'on eût trouvé 3,000 souverains que je viens de perdre dans une maison de jeu? ils sont neufs, frappés au coin du roi Guillaume. J'en étais le possesseur : une réponse, s'il vous plaît; vous me rendrez service. »

La pauvre mère avait cru s'adresser à un homme : c'était un joueur.

Cent pas plus loin, ce fut son tour d'être abordée.

— « Vous pleurez, madame ? »

— « Et ne le voyez-vous pas, monsieur ? »

— « Quelque grand malheur vous a-t-il frappée ? »

— « J'ai perdu ma fille ; en connaissez-vous de plus grand ? »

— « J'en sais un plus grand, celui d'avoir recours à ce prétexte, et de n'en tirer aucun partie pour sa soirée. Cependant, quoique vous soyez la dixième femme que j'aie rencontrée depuis une heure, à qui pareil malheur est arrivé, je ne vous refuserai pas mes affectueuses consolations. Voulez-vous que nous commencions par souper ? »

Mistress Philipps ne put pas rougir : elle n'avait plus de sang au visage ; elle ne put pas pleurer pour un tel affront : elle pleurait déjà avant de le recevoir. Elle salua le noble vieillard.

Arrivée sur une petite place entre le bord de la Tamise et les rues qui y aboutissent, elle entendit le son d'une cloche. Il y avait

déjà comme du rêve dans sa tête. Ensuite elle vit un enfant portant un flambeau dont la lueur jaune éclairait le visage maigre d'un homme très grand, rendu plus grand par un tricorne démesuré, par une longue redingote bleue, boutonnée de haut en bas, sur laquelle rabattait un collet de drap rouge; par des bas blancs chinés de bleu et d'interminables souliers à boucles. Moitié homard, moitié bedeau, cet homme était flanqué d'un second enfant, qui faisait sonner la cloche dont le bruit avait attiré l'attention de mistress Philipps.

Au milieu de la place, l'homme maigre s'arrêta; le premier enfant éleva le flambeau; le second agita rudement la cloche.

A cet appel, toutes les rues vomirent sur la place des pêcheurs, des matelots, des écaillères, des mousses, des nuées d'enfans, qui hurlaient : Voici le *bell-man!* le *bell-man!* écoutons le vieux *bell-man!*

Bell-man signifie homme à la cloche : sa fonction, il va la dire.

Deux cents têtes d'hommes par la forme

et de harengs par l'odeur encadraient la tête osseuse du bell-man.

— « Silence ! au nom du roi. »

Mistress Philipps se faufila entre une marchande d'huîtres et un batelier ; l'une sentait la marée, l'autre le goudron.

« Il a été perdu aujourd'hui vers les qua-
« tre heures de l'après-midi une petite fille
« âgée de quatre ans. »

— « Volée, » affirma hautement la marchande d'huîtres. Et le bell-man : — Par qui ? puisque vous le savez..

— « Attrape ! »

La harangère se tait, une autre reprend :

— « Volée ou perdue, tant pis. Pourquoi laisse-t-on courir les enfans dans la rue ? »

Et le bell-man : — Sibyl, vous avez laissé brûler votre petit garçon l'hiver passé, taisez-vous ? »

— « Ça ne regarde personne : si je l'ai brûlé, je l'ai fait ! »

Et le bell-man : — « Je continue :

« Une petite fille âgée de quatre ans,

« logée Euston square, paroisse de Saint-
« Pancras. »

Mistress Philipps s'était avancée jusqu'au bord intérieur du cercle; sa bouche était béante!

— « Elle est costumée comme suit :
« Robe blanche! »

— « Allons, quelque fille de lady; ça en fait si peu, que ça a raison de les couver. »

— « Silence! »

Mistress Philipps aspirait les paroles du bell-man, qui reprit :

— « Robe blanche, tablier vert.

— « Ah! elle était gentille, du moins. »

D'autres femmes du peuple s'essuyaient les yeux avec le coin de leur tablier.

La pauvre mère était prête à sauter au cou de toutes les mères qui pleuraient.

« Tablier vert et chapeau blanc! Elle ré-
« pond au nom de Lucy. Dix guinées à qui
« la rendra à sa mère. »

— « Erreur! monsieur, erreur! l'enfant a un chapeau rose. »

— « C'est elle qui a volé l'enfant; oui! »

— Ce furent mille cris, ce ne fut qu'un cri, cri, accompagné de malédictions, de menaces proférées aux oreilles de mistress Philipps.

— « Voyez comme elle est affreuse, comme elle est pâle, la voleuse d'enfans! Voyez ! »

— « Voyez ! ses habits en lambeaux, ses cheveux épars : *huzza* la voleuse ! »

— « Rends-nous Tony, volé l'été dernier; c'est toi qui l'as emporté en Irlande, Rends-nous James, rends-nous Peters ! — Que fais-tu, les baptises-tu, les manges-tu? »

Le bell-man criait au constable.

L'enfant au flambeau tremblait.

L'enfant à la cloche sonnait.

Mistress Philipps répondait : — « Je ne l'ai pas volée, puisque je suis sa mère ! »

— « Tu dis ça. »

— « Que voulez-vous que je dise? »

— « Tu es sa mère, toi, pâle comme une criminelle ! »

— « Je suis sa mère ! »

— « Toi, avec ta robe déchirée comme un vieux filet ! »

— « Je suis sa mère ! »

— « Toi, avec tes cheveux pendans et boueux comme l'algue du rocher ! »

— « Je suis sa mère, je suis sa mère ! »

— « Toi, misérable ! toi sa mère ! toi, effrontée ! toi, infame ! »

— « Je serai tout cela ; mais je suis sa mère ! »

Se précipita tout à coup, portant un enfant dans ses bras, une femme effarée.

— « Voilà l'enfant ! dit-elle ; il est trouvé ! — Ma récompense ! Dix guinées ! »

— « Eh bien ! prends-le », firent à mistress Philipps les autres femmes qui avaient les yeux fixés sur elle.

— « Ah ! ce n'est pas là ma fille ! Qu'en ferais-je ? Mais voilà de l'or pour l'élever. »

— « Huzza ! huzza ! crièrent les matelots et leurs femmes. Voilà qui le prouve ; c'est une brave mère, c'est la véritable mère, et non une voleuse d'enfans ! »

L'enfant rapporté n'était visiblement

qu'une ruse pour savoir si mistress Philipps avait perdu le sien, ou si elle était celle qui, par métier, volait les enfans des autres.

On l'avait insultée, on la plaignit.

On l'avait battue, on l'embrassa.

Le bell-man ouvrit la marche, et l'on quitta la place, flambeau allumé, cloche en branle.

Et à chaque coin les matelots, ôtant leur pipe de la bouche, soufflaient ces cris dans les profondeurs des rues sombres et endormies : « Il a été perdu une enfant du « nom de Lucy, paroisse de Saint-Pancras, « Euston square. Dix guinées à qui la ra- « mènera. »

Et les mères, qui s'éveillaient à ces hurlemens, pressaient avec terreur leurs enfans contre elles.

Ainsi s'avança le cortége jusqu'à Euston square. Là il prit congé de mistress Philipps, et lui promit de chercher sa fille.

Il était deux heures de la nuit, dix heures que mistress Philipps était absente.

Et dix heures aussi que, debout sur le pas de la porte, Sarah attendait, ainsi que sa maîtresse le lui avait ordonné, qu'on ramenât l'enfant. Une bougie qui touchait à sa fin brûlait aux pieds de Sarah. C'était triste. La rue était déserte; les indifférens dormaient.

Les deux femmes se comprirent. Sarah prit la bougie et éclaira sa maîtresse; puis elles fermèrent la porte sur elles.

On eût dit une cérémonie funèbre accomplie, un retour du cimetière. Tout était consommé.

Puis les deux femmes s'assirent l'une vis-à-vis de l'autre auprès du foyer, sans remarquer qu'il était éteint : le froid était excessif pourtant.

Après une demi-heure de silence que ni l'une ni l'autre n'osait interrompre, mistress Philipps dit :

— « Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas dîné doivent avoir faim à cette heure? »

— « Madame, je n'ai pas songé au dîner aujourd'hui. »

— « Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de feu doivent avoir froid? »

— « Vous m'y faites songer, madame; je vais allumer du feu. »

— « Sarah, dit en se tordant les bras mistress Philipps, et en élevant la voix, Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de lit, par la glace qui est dans les rues, doivent avoir un mauvais sommeil?»

— « Vous m'excuserez encore, madame; mais je n'ai pas pensé à faire le lit : je vais le préparer. »

— « Sarah, Lucy n'a pas dîné, Lucy a froid, Lucy a sommeil. »

Après ces paroles, sèches comme le délire, la mère se tut.

Elle se dirigea vers le lit de sa fille; sa place de la nuit y était encore creusée; l'oreiller avait conservé la foulure de sa tête. Elle baisa cette empreinte; et quand elle se releva, par un mouvement d'habitude, elle borda le lit, comme si Lucy y était encore : elle croyait avoir donné le baiser de la nuit à sa fille. Toujours aussi

machinalement, elle tira les rideaux, et ce ne fut que lorsqu'elle porta les doigts au bouton de la lampe, pour en adoucir la clarté, qu'elle aperçut Sarah, qui la regardait tristement faire, et de l'air de pitié dont on suit les mouvemens désordonnés d'un fou.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et il se passa plus d'une heure sans qu'elles songeassent à se séparer. Deux têtes étaient pendantes, quatre bras pendaient. Il eût été difficile de dire quelle était la mère, à l'expression de la douleur. Dieu envoie de loin en loin aux familles, comme aux peuples, une crise profonde pour rétablir l'équilibre qu'ont rompu les préjugés, et l'égalité se retrouve dans les larmes. Bien que mistress Philipps n'eût jamais été fière, elle se sentit toute forte de l'appui de Sarah, et de ses rudes mains pour serrer les siennes, et de toute cette bonne créature, qui partageait les angoisses maternelles, sans avoir eu l'orgueilleuse joie de posséder un enfant. Sarah était sur le point

de remercier sa maîtresse de s'apitoyer avec elle.

C'était triste, cette douleur prolongée et sans cris, muette, saignante en dedans comme les blessures mortelles; c'était bien triste, cette lampe qui envoyait un rayon, tantôt rouge, tantôt jaune, sur un berceau sans enfant; de voir ce qui va s'éteindre passer sur ce qui a disparu; triste comme un nid d'hirondelles dont on a brisé les œufs, et qu'éclairent sur les bords les rayons du soleil couchant.

Le petit jour se faisait, jour terne, aube d'ardoise, aurore des villes. Les deux femmes étaient immobiles comme deux glaçons.

Et comme deux glaçons tout à coup leurs corps se séparent, et deux cris spontanés sortent de leurs poitrines.

— « Sarah! »

— « Madame! »

Et l'une colle l'oreille à la porte, l'autre l'applique à la croisée.

— « Entendez-vous? Non, je ne me trompe pas, Sarah. »

— « C'est lui, madame. »

— « En êtes-vous bien sûre? »

— « Madame, il est au bout de la rue. »

Rien ne peut exprimer l'exaltation de leur ouïe.

— « Oh! oui. Silence! je crois ne plus l'entendre. »

— « Ne vous faites pas cet effroi, madame. Tenez, l'entendez-vous? »

— « Oh! c'est Rog, Sarah. »

— « C'est Rog, madame. Il approche. On dirait qu'il appelle. »

— « Il me ramène ma fille. »

— « Notre fille, madame! »

— « Ah! Dieu n'abandonne pas les pauvres mères! Sarah, je suis folle. Entendez-vous comme il aboie! Il n'a jamais aboyé ainsi. Noble chien! noble bête! Sarah, courons, courons vite. Oui, Rog, oui, mon fils. »

— « Oh! merci, Dieu! merci, Rog, merci, mon fils! »

Mistress Philipps était tombée à genoux, n'ayant plus la force d'aller ouvrir au

chien, qui aboyait en effet d'une manière étrange.

Sarah perdait la tête ; elle allait à la croisée, puis à la porte. Elle en revenait pour prendre la lampe, et fort inutilement, puisqu'il était déjà jour.

Enfin elle ouvrit.

Rog aboyait et hurlait à la porte de la rue.

Mistress Philipps se traîna à celle de la chambre, puis sur le pallier, collant son front aux barreaux de fer de l'escalier.

Rog aboyait et hurlait toujours.

Et à ses aboiemens se joignaient maintenant les paroles animées d'un homme, de plusieurs hommes. Un événement à coup sûr.

La porte de la rue ouverte, Rog s'élance dans l'appartement, sale, hideux, crotté jusqu'au museau.

— « Ah! l'infâme voleur! murmura un homme du bas de l'escalier; votre chien m'a volé un gigot, mais il me le paiera. A la première occasion, je lui couperai la

queue au milieu des reins. Ceci pour sa gouverne et la vôtre. »

C'était tout ce que rapportait Rog : l'os d'un gigot qu'il avait volé et dévoré en se promenant dans les rues de Londres.

Rog fit deux tours sur le tapis, mit son os entre les pates, sa tête sur le gros bout de l'os, et s'endormit.

Comptez sur l'instinct des animaux!

III.

Dans ce même salon où nous fûmes témoins, au commencement de cette histoire, d'une scène d'intérieur, d'un tableau de famille si plein de mansuétude et de félicité, nous retrouvons, mais bien changés depuis, nos mêmes personnages, le docteur Young, mistress Philipps et Sarah.

Vainement voudraient-ils échanger des consolations ; le courage leur manque.

Le visage caché dans un mouchoir dont

ses doigts pâles et crispés pétrissent le tissu, brisée au fond d'un fauteuil, le bras droit mollement abandonné au docteur, mistress Philipps est anéantie. Aucune plainte ne s'échappe de ses lèvres, aucune larme de ses yeux. Toute énergie est épuisée.

Le malheur vaut le temps : Sarah a vieilli de dix années. Elle semble devenue imbécille.

— « Ne soyez point si contrariée, madame, continua le docteur après une pause qui, selon les apparences, durait quelques minutes, de n'être point venue chez moi dans votre fatale course ; vous ne m'auriez point rencontré, j'étais à la campagne. »

— « En effet, répondit mistress Philipps d'une voix éteinte et sans changer de position, vous deviez être absent pour mes affaires. Oui, il me souvient de vous avoir prié de passer chez M. Burns, mon notaire, pour vendre mes propriétés et pour effectuer le placement que nous destinions à Lucy. Pardon, docteur, d'avoir oublié de vous remercier de cette peine. »

Ne jugeant pas à propos d'insister sur ce point, le docteur se tut, mais il retint le bras de mistress Philipps, qu'une agitation nerveuse avait contracté. C'était un sujet de conversation qu'il convenait d'éloigner à tout prix.

Mistress Philipps persista, et d'un accent coupé par sa respiration haletante et courte, elle reprit :

— « Peine bien inutile ! — Que vais-je faire de cet argent ? C'est bien lourd. »

Pour en finir, le docteur s'empressa d'ajouter : — « Rien n'est fait, madame; les transactions légales ne se terminent pas en un jour. Les choses sont dans l'état où elles étaient auparavant. Ne nous en occupons plus, je vous en prie. »

— « Et vous avez parfaitement raison, monsieur Young. A quoi bon se presser de mettre ordre à notre fortune, maintenant que celle à qui nous la destinions a disparu de la terre ! Vos paroles sont sensées. »

— « Vous leur prêtez vraiment un sens

désespéré qu'elle n'ont pas, mistress Philipps. Je ne me laisse point abattre si vite, moi. »

Pauvre fausse fermeté du docteur !

— « Ah ! vous espérez encore, vous ! »

Ceci fut prononcé avec un dédain triste, et toujours le visage caché.

— « Oui, j'espère, parce que je suis raisonnable, et que je crois fermement dans l'efficacité d'une foule de moyens encore à tenter. »

Un léger signe négatif de tête fut toute la confiance qu'inspira l'assertion de M. Young.

— « Oui, une foule de moyens. Tenez, raisonnons. »

Toujours sous le coup de la même stupidité, Sarah se rapprocha du docteur et fixa sur lui des regards avides.

Mistress Philipps écarta un instant le mouchoir qui couvrait son visage, sans le détourner du côté de la cheminée.

Peut-être le bon docteur s'était-il trop avancé, et, dans la position de ces avocats

qui n'ont qu'un argument en poche, il allait faire traîner le sien le plus possible, si toutefois il en avait un.

— « On ne vole pas les enfans par amour des enfans, commença fort sensément le docteur; on ne les prend non plus ni pour les tuer ni pour les vendre; — contes de bonnes femmes que tout cela. »

Sarah approuvait déjà la pensée du docteur, qui n'avait peut-être pas une pensée.

— « Or, dans quel but les dérobe-t-on? »

Sarah posa, de plus en plus attentive, ses deux mains calleuses sur les gros genoux du docteur.

Mistress Philipps n'était nullement à la conversation.

— « Avant tout, poursuivit-il, je suis convaincu que les enfans ne se perdent littéralement jamais dans les villes. Ils sont toujours recueillis, ce qui me ramène à ma première question : Dans quel but les garde-t-on? »

Le pauvre docteur n'avait encore rien précisé à travers tout cela. Il suait.

— « Ce but, le voici selon moi : ce but est toujours un intérêt; offrez un intérêt plus grand, et l'enfant est restitué. »

Des genoux, Sarah éleva ses bras jusqu'aux épaules de M. Young. Elle buvait ses paroles au sortir de sa bouche.

Mistress Philipps fit un faible mouvement vers le docteur : elle écoutait enfin.

— « Et comme ce sont à coup sûr de pauvres gens, ceux qui les volent, je crois qu'avec de l'argent... »

Le docteur n'acheva pas. Une exclamation l'interrompit ; il avait touché à vif la vérité.

— « Oui, docteur, avec beaucoup d'argent, mais beaucoup d'argent, Lucy est à nous ? »

— « Sarah, une plume, du papier, hâtez-vous ! »

Mistress Philipps écrivit, mais vite, convulsivement, à mots hachés, illisibles, qu'elle effaça, qu'elle récrivit. Sarah tenait un coin du papier, le docteur Young l'autre coin, car la pauvre mère avait grand'peine

à retenir son cœur de toute sa main gauche.

— « Voilà ! — et qu'on lise demain sur tous les murs de Londres, et sous trois jours dans toute l'Angleterre, et dans peu par toute l'Europe...

« Ah ! docteur, Dieu vous a envoyé une bonne pensée, une pensée d'ange.

« Prenez cela, portez cela à l'imprimeur, Sarah, et que ce soit tiré à un million d'exemplaires. Les exemplaires expédiés partout. Et qu'on lise sur tous les murs. — Docteur, ne me soutenez pas, je ne souffre point dans ce moment.

« Et qu'on lise :

« Une mine dans le Cornouaille, rapportant annuellement cinquante mille guinées ; plus deux cent mille livres sterling « d'actions de la compagnie des Indes, à « qui rendra à sa mère désolée une petite « fille âgée de quatre ans, du nom de Lucy, « Euston-square, paroisse de Saint-Pancras. « Pour garantie de la récompense promise, « le dépôt de tous les titres de propriété

« chez le notaire Burns, à Londres, et la « parole d'une mère devant Dieu.

— « Allez, Sarah.

— « Asseyez-vous, docteur; ce n'est pas la moitié de ma fortune. »

Et les forces de mistress Philipps se trouvèrent tellement épuisées par le choc de cette espérance imprévue, qu'elle glissa sous elle du fond du fauteuil sur le tapis, où elle resta. Mais sur sa face de morte un sourire voltigeait.

Le docteur la ranima, et, profitant de l'épuisement de son énergie pour l'obliger à prendre un bouillon, il sonna.

Le domestique de pied qui parut, dit tout bas à M. Young que deux marchands demandaient à parler à madame.

Celui-ci ordonnait brusquement par signes de les renvoyer, lorsque mistress Philipps, revenue à elle, insista pour qu'ils fussent introduits.

Un homme entra; c'était un marchand d'habits.

A peine avait-il franchi le seuil, que Rog,

en le voyant, bondit des pieds de sa maîtresse où il dormait, à trois pieds du sol. Furieux, il tourna, le poil hérissé, tout autour de la chambre pour en sortir. Quand il se vit traqué, il se coucha à terre et gémit.

— « Ah! te voilà, mon petit loup. Bien! fais le gentil, pleure maintenant : j'ai ton affaire dans la poche. »

Le marchand d'habits tira en effet de sa poche cinq ou six sales lambeaux de mousseline blanche, et, comme ils ne ressemblaient pas peu à de la corde emmêchée en fouet, Rog, à cette vue, frémit dans ses poils, et s'aplatit. Son soufflement courait le long du parquet.

— « Figurez-vous, milord, et vous, milady, que ce diable d'animal est entré avant-hier dans ma boutique, crotté comme un poète, et qu'une fois dedans, il a si bien joué des dents et des griffes, qu'il a mis dans cet état mes belles petites robes de mousseline blanche. Je suis vendeur d'habits, pour vous servir. Or, comme j'ai lu sur son collier, en voulant lui friser à froid

le poil des oreilles, qu'il appartenait à la petite comtesse de Lucy, Euston-square, me voici avec la note des dégâts commis par lui, ne m'expliquant pas cependant pourquoi ce dégoûtant animal, pardon de l'expression, a de préférence lacéré mes vieilles robes d'enfans, au lieu de mes superbes habits tout neufs de comédiens, un ancien costume, par exemple, de M. Kemble dans Otello ou celui de mistress Siddons dans Henri VIII. »

Le docteur ne comprenait rien au discours du marchand d'habits.

Mistress Philipps fort peu. Elle ouvrit sa bourse et donna deux guinées au marchand, qu'elle crut autant sur sa parole que d'après l'attitude humiliée du chien.

— « Dieu vous garde, milord; et vous, milady, acceptez mes remercîmens avec mon regret de ce que les robes n'étaient pas en meilleur état. A l'avenir, nous en étalerons de neuves, et nous laisserons votre chien broder tout à son aise, sans le rouer de coups ni lui fausser la patte,

ainsi que nous avons eu le tort de faire. »

En passant près de Rog, le marchand d'habits voulut le caresser. Rog n'offrit pas de prise; il se glissa comme une grenouille sous le fauteuil de sa maîtresse.

— « Brave bête! dit le marchand en partant, ça fait du moins aller le commerce. »

Une vieille femme entra : son œil convexe, dur et brillant comme un bouton d'acier, mais rouillé sur les bords, avisa le chien sous le fauteuil où il s'était tapis. Elle alla droit à lui, les doigts écarquillés, le pinça par l'oreille, et l'élevant comme un lièvre au dessus de terre, elle le considéra quelque temps. Rog tremblait. La vieille femme, après l'avoir ainsi suspendu et toisé, lui souffla au museau, dernière injure que les vieilles femmes et les chats se permettent envers les chiens.

— « Il est donc à vous ce beau quadrupède? »

— « Allons, sorcière, finissons-en, répondit le docteur, oui; il est à nous, après? »

— « Eh bien! tant mieux! vous devriez le faire empailler le mignon. A quelle heure le couchez-vous? »

— « Madame, je vous ai déjà dit d'en finir. »

— « On finit. Mais alors, » répliqua la vieille en tirant toujours Rog par les oreilles, Rog, tout racorni et l'œil perpendiculaire à cause du tiraillement qu'il subissait; « alors, donnez-moi sa peau, ou payez-moi six chapeaux roses d'enfans qu'il a renversés dans la boue comme des quilles en brisant mon vitrage; il y a de cela deux jours. Je ne vous demande que 60 schillings ou sa peau.

— « Voilà 60 schillings. »

Quand la vieille marchande de chapeaux eut les 60 schillings dans sa main gauche, elle lâcha de la droite le pauvre Rog, qui, retombant de quatre fois sa hauteur sur sa patte foulée, poussa un cri déchirant.

Le docteur se leva et saisit sa canne.

Et la vieille courut vers la porte d'où elle cria :

— « Est-ce que vous n'avez pas honte de mettre à un chien laid et vicieux un collier plus beau qu'à un chrétien ? Ah ! vous avez bien fait de graver à son cou à qui il appartient. Il faut être honnête comme nous pour ne pas retenir le collier et chasser le chien à coups de balai. »

Les domestiques jetèrent cette femme à la rue.

— « Comprenez-vous quelque chose à cela ? — M. Young s'adressant aux domestiques ; — mais pour peu que cela continue, tous les marchands de Londres vont venir présenter des mémoires. La faute en est à vous. Ce chien est trop gâté. Si vous le battiez quelquefois, et ne le laissiez point sortir, vous ne vous exposeriez point à payer ses fredaines. A la place de mistress Philipps, je retiendrais sur vos gages le coût de ses dégâts.

— « Qu'en pensez-vous, madame ? »

Le docteur fut abasourdi.

— « Ah ! si vous le caressez, vous aussi, je n'ai plus rien à dire ; si c'est là sa puni-

tion, je me tais ; belle correction, ma foi.— Faites, messieurs. »

Les domestiques se retirèrent en souriant.

Rog est accroupi sur les genoux de mistress Philipps, qui, toute préoccupée, tout émue, passe et repasse doucement et avec tendresse la main sur son dos ; froisse avec la délicatesse qu'elle mettrait à toucher les feuilles veloutées d'une fleur, les oreilles de Rog, dont la tête heurtée, mais intelligente, se relève, sous un angle attentif, pour croiser avec le regard humide de sa maîtresse son regard magnétique et vert. L'instinct et l'ame se regardent, se réfléchissent, et le fluide universel les unit par le conducteur intime de la vue, pile voltaïque de l'être. Et mistress Philipps dit à Rog, tout bas, près de son front, d'un souffle brisé et persuasif, comme s'il pouvait les comprendre, des demi-mots d'amitié, de prière et de reconnaissance ; elle lui dit : « Bon ami, toi tu as aussi cherché Lucy, tu as couru après ma fille. »

Le chien regarde sa maîtresse jusqu'au fond des yeux de ses deux émeraudes vivantes.

— « Tu as cherché Lucy et tu ne l'as pas trouvée. »

A ce nom répété de Lucy, Rog pousse de petits aboiemens comme lorsqu'il rêve. Son museau noir frémit et se dilate.

— « Tu as marché comme moi toute la nuit dans la boue et sous les pieds des chevaux en l'appelant. »

Rog s'agite convulsivement sous l'exaltation de son instinct.

— « Oui, on t'a maltraité comme moi, Rog ! »

Les flancs de Rog se creusent le long de son épine; il est haletant, il souffre, il cherche, il aspire; il veut une ame pour son ame, dirait-on, sous le regard dominateur, inflexible, inquiet de sa maîtresse.

— « On t'a chassé comme moi, Rog ! »

Un esprit électrique jaillit de chaque poil de Rog, comme aux approches de l'orage.

— « On t'a battu, battu à la patte qu'ils t'ont brisée, les méchans! »

Rog est plaint, il se plaint. Langue universelle, la douleur a un lien commun entre tous les êtres. Puis mistress Philipps en éveille une réelle dans le chien. Elle soulève avec précaution la patte brisée, pendante et endolorie de Rog.

— « On t'a battu comme moi, Rog! »

Le chien replie sa patte sur le doigt de sa maîtresse : il exhale un gémissement.

Mistress Philipps porte aussitôt cette patte à ses lèvres, et la réchauffe et la baise comme le bras d'un serviteur qui se l'est cassée en vous vengeant.

De reconnaissance, Rog laisse tomber sa tête sur l'épaule de sa maîtresse.

— « Allons, » s'écrie le docteur, » ce que vous faites-là est un funeste excès de sensibilité : qu'avez-vous tant pour ce chien? »

— « Mais, docteur, répond mistress Philipps avec la faiblesse d'un enfant qui pleure, c'est que Rog n'a déchiré toutes

ces robes blanches et ces chapeaux roses d'enfans que parce qu'il cherchait ma fille, que parce que ma fille, lorsqu'elle s'est perdue, avait un chapeau rose et une robe blanche. »

— « Par ma foi! c'est la vérité, et je rends mon estime à Rog; mais il a la patte cassée. »

— « Oui, docteur. »

— « Mais, c'est grave. »

Le docteur déchira son mouchoir; et déguisant l'émotion de l'homme sous la préoccupation du médecin, il ne laissa pas voir, tout en bandant l'appareil qu'il appliquait à la patte du chien, la sensibilité dont tous ses traits portaient l'empreinte.

Sarah était de retour.

— « C'est fait, madame, s'écria-t-elle en entrant, et tous les courriers, — je viens du bureau des postes, — se sont chargés de trois cents exemplaires de l'avis pour les villes où ils se rendent. Ce soir, le paquebot en débarquera vingt mille sur le continent. Il descend la Tamise. »

— « Embrasse-moi, Sarah, et que Dieu pour te récompenser... Mais comment te récompensera-t-il? Tu ne peux plus être mère. »

— « En me faisant assister au mariage de votre fille retrouvée, madame. »

— « Que ta parole monte au ciel, sainte femme! »

— « Que sa parole monte au ciel! répéta le pieux docteur. »

Et tous trois se tenant par la main, une pauvre mère, un vieillard la tête découverte, une servante infirme, se joignirent de cœur pour prier celui qui envoie par le vent, dans le bec du petit oiseau perdu loin de son nid, le grain de millet, et par la pluie, la goutte d'eau céleste qui doit le désaltérer.

IV.

Trois ans se sont écoulés.

Le vent et la pluie ont depuis long-temps déchiré les affiches annonçant la récom-

pense promise à qui rapporterait l'enfant ; d'ailleurs, sur un milliard d'habitans, personne n'a peut-être lu cet avis. Lucy est perdue à jamais! Elle aurait pourtant sept ans aujourd'hui. Age charmant! Ses cheveux dorés descendraient jusqu'à son coude, assez bas pour en tresser deux nattes, terminées d'un nœud de rubans roses. Les mères sont bien fières de ces deux nattes. Elle aurait grandi jusqu'au manteau de la cheminée. Autrefois elle disait : C'est bien haut la pendule! Sans tabouret elle se verrait maintenant dans la glace. Et sa mère! — Aucun développement de Lucy n'avait été perdu pour elle. Comme si Lucy ne l'eût jamais quittée, elle savait les nuances plus foncées que, mois par mois, trois ans avaient données à ses cheveux. C'est demain sa fête! disait-elle, et la maison s'emplissait de fleurs. La chaise longue de Lucy était toujours approchée de la table aux heures du repas, son couvert mis. On attendait son retour de l'école ; la nuit on plaçait la veilleuse allumée près de son

lit; et quand sa mère était couchée, elle lui disait : Dormez bien, Lucy, petite fille!

Elle dort déjà! pensait-elle; les enfans ont le sommeil si prompt.

Ceci n'était point de la folie, puisqu'au fond une consolation réelle résidait. Mais mistress Philipps ne s'était pas aperçue que le mensonge dont elle s'était nourrie l'avait minée graduellement. Elle avait dépensé tant d'exaltation pour croire au fantôme de sa fille, qu'elle était semblable à ces mères sans lait qui s'obstinent à nourrir leur enfant; l'enfant meurt la bouche au sein, la mère en le lui tendant.

Disons en passant, car l'événement ne vaut guère la peine qu'on s'y arrête, que lord Philipps était mort en duel à Sidney, dans la Nouvelle-Galles.

Depuis six mois, mistress Philipps ne se levait plus de son lit, auprès duquel deux places ne restaient jamais vides, celle de Sarah, celle de M. Young, lui aussi devenu bien infirme, n'y voyant presque plus, ayant borné ses visites à trois ou quatre.

On était alors dans l'été; un beau soleil rayonnait dans l'appartement, appartement de malade, atmosphère d'éther, des flacons débouchés sur les tables, une galerie de cafetières près du foyer; le foyer allumé au mois d'août, chose triste! — Une bouteille étiquetée est posée sur un papier; au milieu de la chambre fume une baignoire, et près de la table est un jonc de médecin, auprès du jonc un chapeau; le jonc et le chapeau, c'est presque une consultation!

On avait oublié le perroquet sur la fenêtre. Il égrenait avec son bec bien usé, bien racorni, une superbe fleur d'héliotrope.

Le lit avait été tourné au jour, qui éclairait en plein la face plus pâle qu'amaigrie de la malade. Ses cheveux châtains luisaient sous une transpiration impossible à neutraliser par la chaleur qu'il faisait. Ses yeux bleus avaient perdu leur mobilité, tout en conservant quelque éclat, et ses paupières allongées décrivaient un orbe dont la teinte forte mettait en relief les ailes diaphanes de son nez.

On éprouvait un horrible saisissement en voyant une mouche s'obstiner à se poser sur les lèvres décolorées de mistress Philipps.

Ses mains étaient croisées sur sa poitrine ; les draps dessinaient ses pieds ; quelquefois pourtant elle laissait pendre son bras hors du lit.

Un berceau vide était côte à côte du lit.

« Quel beau jour pour ceux qui sont à la campagne ! »

— « C'est un bonheur que nous nous procurerons avant la fin de la belle saison, ma bonne dame Philipps. »

— « Je n'ai plus de jambes, docteur. »

— « Mon Dieu ! si j'étais aussi sûr de recouvrer des yeux comme je le suis de vous rendre vos jambes, je briserais sur le champ mes lunettes. Mais, patience, vous me conduirez, et je vous soutiendrai, nous réaliserons l'apologue. »

— « Et qui me portera, moi, qui ne peux plus me remuer, grâce à mon rhumatisme ? interrompit Sarah en relevant l'oreiller sous la tête de sa maîtresse. Est-ce ce mal-

heureux Rog, devenu aveugle et si hargneux et si voleur, qu'il vole et qu'il mord tout le quartier, et qu'il aboie toute la nuit? Est-elle changée, la pauvre bête! Quatre ans, il est vrai! C'est vieux pour un chien. »

Et si l'on s'étonne de ce que le nom de Lucy n'eût pas été déjà prononcé entre ces trois personnes qui l'avaient toujours au bout des lèvres, c'est que, depuis un an, le docteur avait fait jurer à mistress Philipps, sous peine de ne plus le voir revenir chez elle, qu'elle ne nommerait plus son enfant ; car il suffisait de ce nom pour éveiller des crises nerveuses sans fin, et des prostrations de force à mourir. La mère n'en parlait plus qu'à Dieu ; celui qui ne se lasse jamais d'entendre les mères.

— « Docteur », dit-elle, en affectant un air joyeux, « j'ai une grace à vous demander. »

Elle saisit sa bonne et grosse main.

Et celui-ci eut l'occasion de poser sans affectation son pouce sur l'artère de mistress Philipps.

— « Si vous étiez une autre malade, je saurais, madame, ce que cela veut dire. Vous me demanderiez la permission de manger une aile de poulet... »

Sarah se levait déjà pour descendre à l'office.

— « Mais vous, quel désir pouvez-vous former, que je ne sois prêt à le remplir? »

— « Me promettez-vous d'accorder cette grâce? »

— « Amen ! parlez. »

Et il fermait les yeux en écoutant la malade. C'est l'artère qu'il écoutait. Averti par d'étranges pulsations, il se pencha brusquement sur le visage de mistress Philipps.

— « Je ne serais pas fâchée de consulter un ami de la religion, notre excellent pasteur, par exemple, M. Burney. Ne me grondez pas, docteur. »

Il est bien tard, pensa-t-il. Mais il répliqua :

— « Moi, vous gronder! quelle idée! M'y opposer! »

— « Je sais que je ne suis pas très mal, je le sais; mais, je vous l'assure, ce n'est qu'une simple précaution. »

Et elle se sentait mourir; elle voulait tromper le docteur.

— « Vous êtes, madame, très bien, au contraire. »

Une larme grossissait dans l'œil terne du vieillard.

— « Oui, parfaitement, docteur. »

La main de la malade se raidissait.

— « Cependant, docteur, vous voulez bien que je fasse appeler M. Burney? »

— « Mais certainement, et j'y cours. »

— « Oh! alors allez vite, docteur! »

— « Dans dix minutes je vous amène M. Burney. »

— « Encore une fois, monsieur Young, n'allez pas croire que je sois au plus mal. »

— « Et si je mets tant d'empressement à vous obéir, ne préjugez rien de mon opinion sur votre état. »

— « Oh! comme je l'ai bien joué, »

pensa-t-elle, une fois que le docteur fut parti : « je ne me sens pas deux heures à vivre. »

— « Comme j'ai flatté son erreur, murmurait le docteur en montant dans un cabriolet de place pour se rendre chez M. Burney : « dans deux heures elle aura cessé de souffrir. »

— « Sarah! Sarah! ouvrez vite cette armoire, vite! et apportez-moi le petit coffre en bois de cèdre. »

Et le soleil s'abaissait déjà sur Londres, la ville noire, la ville dont les toits d'ardoise exhalent des vapeurs le soir comme la terre. Heure indécise et triste : les bruits de la Babel anglaise meurent : les cloches tintent dans le lointain; d'épaisses ombres montent de la rivière, et se répandent fades et plombées dans les rues. Ce soleil qui se retire emporte avec lui une portion de la vie de tous.

Mistress Philipps était blanche comme son oreiller. Elle posa avec émotion ses mains sur le coffre de cèdre, puis elle l'ou-

vrit avec une petite clé qu'elle tira de son sein où elle l'avait toujours portée. Les forces lui manquèrent, et le coffre se ferma. De nouveau elle l'ouvrit, et avec une piété de sainte qui touche une relique, avec l'avidité ingénue d'une fiancée qui examine un à un les présens de noces, la malade en retira le trousseau de sa fille. Linges d'enfant encore parfumés de la prairie où ils ont séché, chemisettes brodées, bonnets toujours trop grands ou trop petits, et sous lesquels l'enfant est si gracieusement ridicule, qu'il en rit lui-même; souliers qui se perdent dans la poche de la nourrice, et avec lesquels il n'a jamais marché que dans la main de sa mère; et des joujoux sans fin, des poupées roses et joufflues, sœurs de carton qui ont partagé tous les baisers que la sœur vivante a reçus. Mistress Philipps reprenait ces baisers sur leurs joues. Ensuite elle élevait par chaque manche les petites chemises de Lucy, et elle imprimait au dessus de l'échancrure, à la place où devait être le cou, la tête blonde de sa fille;

un baiser dans le vide. Et en repliant les chemises, elle leur disait : *Farewell!* ce long adieu anglais si tendre et si déchirant. Elle prenait aussi les petites robes qu'elle fronçait par la taille, jouait un instant avec son illusion, pliait les robes, les baisait, les déposait dans le coffre, et leur disait : Adieu ! — Puis elle déployait les petits bas brodés où son bras décharné simulait la jambe mignonne et ferme de sa fille, baisait les bas et leur disait : Adieu ! — Adieu aussi, et l'œil déjà à demi fermé, aux petits souliers avec lesquels l'enfant trottait, chancelait si bien; adieu aux bonnets, Adieu ! à tout ; adieu aux poupées qui avaient chacune un nom : adieu, adieu! elle n'y voyait plus qu'elle allait encore à tâtons, effleurant ces soies, ces mousselines, ces rubans qu'elle portait à ses lèvres; mais elle ne trouvait plus ces lèvres..... *Farewell!*....

Et le couvercle retomba.

Ce coffre et ce lit !

On eût dit un petit tombeau sur un grand.

Sarah tira les rideaux, alluma une lampe et pria.

Le docteur Young était mort dans le cabriolet de place, frappé d'apoplexie.

Toute la pairie anglaise suivit le convoi de mistress Philipps.

Le roi y envoya ses équipages.

Derrière les grands, derrière les nobles, derrière les riches, derrière le peuple, derrière les pauvres, qui pleuraient,

Il y avait un chien aveugle.

V.

Dans les papiers de mistress Philipps, on trouva cette unique disposition testamentaire :

« Tous mes biens, sauf la maison où je « suis morte, que je lègue à Sarah, ma « gouvernante, appartiendront à celui qui, « par une permission de Dieu, mon sau- « veur et mon maître, retrouvera ma fille « Lucy ! »

« Ceux qui m'aiment me pardonneront de n'avoir pas fait ce sacrifice pendant ma vie; mon mari vivait, et je ne pouvais disposer que de la moitié de mes biens. »

VI.

Depuis huit ans, la vieille gouvernante ne bougeait plus de son grenier. Insouciante comme la tombe, Sarah laissait moisir les meubles. Ses provisions étaient déposées dans un panier qu'elle remontait de la rue au bout d'une corde. Quand le panier ne descendrait plus, Sarah serait morte; l'hôtel passerait aux hospices ; car Sarah en est sortie. De rien elle retournera à rien. Tous les trois jours, un seul être la visitait. Rog, non le Rog d'autrefois, vif quoique laid, généreux quoique sale; mais Rog, hideux de vieillesse et de débauche, payant les égaremens de sa jeunesse par une oreille laissée entre les dents des dogues de bouchers. Il grattait, et on

avait, tout en grondant, la faiblesse d'ouvrir. Et une vieille femme sourde, et un vieux chien aveugle, et un vieux perroquet muet, avaient quelque contentement à se trouver réunis.

Une brouille assez grave avait pourtant compromis cet accord. Par respect pour la mémoire de ses maîtres, Sarah voulut un jour détacher du cou de Rog le collier de cuivre dont il traînait ignominieusement la marque et les armes dans la boue des ruisseaux. Rog se révolta, Sarah persista, le chien la mordit et s'enfuit avec le collier.

La vieille pleura, non de la douleur, mais de l'ingratitude, — son seul ami.

Maintenant transportons-nous dans un de ces parcs dont Londres est ombragé, reposons nos regards sur ces bouquets de famille qui fleurissent par un beau soleil. Portées dans les bras de leurs bonnes, de petites filles, jonquilles vivantes, se balancent au dessus du champ des promeneurs. Et c'est un ravissement de voir, à hauteur d'épi, cette génération qui doit fouler celle

qui la porte; de voir la vie monter en graine.

Quel accident a tout à coup troublé l'éternelle tranquillité de ces parterres? Un enfant est-il tombé dans l'un des bassins en appelant les cygnes? La foule s'accumule sur un point, ce point grossit, il roule, il s'ouvre, et il s'en échappe un chien tirant, tantôt par la robe, tantôt par les manches, mais ne lâchant jamais prise, une jeune personne de quinze ans. Des coups de canne pleuvent sur le chien, il secoue, il traîne sa proie. On l'en détache, il la reprend et recommence. Les cris de sa victime en lambeaux ne l'effraient point. On se lasse de le battre, lui ne se lasse point d'être battu, malgré sa tête en sang, ses yeux aveugles qui pleurent, ses derniers poils qui s'envolent.

Un cri sort de la bouche de celle qu'il oblige à ramper avec elle. Elle a lu sur le collier du chien, Rog; — elle dit Rog! — et Rog lâche aussitôt les vêtemens qu'il déchirait, et, reconnu et appelé, il trace en

courant autour de cette voix un cercle rapide de bonds, d'aboiemens, de frémissemens, de caresses, et puis il marche devant, et on le suit; et il reprend son cercle, et encore sa marche; à chaque pas il retourne sa tête aveugle.

Et la foule ne sait maintenant que penser de cette autorité du chien sur la personne qui le suit comme un enfant obéissant suit son père.

A mesure qu'on avance, la jeune fille retrouve dans sa mémoire des traces complètement effacées. Ici un mur blanc, là une enseigne, là un ruisseau; puis sa rue, puis sa porte.

— « Ah! ah! c'est Rog qui me revient, dit la vieille; mais c'est étrange, il aboie de la même manière que cette fatale nuit.... »

Elle tira le cordon.

— « Ma bonne maîtresse, vous n'êtes donc point morte? Venez-vous me chercher pour aller au ciel? »

Sarah avait pris Lucy pour sa mère, tant Lucy était grande et belle.

Rog se jeta sur la moitié d'un poulet rôti et le mangea.

Sarah courut lui chercher l'autre moitié.

VII.

Lucy avait été enlevée par des agens de son père, et conduite à Sydney, dans la Nouvelle-Galles.

VIII.

D'après le testament de lady Philipps, tous ses biens devaient appartenir à celui qui retrouverait sa fille Lucy. Qui l'avait retrouvée? Rog. — A Rog donc tous les biens de mistress Philipps. Mais Rog pouvait-il hériter? Question grave que le tribunal seul devait décider. Jour fut pris pour aller chez le juge.

Sarah a mis sa plus belle robe, elle a sa canne d'ébène, ses lunettes et son sac en

pékin des Indes. Lucy est belle comme une Anglaise : port majestueux, regard tendre et bleu ouvert sous des cheveux blonds. Rog est peigné, lavé, parfumé ; son collier est nettoyé, il luit : Rog n'est plus que laid. Mais, comme Rog est aveugle, un cordon de soie le liera à la main de Lucy.

Avant de sortir, Sarah place le portrait de sa maîtresse sur une chaise, et semble lui adresser une courte et fervente prière, afin d'obtenir un heureux résultat dans leurs démarches. Lucy s'agenouille, Rog attend.

Sarah se tourne ensuite tout en larmes vers le chien.

— « Mon vieux Rog ! »

Rog aboie.

— « Mon vieux compagnon ! voilà l'enfant de notre excellente maîtresse ! La laisserons-nous mourir de faim, Rog ?

— « On nous a pris, moi dans un hospice, toi dans la rue, et l'on nous a donné ici, à toi du lait, à moi du pain, Rog. »

Rog aboie.

— « Tu n'es qu'une créature sans baptême; c'est vrai; mais tu n'es pas méchant, quoique un peu voleur. Je te pardonne, mais il faut rendre tout à ta petite Lucy. Que ferais-tu de cet argent? Du pain, tu en auras toujours; de l'abri pour ton hiver, toujours; et on te laissera ton collier. »

Rog aboie.

— « Puis nous allons mourir. Tu as douze ans, Rog, j'en ai bientôt soixante; tu es aveugle, je suis sourde. Et cette enfant, c'est si jeune, si beau, Rog! »

Lucy passait affectueusement la main sur la tête de Rog, qui, à défaut des yeux, promenait son flair sur la peau douce de sa jeune maîtresse.

— « Et nous quitterons ce vilain grenier, nous descendrons au salon; Lucy reprendra le fauteuil de sa mère, moi mon fauteuil, toi entre nous deux; et cet hiver, frileux que tu es, mon vieux Rog, tu te fourras dans les cendres tant que tu voudras. Et je ne te gronderai jamais. Entends-

tu, Rog? Tu saliras tant que tu voudras les tapis. »

Et Rog aboie chaque fois que Sarah prononce son nom.

— « Viens, Rog, viens, partons, et sois gentil devant monsieur le juge. »

IX.

Devant le juge, la question ne fut pas aussi compliquée que pour l'intelligence de la pauvre Sarah.

Quand se présentèrent devant lui Sarah, qui tendait le testament, et Lucy avec le chien en laisse, le juge de Common's-court sourit sous son épaisse perruque, et en s'inclinant il dit :

— « La loi civile veut que tout sujet soit apte à hériter.

— « Mais un chien n'est pas un sujet.

— « Le testament est nul.

— « Au nom du roi, cassons le testament de lady Philipps, et reportons sur miss

Lucy, comtesse Philipps, tous les biens de feu sa mère.

— « Ajoutons, comme homme et non comme juge, que, par fidélité à la chose écrite, et par respect pour la volonté sacrée de ceux qui ne sont plus, miss Lucy, comtesse Philipps, doit être obligée à de bons traitemens envers ce chien. »

LÉON GOZLAN.

Un

Dernier Amour.

UN
DERNIER AMOUR.

I.

Au fond du salon d'un hôtel situé rue Saint-Lazare; une femme d'environ trente ans reposait couchée sur un canapé, les mains croisées sur la poitrine, la tête renversée, et les yeux fixés au plafond. Son visage avait pu être agréable avec la coloration de la santé et le sourire de la joie; mais, comme tous ceux dont la beauté est

un peu vulgaire, les larmes l'avaient enlaidi. Son front n'était ni assez large, ni assez pur pour porter cette sublime pâleur, diadème poétique que la douleur accorde quelquefois à ses élus; sa pâleur, à elle, était de l'épuisement. Ses traits raccourcis, que la gaîté embellissait, avaient pris dans la tristesse une lourdeur triviale, et l'embonpoint de sa taille nerveuse formait, avec l'expression désolée de son visage, une sorte de contraste choquant.

Du reste, si l'harmonie manquait à l'ensemble de cette femme, si sa douleur était dépourvue de grace, la force passionnée était puissamment empreinte en elle, et débordait de tout son être; on la sentait voltiger autour de sa chevelure fauve et onduleuse, s'exhaler de ses narines gonflées, jaillir de ses prunelles, dont le bleu grisâtre donnait à son regard l'inflexible éclat de l'acier. C'était évidemment une de ces natures absorbantes et absolues, qui ne s'épouvantent que de ce qui est facile et calme; un de ces cœurs qui, une fois touchés, se

referment sur une affection, et qu'on ne peut plus en détacher qu'en les brisant.

Quiconque eût vu la femme dont nous venons d'esquisser le portrait, telle que nous l'avons montrée dans son immobilité douloureuse, eût deviné qu'elle se trouvait alors dans ce repos terrible, qui n'est ni de l'abattement, ni de la résignation, mais le silence d'une passion qui refait ses forces et reprend haleine. Un coffret, à demi-ouvert, avait été jeté sur un coussin à ses pieds, et autour étaient dispersées des lettres trop froissées pour n'avoir pas été souvent lues et long-temps gardées sur le cœur. Leur présence seule sur ce canapé révélait leur prix. C'était sans doute en les lisant que la triste jeune femme était tombée dans sa rêverie chagrine. Depuis quelques instans elle était plongée dans une de ces contemplations intérieures, pendant lesquelles notre vie entière se concentre sur une de nos facultés, et lui donne une lucidité perçante qui franchit tous les obstacles : elle suivait avec les yeux de l'ame quelque

chose de lointain, de douloureux; à voir l'indicible expression de désespoir empreinte sur son visage, il était facile de deviner que ce n'était point un malheur vulgaire dont l'image la frappait, mais qu'elle lisait une énigme funeste au fond de l'avenir, et qu'elle entrevoyait quelqu'un de ces grands désastres de cœur qui coupent la vie à sa racine.

Tout entière à cette espèce de seconde vue, elle avait perdu le souvenir de ce qui l'entourait. Cependant on eût dit que, dans cette absence de l'ame, les organes avaient conservé une habitude de perception machinale; car son corps fut frappé d'un bruit qui la réveilla de sa vision, et fit redescendre son intelligence dans le monde réel : elle reconnut des voix et des pas qui s'approchaient du salon. Il est de ces instans où l'obligation d'un entretien indifférent paraît une intolérable souffrance, et où la parole qui trouble votre repos produit sur vous le même effet que la main qui vous tracasserait dans la somnolence demi-éveil-

lée du matin. L'idée de recevoir des étrangers, d'assujétir son esprit endolori au travail d'une conversation oiseuse, fit tressaillir la jeune femme sur son canapé. Se rappelant qu'elle avait oublié de défendre sa porte, elle rejeta brusquement le coussin qui couvrait ses pieds, saisit le coffret plein de lettres, et s'élança rapidement vers sa chambre. Elle avait à peine fermé la porte derrière elle que celle du salon s'ouvrit.

Un jeune homme y entra suivi d'une vieille servante; il promena ses yeux autour de lui, et n'apercevant personne :

— « Ma cousine n'est point ici, nourrice? » dit-il en se tournant vers la vieille femme. »

— « Elle sera sortie pendant que j'étais dehors, faut croire, répondit la servante; elle était là quand je suis partie. »

— « Est-elle toujours aussi souffrante ? » demanda le jeune homme avec hésitation. »

— « Souffrante, ça n'est pas le mot, M. Henri; sauf qu'elle ne dort, ni ne mange, elle se porte aussi bien que vous et moi....

Mais le mal, c'est en dedans, voyez-vous. Ça fend le cœur à regarder seulement; cet enfant-là ne saura jamais se faire une raison. »

Le jeune homme garda un moment le silence d'un air embarrassé. Il était aisé de voir qu'il eût voulu faire une question et qu'il balançait à l'adresser, ne sachant trop si elle était convenable. Il regarda quelque temps la nourrice, puis, s'approchant d'elle enfin, il dit très bas :

— « M. Marzoi vient-il aussi rarement? »

La vieille haussa les épaules avec une expression dédaigneuse de mécontentement.

— « Quoi donc? est-ce que ça a du cœur, un médecin? Il sait bien pourtant que de le voir seulement ça met madame gaie comme une alouette; mais plus souvent qu'il se gênerait! Voilà trois jours que nous ne l'avons pas vu. »

Henri baissa la tête, et il y eut encore un silence assez long. La nourrice allait le rompre pour continuer sans doute sur le même sujet; mais son interlocuteur, comme

s'il eût déjà regretté ce qu'il venait de dire, la prévint en détournant la conversation.

— « Et y a-t-il long-temps que Victorine est sortie? demanda-t-il. »

— « Un quart-d'heure tout au plus; peut-être même qu'elle est ramassée dans sa chambre, comme cela lui arrive quand elle a envie de pleurer. Si vous voulez que j'aille voir, M. Henri; je lui dirai que vous êtes là. »

— « C'est inutile; je n'ai que peu d'instans à rester; ne la dérangez pas. »

Et, sans écouter la réponse de la vieille, il s'assit familièrement comme une personne de la maison, prit un journal sur la console, et se mit à lire avec une affectation d'intérêt qui semblait inviter la nourrice à se retirer. Celle-ci, après avoir rangé quelques chaises, et tourné quelques instans autour de Henri, dans l'intention évidente de renouer la conversation, sembla enfin s'y résoudre. Elle grommela entre ses dents quelques paroles inarticulées, et sortit du salon.

A peine la porte fut-elle fermée, que le jeune homme rejeta son journal, et se leva avec un mouvement à la fois brusque et triste. Il promena autour de lui un regard songeur; tout ce qui l'entourait annonçait la présence d'une femme. Un dé d'or était tombé à terre, et l'on apercevait une Revue encore ouverte sous les plis d'une broderie commencée. Henri contempla un instant ce désordre élégant avec une sorte de volupté silencieuse; il fit ensuite quelques pas vers le fond de l'appartement, et s'arrêta devant la place qu'avait occupée sa cousine. Le canapé, récemment foulé, conservait encore l'empreinte du corps qui l'avait pressé, et l'on distinguait, sur le drap bleu du coussin où la tête avait reposé, la trace de quelques larmes; une lettre entr'ouverte avait été oubliée au pied du canapé. Henri parut en reconnaître l'écriture, car il pâlit légèrement en l'apercevant, et détourna les yeux. Mais, en se levant, son regard rencontra la glace placée au dessus; une sorte de commotion intérieure ébranla

tout son être. Il demeura un instant immobile, lisant avec un désespoir amer sur son propre visage; puis, comme si cet aspect eût éveillé en lui d'insupportables souffrances, il se couvrit le visage de ses mains, et se laissa tomber sur le canapé.

Du reste, si la douleur subite excitée chez le jeune homme par le reflet de ses traits pouvait sembler exagérée, elle était en quelque sorte justifiée par son excessive laideur. Sa taille était si petite, et ses membres si grêles, qu'on l'eût pris, au premier abord, pour un enfant, si une infirmité trop visible n'eût expliqué la cause de cette faiblesse. Sa figure avait, comme celles de tous les bossus, l'expression sardonique et grimaçante que la nature paraît leur avoir infligée comme une seconde infirmité; c'était à peine si l'on pouvait découvrir, sous les lignes tourmentées de ce visage, les lueurs d'une ineffable bonté, qui tombaient par moment d'un œil presque louche, ou qui baignaient les coins de lèvres crispées. Pour comble de disgrâce,

sa laideur était fardée d'une de ces fausses fraîcheurs qui ne déguisent l'âge que parce qu'elles n'appartiennent à aucun âge; espèce de coloration artificielle, qui imprime aux traits je ne sais quelle jeunesse équivoque et fanée, et qui, sans vous parer des graces de l'adolescence, vous ôte jusqu'à la beauté des rides, et jusqu'à la majesté de la vieillesse.

Sans doute que la conscience de son indignité physique avait vivement saisi Henri, car il resta long-temps le visage caché dans ses mains, et dans l'attitude d'un profond accablement. A la fin, pourtant, il releva la tête, et s'efforçant visiblement de secouer cette pensée importune, il reporta ses yeux autour de lui, et les arrêta sur la lettre oubliée. Cette vue renouvela sans doute une chaîne de pensées un instant interrompue, car il tomba aussitôt dans une méditation profonde, à laquelle sa laideur était évidemment étrangère.

Mais, avant d'initier le lecteur au secret de cette méditation, nous croyons indis-

pensable de donner quelques explications sur la jeune femme que nous n'avons fait qu'entrevoir au commencement de ce chapitre, et sur cet Henri dont nous ne connaissons encore que le nom.

II.

Restée orpheline à huit ans, Victorine avait été confiée, comme pupille, à Stanislas Marcel, conseiller à la Cour royale de Paris, et allié de sa famille. Ses premières années s'écoulèrent près de son tuteur, dans un éloignement complet du monde; et lorsqu'à dix-neuf ans le vieux conseiller lui proposa de l'épouser, elle ne vit dans cette union que le moyen de continuer une existence facile, qui ne pouvait lui déplaire, puisqu'elle n'en connaissait pas d'autre. Elle était à un âge où l'on prend facilement les habitudes pour des inclinations. Comme la plupart des femmes que l'on marie à cette époque d'ignorance et d'irréflexion, elle ne considéra cet acte important que comme un changement de

chambre à coucher, comme un joyeux déménagement célébré par des présens et des fêtes, et elle aliéna son avenir avec la gaîté insouciante du sauvage qui vend sa cabane pour une gourde d'eau de feu.

La première année s'acheva sans l'éclairer sur la faute qu'elle avait commise. Il y a en effet quelque chose de si délicieux et de si beau dans la mise en communauté de deux existences, que les mariages les plus mal assortis exhalent encore à leur aurore quelques parfums enivrans. Mais si Victorine ne sentit pas d'abord les épines cachées sous sa couronne de mariée, elle éprouva de suite l'influence dangereuse de sa fausse position. Obligée de supporter un de ces amours de vieillard, auxquels on peut s'accoutumer, mais qu'on ne partage point, elle chercha insensiblement à trouver, dans la générosité complaisante du conseiller, un dédommagement à la tolérance qu'elle montrait pour sa passion. Elle entrait ainsi, sans s'en apercevoir elle-même, dans cette voie de dissimulation si

fatale à la sainteté du mariage, substituant le calcul à l'entraînement, et plaçant, comme les juifs au seuil du Temple, le trafic sur les bords du lit nuptial. A son insu même, elle s'habitua à exploiter la ridicule tendresse d'un vieillard au profit de ses caprices. Les unions où le cœur n'est pour rien ont cela de fâcheux et d'inévitable, qu'elles tuent la pudeur; car l'amour seul peut rendre chaste la volupté, et sanctifier le délire des sens. Victorine oublia l'une après l'autre ces timidités folles et charmantes, qui mieux que tout le reste défendent une femme contre le vice. Malheureusement, ce fut au moment même où ses forces morales faiblissaient ainsi que le danger devint plus grand pour elle. Par suite de la vanité aveugle qui porte tous les vieillards à présenter leurs jeunes femmes dans le monde, comme une protestation contre leurs rides et leurs cheveux blancs, le conseiller Marcel fit sortir Victorine de la retraite, et l'exposa à tous les orages d'une société démora-

lisée. A peine la jeune femme eut-elle mis le pied hors du milieu tiède et calme dans lequel elle avait été élevée, et sentit l'atmosphère excitante du monde, que son ame prit feu, et qu'elle fut révélée à elle-même. Les passions qui se développent dès l'enfance empruntent à l'habitude quelque chose de placide; mais celles qui se manifestent tard, et que l'on embrasse, par conséquent, avec toutes les forces de la vie, ont toujours un caractère particulier d'irréflexion et de violence. Émue par la nouveauté des distractions qui lui étaient offertes, caressée dans toutes ses vanités de femme, qui s'éveillèrent à la fois, Victorine se mit à courir après le plaisir comme les enfans après le papillon, foulant aux pieds les fleurs, les blés mûrs, et laissant un lambeau de sa robe blanche à chaque buisson du chemin. Sa position la livrait sans défense à tous les dangers. Loin d'être pour elle une sauvegarde, son mari devenait une cause de péril; car il suffisait à tous les hommes jeunes de la voir, pour deviner que l'amour ne

défendait pas cette union, et pour concevoir une insultante espérance. Victorine ne sut point résister à l'enivrement de son triomphe; aveuglée par les hommages, elle crut qu'elle pouvait tout hasarder, et elle obéit sans crainte à ses caprices les plus étourdis. Le monde qui l'observait vit ses fautes et lui en fit un crime; car le monde, si familiarisé avec les mariages immoraux, le monde, si enclin à les applaudir, conserve en dépit de lui-même un bon sens inaliénable qui le rend sévère à leur égard : son raisonnement intéressé les approuve, mais ses soupçons perpétuels les condamnent. On crut donc à la honte de Victorine avant qu'elle en eût donné le droit; son mari était une preuve suffisante contre elle.

Cependant la jeune femme continuait à marcher dans sa voie sans se douter de ce qui se passait. Loin d'en être avertie par l'isolement, la foule croissait à ses côtés. Les soupçons que l'on avait conçus rapprochaient le plus grand nombre, et l'appât d'un vice douteux lui firent un

culte et des adorateurs plus sûrement que ne l'aurait fait la certitude d'une vertu. Elle commit alors des imprudences faciles à calomnier, et qui précipitent bien vite une femme dans cette situation désespérée qui n'a que deux portes : l'une conduisant, loin du monde, à la retraite et à l'oubli ; l'autre qui s'ouvre sur l'arène turbulente où les passions luttent contre la morale établie. Après quelque hésitation, Victorine se trouva entraînée à cette seconde porte sans l'avoir choisie, sans s'en apercevoir, et quand elle voulut se détourner, le seuil était franchi et tout espoir de retour perdu.

Sa première impression fut un saisissement d'effroi ; puis la colère lui vint à la réflexion ; elle s'indigna contre les circonstances qui l'avaient fatalement entraînée, contre les plaisirs qui l'avaient séduite, contre le monde surtout qui, après l'avoir poussée jusqu'au précipice, la couvrait de huées, et proclamait sa chute avant même qu'elle fût tombée. Elle se demanda bientôt amèrement quel avantage elle pour-

rait trouver à valoir mieux que sa réputation. Ce n'était point une de ces vertus ancrées sur la foi, qu'aucune tempête ne peut submerger, et qui trouvent un aliment pur et fortifiant jusque dans le mépris public. D'ailleurs elle éprouvait déjà les fascinations de l'abîme. Elle voulut parler, les cris étouffèrent sa voix; elle voulut se plaindre, et l'on traita ses plaintes d'hypocrisie. Alors le désespoir la prit de tant d'injustice; elle accepta par fureur le jugement du monde, comme une victime qui brave ses bourreaux après les avoir vainement suppliés; elle prit son parti, rit de sa honte, et ouvrant les bras qu'elle avait jusqu'alors repliés sur son cœur, elle se laissa aller dans le gouffre le long de sa pente la plus molle et la plus fleurie.

Elle commença ainsi une de ces existences de dissipation et d'entraînement qui perdent irrévocablement les femmes sincères dans leurs fautes, et qui n'ont pas assez long-temps manié le mal pour savoir lui donner une forme acceptée. Le monde,

qui n'avait trouvé aucun blâme pour son mariage, se scandalisa des désordres qui en étaient la suite. Mais Victorine s'en inquiéta peu. Elle avait fait l'expérience des jugemens de la foule, et avait appris à les dédaigner. Comme tous ceux qui ont rompu avec les préjugés, elle trouva un orgueilleux plaisir à dépasser jusqu'à la calomnie, et l'excès de son indignation contre la société s'exprima par l'excès de son audace à la braver. Mais elle eut beau intéresser son amour-propre à ses fautes, au milieu des orages qui l'agitaient elle resta triste et ennuyée. Emportée d'abord par l'ardeur de la jeunesse, elle s'était ensuite acharnée par colère à cette vie, qui avait fini par se transformer pour elle en nécessité; mais son esprit était seul entré dans la confidence de sa vengeance. Aussi, par suite d'un phénomène moral singulier que l'on peut observer fréquemment, Victorine s'était perdue sans se flétrir. A mesure que ses désordres étaient devenus plus hardis, son ame s'était repliée davantage sur elle-même,

et était demeurée plus étrangère aux actes extérieurs. On eût dit qu'elle l'avait précieusement ramassée et mise à part de sa vie, pour s'en servir plus tard s'il y avait lieu. Sans doute que parmi tant de fanges, cette ame fut ternie par quelques impures exhalaisons; mais du moins les souillures ne jaillirent point jusqu'à elle: le vice, qui avait corrompu l'esprit, n'alla pas plus avant, et il resta, au milieu des ruines de cette belle nature, un coin obscur où demeurèrent ensevelis les germes du dévoûment, de l'amour et de la poésie. Cependant la foule n'en sut rien, car la foule n'analyse pas; elle ne vit dans Victorine que sa coupable mobilité, et la jugea en conséquence. Le conseiller Marcel, qui avait long-temps ignoré ce qui se passait, en fut averti par la rumeur publique. Le coup que lui porta cette nouvelle fut terrible. Il avait conçu pour Victorine un amour qui, comme toutes les dernières passions, avait quelque chose d'insensé. Lorsqu'il apprit que cette fleur précieuse,

élevée par lui avec tant de soin, et dont le parfum devait embaumer le reste de ses jours, avait été souillée, il se sentit frappé au cœur. Il ne fit point entendre de plaintes; il ne hasarda point de reproches, mais il tomba gravement malade et mourut au bout de trois jours. Victorine, qu'occupaient les bals et qui s'informait rarement de son mari, apprit presqu'en même temps sa maladie et sa mort. Elle en éprouva un douloureux étonnement et quelques regrets mêlés de remords; mais ses larmes furent bientôt taries, car elle ignorait la part qu'elle avait eue à ce malheur; elle n'y vit qu'une suite naturelle de l'âge. La disparition d'un vieillard est en effet un événement prévu qui semble interdire les regrets. On l'attend comme nécessaire, on l'accepte comme juste; la sensibilité humaine est routinière, et ne s'émeut que de ce qui dérange l'ordre accoutumé.

On vit, en ouvrant le testament du défunt, qu'il instituait Victorine sa légataire universelle. Cette dernière volonté du

conseiller excita quelque rumeur dans le monde. Les plus méchans rirent de la classique bonhomie du vieux mari, qui enrichissait une femme qui l'avait déshonoré; d'autres, plus graves, déplorèrent qu'il n'eût point été éclairé avant sa mort; personne ne songea qu'il avait pu tout savoir, et dédaigner la vengeance au delà de la tombe comme une impiété. Le monde devine tout, excepté les intentions généreuses.

Du reste, Victorine usa noblement, aux yeux de la foule, des largesses du conseiller. Elle se montra généreuse à l'égard des collatéraux éloignés que le testament avait frustrés; et cette facile vertu, la seule que le vulgaire comprenne dans les ames élevées, parce qu'elle est la moindre, ramena l'opinion publique qui s'était déclarée contre elle. Elle attacha peu de prix à ce retour de bienveillance; mais les circonstances qui le lui avaient attiré lui gagnèrent un ami précieux.

Parmi les parens du conseiller Marcel, qui furent appelés par elle à partager la

succession, se trouva un jeune homme, orphelin, pauvre et infirme. Henri Richomme avait commencé à souffrir en commençant à vivre. Affligé dès sa naissance d'une difformité honteuse, il avait été reçu par sa famille avec consternation, et le premier souhait formé par sa mère, en le voyant, avait été qu'il ne fût pas né. Au reste, les médecins déclarèrent, après l'avoir examiné, qu'il ne pourrait vivre, et cette déclaration fut reçue moins comme une menace que comme une espérance. Les parens s'habituèrent dès lors à ne voir dans ce malheureux enfant qu'une création incomplète destinée à périr bientôt. Dans cette pensée, ils se défendirent de l'aimer pour prévenir un regret, et, regardant son existence comme une de ces souffrances fatales que rien ne peut soulager, ils en détournèrent les yeux. L'enfance de Henri s'écoula donc solitaire et sans caresses. Dépourvue des graces qui attirent l'affection, elle fut sevrée de toutes les joies vivifiantes et de cette sève d'amour qui fait fleurir le pre-

mier âge. Ainsi replié sur lui-même, sans espace et sans encouragement pour vivre, le pauvre enfant se développa avec lenteur et chétivement. L'indifférence répulsive que lui témoignèrent ceux dont il était entouré lui donna une timidité nerveuse qui ajouta la gaucherie à son infirmité. La nature ne l'avait fait que difforme, l'éducation le rendit ridicule. La désaffection de sa famille s'en accrut d'autant, car il devenait de plus en plus pour elle un objet d'embarras, de honte et de désappointement. Sa mère seule aurait pu lui pardonner sa laideur à force de le voir souffrir; car le cœur d'une mère est comme celui de Dieu, et pour lui toutes les indignités sont rachetées par les larmes; mais la mère de Henri était morte peu d'années après la naissance de cet enfant. Il ne lui restait donc aucun refuge désormais. Son père, homme probe, mais dur, avait arrangé l'avenir pour un fils valide qui pourrait continuer ses affaires, et la naissance du bossu avait dérangé tous ses plans. S'il s'était résigné à ce

malheur, c'était par la pensée qu'il mourrait bientôt, et maintenant voilà que le malheureux s'entêtait à vivre, inutile à tous, incapable de travail, et toujours là, sous les yeux de son père, comme le souvenir vivant d'une cruelle déception. Ce misérable enfant lui devenait chaque jour plus odieux; sa vie était un crime irrémissible, c'était comme un manque de foi après la promesse que les médecins avaient faite au nom de sa faiblesse.

Cette situation serait sans doute devenue la cause de souffrances intolérables pour Henri, si la mort de son père n'était survenue. Mais en le délivrant d'une persécution barbare, cette mort le laissait complètement sans ressources. Ce fut à cette époque que Victorine le connut. Il était, par sa mère, l'un des plus proches parens du conseiller Marcel, et, à ce titre, la légataire songea à le dédommager du tort que lui avait fait le testament du défunt. Elle voulut le voir, et le vague intérêt qu'elle avait éprouvé dès l'abord pour sa position, se

changea bientôt en une compassion tendre et profonde. Après tant de vide et d'ennui, au milieu du mépris poli dont le monde l'entourait, et des désordres dans lesquels sa faiblesse l'avait entraînée, Victorine éprouva une inexprimable joie à pouvoir entreprendre quelque chose d'utile et de bon. Le bien apporte toujours avec lui sa jouissance, mais il a, pour ceux qui n'en ont point l'habitude, une saveur plus neuve et plus enivrante. Madame Marcel poursuivit son généreux projet avec cette ardeur infatigable que donne un premier élan du cœur. Elle fut pour Henri la mère qu'il n'avait jamais eue; elle l'environna de caresses, d'aisance et de soins. Elle l'aima d'abord pour faire du bien, puis elle l'aima davantage pour le bien qu'elle lui avait fait. Le pauvre enfant fut tout étourdi d'un tel changement; il lui sembla qu'il était mort, puisqu'il était revenu à la vie dans le paradis dont sa nourrice lui avait parlé si souvent. Cependant peu à peu il reprit ses sens, se désaccoutuma du passé, et put

comprendre que vivre ce n'était pas souffrir. Long-temps fermé, son cœur s'entr'ouvrit sous un rayon d'amour. Son enfance, qu'avaient prolongée les souffrances physiques et la dureté de ceux qui l'avaient élevé (car il avait seize ans), prit fin aussitôt qu'il eut changé de situation. Le bonheur lui donna de l'intelligence; son ame et son corps se développèrent magiquement dans la chaude atmosphère qu'il venait de trouver; mais tout ce développement tourna au profit de la reconnaissance. On eût dit qu'il ne se hâtait de devenir un homme, qu'afin de pouvoir donner des preuves irrésistibles de son affection et de son dévoûment. Le culte presque fanatique qu'il avait voué à Victorine ne fit que s'accroître avec l'âge; celle-ci, de son côté, s'en rendit digne en remplissant jusqu'au bout la tâche qu'elle s'était imposée. L'instruction de Henri avait été fort négligée; elle lui donna les maîtres les plus habiles; et grâce à leurs leçons et à son zèle, il compléta en quatre ans les études que l'on n'achève habituellement

qu'en neuf années. Victorine le plaça alors dans une maison de commerce, où elle prit un intérêt en son nom. L'association prospéra, et, au bout de quelques années, Henri se trouva à l'abri des chances de l'avenir.

Mais tandis que tout lui réussissait ainsi, une circonstance survint qui dérangea la position morale de sa bienfaitrice, et compromit gravement son bonheur. Cette circonstance fut la liaison de Victorine avec M. Edmond Marzoi.

Edmond Marzoi était un jeune médecin, dont la réputation avait grandi subitement à la suite d'un concours qui lui valut l'agrégation à la faculté de Paris, et de deux ou trois cures merveilleuses qui avaient révélé son habileté. Inconnu quelques mois auparavant, il prit place tout à coup parmi les illustrations de l'époque, et semblait même vouloir les effacer, car il avait en sa faveur la jeunesse, et cette première bienveillance qui accueille les gloires nouvelles, par cela seul

qu'elles ne font point encore ombrage, et que la jalousie peut s'en emparer comme d'une arme contre les gloires anciennes. Il obtint ce succès si commun en France, qui conduit un homme à la célébrité sans qu'il ait d'autre peine que de s'y laisser porter, et dont le nom même exprime cette espèce d'entraînement facile et doux d'une destinée favorisée qui glisse à pleines voiles, ainsi qu'un navire sur les flots. Edmond Marzoi eut la VOGUE. Victorine ne le connaissait pas, mais elle entendait son nom et ses talens vantés partout, et il est rare que l'objet tant loué ne nous devienne pas d'avance agréable ou répulsif. Fatiguée de ce concert d'éloges, la jeune femme s'en impatienta; elle se révolta contre une admiration que le consentement unanime semblait lui imposer, et M. Marzoi lui devint insupportable, uniquement parce que son apologie était le lieu commun à la mode. Elle se déclara ainsi, d'abord par caprice, l'ennemie du jeune médecin, puis la discussion l'affermit dans sa mal-

veillance, et le lui fit prendre en haine.

Les choses en étaient là, lorsqu'une circonstance fortuite vint tout changer.

Comme la plupart des femmes mondaines dont le cœur a conservé quelque chose de tendre et d'élevé, Victorine était bienfaisante. Elle aimait à satisfaire, dans les courts dévoûmens de la charité, les inclinations naturelles à son ame, et à retrouver ainsi, par instans, au milieu de sa vie factice et déchue, des réminiscences de vertu. Aussi, ses matinées étaient-elles souvent employées à visiter de pauvres mansardes, et à porter des consolations à des malades indigens. Ce fut près du lit d'un de ces derniers qu'elle rencontra pour la première fois M. Marzoi. Sans l'avoir jamais vu, elle s'était fait d'avance son portrait. Un homme dont on parlait tant ne pouvait être que vain, froid et dédaigneux. Elle n'eut donc garde de deviner l'illustre professeur dans le jeune homme modeste qu'elle avait sous les yeux, et quand celui-ci se fit connaître, elle crut d'abord qu'une

ressemblance de nom l'abusait; mais lorsqu'elle eut acquis la certitude que le jeune médecin, pris par elle pour un débutant obscur, était bien M. Marzoi, son étonnement fit place au regret et à la confusion. Elle se reprocha ses jugemens téméraires, sa malveillance irréfléchie, et, par une réaction facile à comprendre, ses préventions défavorables se transformèrent à l'instant en une vive sympathie. Elle se crut obligée d'expier l'injustice de son hostilité passée par l'excès de son enthousiasme présent, et elle intéressa son équité à sa nouvelle admiration.

La rencontre fortuite qu'elle avait faite de M. Marzoi, près du lit d'un malheureux, devint ainsi la cause d'une liaison qui prit bientôt tous les caractères d'une passion violente. Le jeune médecin la partagea, mais seulement après l'avoir inspirée. Son amour naquit par contagion de l'amour de Victorine; il ne le créa point, il s'y laissa aller. Aussi cet attachement fut-il, de sa part, sans aveuglement; il n'y trouva ni

troubles, ni déchiremens, ni palpitations, ni aucune de ces tortures alléchantes que les cœurs bien épris aiment presque autant que leur joies; ils ne restait point chez lui assez de place pour tant d'amour. Depuis long-temps son cœur s'était fondu dans son intelligence : sa maîtresse première et adorée, c'était la science; il l'embrassait avec délire, avec jalousie; il lui avait donné toutes ses exaltations, toutes ses fièvres, toutes ses avidités. L'amour pour une femme ne pouvait être, auprès de cet amour, que l'affection d'un frère comparée à une affection d'amant.

Victorine, au contraire, aborda ce nouveau sentiment avec emportement. Les liaisons passagères qu'elle avait formées jusqu'alors, avaient laissé son ame désintéressée. C'était la première fois qu'elle était touchée, et qu'elle se sentait prise à un lien qui eût un point d'attache au dedans. Ce n'était plus en effet un de ces amours fugitifs de la jeunesse, fleurs parfumées que pousse alors le cœur trop plein de sève,

et qui s'épanouissent, tombent et renaissent tour à tour; Victorine touchait à l'âge où les floraisons de l'ame sont achevées, et où le fruit déjà formé mûrit à la flamme des passions. Sa marche irrégulière et folle à travers la vie l'avait préparée à un attachement sérieux, bien mieux que n'aurait pu le faire une existence paisible. Elle arrivait brûlée par le soleil, couverte de poussière et fatiguée, devant un oasis plein d'ombre, de gazouillemens et de verdure; et cette vue devait réveiller chez elle, plus que chez aucune autre, d'irrésistibles désirs. Elle n'avait connu auparavant que l'entraînement physique et d'imitation : c'était sa première initiation au monde de la passion. Elle subissait une crise semblable à celle qui l'avait faite femme par les sens; elle se faisait femme par le cœur, et c'était la puberté de l'ame qui venait de se déclarer chez elle. Son amour eut donc toute la frénésie d'une première passion avec la ténacité invincible d'un dernier attachement. Les imparfaites voluptés qu'elle avait

connues jusqu'alors n'avaient fait qu'éveiller ses curiosités, aiguiser ses désirs et aiguillonner ses ardeurs. Mais quand elle eut senti les enivremens de la possession complète, elle crut avoir trouvé des sens comme elle avait trouvé une ame. Elle se laissa emporter avec une fureur insensée à ces bonheurs ignorés; elle fondit sa vie dans sa nouvelle affection, et comme Cortès brûlant ses vaisseaux en mettant le pied sur la terre d'or, elle brûla le reste de sa vie, se condamnant à mourir sur la terre nouvelle qu'elle venait de découvrir.

Il était difficile qu'une passion poussée si loin s'accommodât du demi-amour qui lui était offert en retour. Victorine se montra chaque jour plus exigeante, plus impérieuse, plus jalouse, et Edmond Marzoi en fut bientôt fatigué. Toutes ces agitations dérangeaient ses études et troublaient le calme nécessaire à son esprit. Les querelles se multiplièrent et amenèrent des brouilleries qui refroidirent de plus en plus le jeune médecin; par suite, ses visites devinrent

plus rares et finirent par cesser presque entièrement.

Les choses en étaient à ce point, au moment où nous avons pris notre récit. Depuis quelque temps, Victorine semblait abandonnée, et les lettres qu'elle avait écrites étaient restées sans réponse. La veille seulement, ennuyé sans doute de ces messages, M. Marzoi avait dit au porteur qu'il verrait madame Marcel dans la journée; mais la journée était presque achevée, et il n'avait point paru.

III.

Nous avons laissé, à la fin du premier chapitre, Henri Richomme dans le salon de madame Marcel, les yeux fixés sur une lettre oubliée par celle-ci dans sa fuite. Il y avait déjà long-temps qu'il était plongé dans sa méditation mélancolique, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Il tourna la tête.

— « Monsieur Marzoi ! » dit-il en se levant.

Il eût été difficile de savoir s'il y avait dans la manière dont ce nom avait été prononcé de la douleur ou de la joie, du désappointement ou de la reconnaissance. Le médecin, du reste, ne parut pas avoir remarqué l'anxiété confuse avec laquelle il avait été nommé : il s'avança vers le bossu et le salua familièrement. Henri, qui s'était levé, lui rendit ses politesses, et lui fit place à côté de lui. Tous deux s'assirent et restèrent un instant sans parler, éprouvant l'embarras de deux personnes qui n'ont qu'un sujet commun d'entretien et qui ne veulent pas l'aborder.

Marzoi se remit le premier et parut se décider.

— « J'espérais trouver ici votre cousine, dit-il. »

Henri baissa les yeux, comme si ces mots eussent touché à quelque pensée gênante ; il répondit pourtant d'une voix assez basse :

— « Je la crois sortie. »

Il y eut une pause.

— « Elle m'avait écrit qu'elle était indisposée, reprit le docteur avec une sorte de mécontentement ; je vois que je m'étais alarmé à tort, et qu'elle n'est point si malade, puisqu'elle sort. »

Henri respira plus difficilement, et resta les yeux baissés.

— « Ma cousine ne vous en a point imposé, dit-il rapidement, elle souffre beaucoup, et elle a besoin de vous voir. »

Il s'arrêta un moment, puis il parut faire un effort, et il ajouta :

— « Vous êtes trop dur avec elle, monsieur, vous la tuerez. »

M. Marzoi se recula, surpris d'un reproche aussi direct, et qui se rapportait aussi clairement à sa liaison avec madame Marcel. Il n'avait jamais pensé que cette liaison fût un mystère pour le bossu ; mais celui-ci avait évité jusqu'alors, avec un soin attentif, tout ce qui aurait pu y faire allusion, et il avait affecté à cet égard l'ignorance qu'un fils respectueux aurait pu

feindre pour les fautes d'une mère. Edmond fut donc entièrement pris au dépourvu par son observation, et ce fut avec un manque évident d'à-propos et de sang-froid qu'il répondit :

— « Je ne croyais pas exercer tant d'influence sur la santé de madame Marcel. »

Henri releva la tête brusquement. Le mensonge contenu dans la réponse gauchement évasive du médecin sembla lui remuer le cœur. Un éclair partit de ses yeux, ses lèvres s'entr'ouvrirent... mais il comprima presque aussitôt ce mouvement, et dit d'un ton contenu :

— « Vous savez pourquoi elle souffre ; vous seul pouvez la guérir. »

— « Ma science est au service de madame Marcel, » répondit Marzoi toujours désireux d'éluder le véritable sens des paroles de Henri. Mais, comme tous les gens timides, celui-ci s'était enhardi une fois le premier mot prononcé. L'espèce d'affectation avec laquelle le médecin évitait une explication, l'animait d'ailleurs en l'irritant. Il s'appro-

cha d'Edmond, et posant sur son bras, avec une sorte d'autorité, sa main frêle et pâle :

— « M. Marzoi, dit-il, je vous parle sérieusement; entendons-nous, je vous en prie. J'aurais voulu me taire sur ce sujet, mais un plus long silence m'est impossible : ma cousine ne peut supporter votre abandon. Vous l'avez habituée à votre présence, à votre voix, à votre amour; si vous lui retirez tout cela, ce sera comme si vous lui ôtiez l'air et le soleil. On n'est pas maître d'oublier, monsieur, croyez-moi; c'est une maladie dont il faut avoir pitié. Vous ne délaisseriez pas un mourant, parce qu'il vous aurait querellé dans le délire; ne soyez pas plus sévère avec Victorine. Je vous parle avec calme, monsieur; je ne veux ni vous déplaire, ni vous irriter; je veux seulement que vous ne punissiez pas madame Marcel de vous trop aimer. »

Marzoi fit un geste peiné, et, étendant la main vers le bossu :

— « Écoutez-moi, répondit-il; je ne suis ni un séducteur, ni un fat; ce qui s'est

passé sera pour moi un chagrin éternel. Si je me suis éloigné d'ici, c'est qu'on m'y a forcé; je suis parti, parce que je ne pouvais rien pour le bonheur de Victorine, et parce que chacune de nos entrevues était une occasion de brouillerie et de désespoir. J'ai agi pour cette liaison comme je l'aurais fait pour un mariage régulier; madame Marcel m'a forcé au divorce par ses tyranniques prétentions. »

— « Elle vous aimait tant! »

— « Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que l'on souffre à être tant aimé. »

— « Cela est vrai, dit Henri d'un ton de tristesse si résignée, qu'elle toucha le médecin. »

— « Je n'accuse pas Victorine, reprit-il, je sais qu'elle a souffert autant que moi; mais nous ne pouvons nous entendre; elle me l'a dit mille fois. Pourquoi vouloir, dès-lors, prolonger une liaison qui la rendra malheureuse elle-même? »

— « C'est qu'elle aime pour aimer et non pour être heureuse, répondit Henri en se-

couant la tête ; croyez-vous, monsieur, que le cœur fasse ses affaires avec la régularité d'un marchand, et ne donne l'amour qu'en échange du bonheur ? »

— « A quoi sert d'aimer, alors ? »

— « A quoi sert de vivre ? »

— « J'entends la vie moins poétiquement sans doute, observa Marzoi avec un sourire ; mais quand j'ai aimé, c'était dans l'espoir d'être heureux. »

— « C'est-à-dire que vous placiez un sentiment à intérêt, et que votre cœur faisait l'usure ? »

— « Soit, monsieur. Toujours est-il que j'avais conçu une espérance et qu'elle a été déçue. J'aurais pu m'en consoler peut-être, si j'avais vu que je souffrais seul ; mais il n'en a point été ainsi ; je me suis aperçu alors que nous nous étions trompés tous les deux. »

— « Ah ! c'était trop tard, monsieur, trop tard, s'écria Henri ; avez-vous donc cru que l'on pouvait ainsi essayer l'amour ? Vous avez attiré un cœur sur le vôtre, et

maintenant, parce qu'il bat trop fort, vous voulez le repousser! »

— « Je n'ai point cherché cet attachement, dit vivement Marzoi; il est venu à moi sans que je le désirasse, et je l'ai accepté avec plus de regret que d'empressement. Il dérangeait les affections de toute ma vie, il troublait le calme de mes études; il est entré dans mon sanctuaire comme un profane, et je n'ai point eu le courage de l'en chasser, parce qu'il pleurait. Depuis deux ans j'éprouve les remords de cette faiblesse. Je puis vous paraître ridicule en cela, monsieur; mais je crois avoir une autre mission à remplir que d'essuyer les pleurs d'une femme. Depuis deux ans je dépense mes jours au milieu de débats puérils, vivant pour moi seul et inutile à tous. Cette vie est mauvaise et coupable. L'homme n'a pas été créé pour lui-même, mais pour l'humanité. Cet amour égoïste dans lequel je me suis isolé n'est autre chose qu'un suicide hypocrite au moyen duquel nous désertons les rangs des travailleurs. Je ne puis

continuer dans cette voie ; j'ai des engagemens pris avec la science, et je veux les remplir. »

Il se leva à ces mots, comme si les pensées qu'il venait d'exprimer l'eussent animé, et il se mit à parcourir le salon à grands pas. Henri avait écouté avec une impatience mal déguisée, il était aisé de voir que ce qu'avait dit M. Marzoi avait heurté toutes ses sympathies. Ces deux hommes venaient de se placer par hasard sur un terrain où ils devaient être ennemis. C'étaient l'intelligence et le cœur face à face et se déclarant la guerre.

Ce fut donc avec une amertume irritée que Henri lui répondit :

— « Je comprends que l'on consume avec bonheur sa vie pour arriver, par la route de la science, à l'un de ces buts éclatans que le génie atteint une fois par siècle : *la certitude d'un doute ;* les poésies du cœur, les enivremens de l'amour et les larmes d'une femme qui prie, sont en effet bien peu de chose en comparaison! »

— « Ce n'est point à un doute que je marche, s'écria Marzoi en s'arrêtant au milieu du salon : c'est à une solution définitive et complète ; voyez-vous, ajouta-t-il en posant un doigt sur son front ; j'ai là une idée, une idée qui peut me conduire à deviner *comment on vit!* Il s'agit de savoir seulement si l'homme n'est pas un composé de piles voltaïques, et si la vie n'est pas tout simplement un mélange d'électricités différentes. »

— « Cela pourra-t-il vous servir à faire revivre ceux que votre abandon aura tués? demanda Henri amèrement. »

Le docteur fit un geste d'impatience.

— « Nous ne nous entendons pas », dit-il, en saisissant son chapeau pour s'en aller.

Ce mouvement sembla rappeler au bossu l'objet de cette explication. Il s'avança vivement vers Marzoi, et dit :

— « Pardon, vous reviendrez, n'est-ce pas ? » .

Mais le docteur était piqué.

— « Je ne sais, dit-il, j'ai beaucoup de travail. »

— « Ah! monsieur, s'écria Henri avec tristesse, je ne puis croire que vous teniez plus à deviner pourquoi l'on vit qu'à empêcher quelqu'un de mourir! »

Marzoi haussa les épaules.

— « Madame Marcel a de l'expérience, dit-il, et ne mourra point pour si peu. »

Ce mot cruel était à peine prononcé qu'il le regretta, mais il était trop tard.

Henri fit un pas en arrière en fermant les poings, et ses lèvres frémirent; mais avant qu'il eût prononcé une seule parole, la porte du salon s'ouvrit d'un seul coup, et Victorine parut, debout sur le seuil de sa chambre. Elle était pâle comme une morte, et son bras droit était étendu devant elle comme si elle eût voulu chercher un appui. Elle s'avança en chancelant dans le salon, s'arrêta devant les deux jeunes gens, et, semblant faire un effort surhumain, elle dit d'une voix creuse :

— « Henri..... »

Le bossu la regarda et parut comprendre, car il baissa la tête avec résignation, la salua et sortit à pas lents. Marzoi était resté stupéfait à la même place. Victorine alla jusqu'au canapé dont elle chercha le dossier à tâtons et où elle s'assit comme un fantôme.

— « J'ai tout entendu, » dit-elle.

Marzoi hésita un instant.

— « Un mouvement de dépit m'a emporté, dit-il enfin, d'une voix basse et altérée; je me repens vivement d'une parole imprudente qui ne rendait pas ma pensée. »

Victorine, toujours glacée et pâle, fit un geste de la main comme pour lui imposer silence.

— « J'ai tout entendu, répéta-t-elle, je vous remercie maintenant, je sais ce que je dois espérer. »

Elle abaissa son visage dans ses mains et resta un moment ainsi; puis relevant la tête, elle continua du même ton lent et morne, comme si elle se fût parlé à elle-même.

— « Pourquoi me plaindrais-je? cela ne doit-il pas être ainsi? On se fait aimer d'une femme en se montrant bon, noble, grand à ses yeux; on l'adore comme une divinité, on l'enivre, on la rend folle; puis, quand le dégoût vient, on cherche dans sa vie s'il n'y a pas quelque souillure que les larmes n'aient pu effacer, et quand on l'a trouvée, on s'en empare comme d'un trésor, on la lui reproche avec un joyeux orgueil, et on s'éloigne dédaigneusement en lui jetant au visage la boue du passé. »

Elle sourit, se tut un instant, puis reprit avec plus de vivacité :

— « Peut-être, pourtant, cette femme s'est bien repentie, a bien pleuré; mais qu'importe! ceux qui n'aiment plus ne croient ni aux pleurs ni aux repentirs. D'ailleurs, on est si fort contre celle qui a failli! on la tient par sa faute, comme un esclave par sa chaîne; et si elle pleure trop haut, si elle se plaint, on lui enfonce froidement un souvenir dans le cœur, et, alors, il faut bien qu'elle baisse les yeux et qu'elle

se taise! Oh! je comprends tout cela; cela doit être ainsi. »

Madame Marcel cacha encore son visage dans ses mains; tout son corps tremblait. Marzoi s'approcha d'elle et lui dit d'une voix très émue :

— « De grâce! ne parlez pas ainsi, Victorine; j'ai eu tort. Vous me voyez navré du mal que je vous ai fait. »

— « Allons donc! est-ce qu'une femme comme moi mérite de la pitié? est-ce qu'une femme comme moi peut souffrir? »

—« Victorine!.... »

— « C'est ma faute, d'ailleurs; pourquoi vous ai-je aimé? Vous ne me le demandiez pas, vous m'avez prise pour maîtresse par compassion, *parce que je pleurais :* vous venez de le dire. Vos joies, vos protestations, vos caresses, tout ce qui m'a rendue heureuse, ce n'étaient que des aumônes!.... Et j'oserais me plaindre, moi, quand vous avez eu la générosité de me tromper ainsi deux ans! Ah! je serais bien ingrate!.... »

— « Victorine, sur mon honneur, je

vous ai aimée, véritablement aimée..... »

— « Mensonge! mensonge! »

— « Je vous ai aimée, mais nos deux natures se repoussaient : vous avez pu le voir vous-même ; nous espérions être heureux, l'expérience nous a cruellement désabusés. »

— « Une expérience, s'écria madame Marcel, en frappant ses mains l'une contre l'autre avec démence : ah! c'est bien cela, monsieur! vous avez voulu faire une expérience sur un cœur! vous y avez enfoncé l'amour, comme un scalpel dans un membre malade, et après l'avoir retourné dans la plaie, vous l'en retirez tranquillement, en disant : Je me suis trompé ; sans vous inquiéter si la vie ne va pas sortir par la blessure que vous avez faite. »

— « Victorine, par grâce.... »

— « Mais non, folle que je suis, vous ne craignez point cela, vous ; vous me connaissez trop bien. *Une femme comme moi a de l'expérience, et ne meurt pas pour si peu!* »

— « Au nom du ciel! s'écria Marzoi, avec

un geste de désespoir; assez, Victorine, assez! »

Mais elle n'entendait plus ; l'œil hagard, les lèvres bleues et contractées, elle continua avec un sourire livide :

— « Voyez pourtant, les hasards sont heureux! Il y a des gens qui vous aiment trop pour vous dire en face ce qu'ils pensent de vous. Ils gardent ces confidences pour les autres, quand ils vous croient loin; alors il suffit que vous surveniez, que le désir vous prenne d'écouter la voix aimée, et une porte entr'ouverte vous fait mieux connaître une ame en quelques minutes que deux années de liaison et d'amour. »

Puis, comme si elle eût cédé tout à coup à un transport d'indignation, elle se leva en s'écriant :

— « Ah! c'est bien lâche! insulter une femme parce qu'elle est perdue, une femme qui n'est point là, une femme qui vous aime; quand elle est seule, qu'elle ne peut se venger; la tuer à terre! Ah! c'est lâche! c'est lâche! c'est lâche! »

— « Victorine, cria Marzoi, nous ne nous reverrons jamais. Adieu ! »

Madame Marcel tressaillit et resta immobile : ces mots et le mouvement du médecin semblèrent abattre subitement sa colère et éteindre son délire.

— « Edmond ! » cria-t-elle, au moment où celui-ci ouvrait la porte du salon.

L'accent avec lequel ce nom fut prononcé, fut tel que Marzoi s'arrêta.

— « Que voulez-vous ? » demanda-t-il sans se détourner.

— « Edmond ! » répéta la même voix, et cette fois le médecin ne put s'empêcher de lever les yeux ; Victorine était devant lui, droite, les bras étendus, effrayante de douleur.

— « Que me voulez-vous ? » demanda Marzoi plus bas, en détournant la tête.

La jeune femme porta ses deux mains à son front, puis à son cœur, elle regarda autour d'elle avec égarement.

— « Mon Dieu ! qu'ai-je donc dit ? s'écria-t-elle, mais je suis folle ! je suis folle ! »

Elle se laissa tomber à genoux en sanglotant.

— « Edmond, je n'ai rien dit, je n'ai rien voulu dire; reste, oh! mon Dieu! ne t'en va pas! Edmond, tu vois bien que je suis une pauvre insensée, tu vois bien que je me repens, que je pleure, que je te demande pardon. Pardon! pardon! »

Elle embrassait les genoux de son amant.

— « Oh! je t'en conjure, parle-moi, regarde-moi; je te dis que je suis folle, on a pitié d'une folle. Dis-moi que tu ne t'en iras pas. Écoute, je ferai tout ce que tu exigeras. Je ne me plaindrai plus. Je ne me mettrai plus en colère. Je serai gaie. Mon Dieu! mon Dieu! il détourne la tête encore. Edmond, mais que veux-tu? dis-moi! J'obéirai à tout; je ne mérite pas ton amour, c'est vrai; mais je t'aime tant, j'ai tant besoin de toi: si tu ne peux pas m'aimer, eh bien! ne m'aime pas, mais garde-moi comme une maîtresse vulgaire, comme une malheureuse que tu viendras voir à tes momens perdus. Tout, tout ce que tu voudras, pour-

vu que je te garde. Oh! mais réponds-moi donc! Es-tu encore irrité? Maudis-moi alors, frappe-moi, écrase-moi sous tes pieds, mais parle-moi, dis mon nom, Edmond! mon Edmond! Ah! tu pleures, tu me pardonnes, et tu reviendras, n'est-ce pas? n'est-ce pas que tu reviendras? »

— « Je reviendrai, » dit Marzoi en laissant tomber ses deux mains sur les épaules de Victorine, avec un accablement triste et attendri.

Elle saisit ces deux mains et les couvrit de baisers.

— « Tu es un ange! » dit-elle.

Marzoi passa le reste du jour avec madame Marcel; mais, malgré les transports de tendresse de celle-ci, il ne put retrouver près d'elle ses transports d'autrefois. Hélas! le fiel de la colère et de la jalousie était tombé dans cet amour, et en avait à jamais empoisonné la douceur. C'était désormais une de ces affections dévastées, stériles pour toute volupté, et où ne peuvent plus éclore que les tristes fleurs de la défiance ou du regret.

IV.

La réconciliation de Victorine et de Marzoi fut de peu de durée. Les causes de trouble qui existaient entre eux prenaient racine dans leurs natures même, et ils se retrouvèrent bientôt à peu près dans la même situation que par le passé. Sans en venir à une rupture ouverte, Marzoi recommença à négliger madame Marcel, et s'occupa presque exclusivement de ses études commencées. Nous l'avons déjà dit, c'était un de ces esprits lumineux, hardis, aventuriers, qui ne peuvent jamais jeter l'ancre dans le domaine du connu, et qui, les yeux sur les étoiles, naviguent sans cesse vers une Amérique intellectuelle; véritables poètes qui marchent l'œil inspiré et l'enthousiasme au cœur au milieu de la mystérieuse nature, interrogeant les lois éternelles, écoutant ses voix cachées et cherchant à noter quelques traits de cette har-

monie ineffable et incomprise que font entendre le monde et la vie dans leur céleste mouvement. En se livrant à des recherches sur le fluide nerveux, Marzoi avait éprouvé que l'emploi d'agens électriques produisait sur un organe malade une action aussi étendue que la maladie elle-même, et il en avait conclu que celle-ci pourrait bien n'être en définitive qu'un dérangement dans l'équilibre des électricités humaines. Il avait trouvé dans ses expériences que deux liquides différens, placés dans un même tube, formaient une pile, un élément galvanique, et pouvaient réagir l'un sur l'autre pour se décomposer, lorsqu'ils sont unis par un corps conducteur. Cette découverte lui avait fait penser que du sang artériel et du sang veineux en contact pouvaient réagir également l'un sur l'autre, et qu'il en pouvait résulter des sécrétions, des productions de chaleur, enfin tous les phénomènes ordinaires de la vie. Il cherchait maintenant à éclaircir ces idées, à les compléter, et quoique rien de définitif ne lui

eût encore apparu, il lui semblait cependant entrevoir vaguement dans ces phénomènes quelque grande loi de l'existence universelle que l'on devait découvrir un jour, et vers laquelle poussaient tous les progrès scientifiques de l'époque. Aussi la préoccupation de cette découverte l'absorba-t-elle bientôt entièrement, et le détourna-t-elle de toute autre pensée. Il en vint à perdre l'attention pour tout ce qui ne se rapportait pas directement à sa recherche. Chaque fait passait au creuset de son idée fixe, et insensiblement sa vaste intelligence se rapetissa ainsi au rôle d'une éprouvette dans laquelle tout venait se soumettre à son expérience unique et inévitable. Dans cette espèce de monomanie, son esprit sembla perdre en étendue tout ce qu'il gagnait en intensité. Pour concentrer ses forces autour d'une idée, Marzoi retira la vie du reste de son ame et y laissa tout tomber en ruines. Son horizon borné ne lui montra plus ce qu'il voyait autrefois. Il cessa d'abord de s'intéresser à ce qui ne

rentrait pas dans ses études, puis bientôt il cessa de le comprendre. Enfin il déserta insensiblement ses souvenirs et devint chaque jour moins intelligent de ce monde du cœur, dont il n'avait jamais du reste connu que les abords.

Par suite d'un phénomène moral, bizarre, mais souvent observé, l'amour de madame Marcel paraissait croître à mesure que celui du médecin s'éteignait. Plus la préoccupation de ce dernier devenait distraite et indifférente, plus la passion de sa maîtresse se montrait ardente dans ses poursuites, importune à demander du retour. Victorine s'acharnait à une tâche impossible, comme si elle y eût été forcée par quelque loi fatale, et, semblable aux Danaïdes, elle ne cessait de verser ses larmes, ses prières, son amour, dans ce cœur sans fond où rien ne restait.

Du reste, si elle ne s'aveuglait pas sur la froideur de son amant, elle en méconnaissait complètement la véritable cause. La science ne lui avait jamais semblé que le

prétexte de l'abandon dont elle souffrait, et elle en avait toujours cherché le motif réel dans un nouvel amour d'Edmond. Rien n'avait pu la dissuader à cet égard. Il est des entraînemens tellement étrangers à certaines natures, que l'évidence même ne peut les convaincre de leur réalité et qu'elles refusent d'y croire, par la seule raison qu'elles ne peuvent les éprouver. Madame Marcel, livrée à toutes les tortures d'une vague jalousie, s'épuisa donc en perquisitions infructueuses pour en découvrir l'objet. Sa passion lui apprit la patience, elle essuya ses yeux, tranquillisa son ame pour mieux voir, et se mit à épier son malheur avec une ténacité minutieuse, prévoyante et sagace; rien ne lui coûta pour parvenir à son but. Après avoir tout essayé, elle eut recours à l'espionnage, et se fit rendre compte jour par jour des démarches de M. Marzoi. Ce moyen parut enfin lui réussir. Un soir qu'elle se trouvait seule, assise sur sa causeuse, feuilletant avec distraction un roman nouveau, la vieille nourrice, qui

était la confidente de ses peines, entra doucement avec un air joyeux et empressé.

— « Madame, dit-elle à voix basse, je sais du nouveau ! »

Victorine se détourna vivement.

— « Qu'est-ce, Catherine, qu'as-tu appris? » demanda-t-elle.

— « Je sais où il passe ses soirées. »

— « Où donc?.... »

— « Rue de Sorbonne, dans une maison à cinq étages, près la rue des Mathurins. »

— « Et qu'y va-t-il faire? »

— « Ah! voilà!.... J'ai pris des informations; il paraît qu'il soigne une vieille dame qui loge au quatrième et qui est malade depuis long-temps. »

— « Et que me fait cela? nourrice, ce n'est pas la liste de ses malades que je veux avoir. »

— « Attendez, attendez donc un peu, maîtresse; on dit aussi que la vieille dame a une nièce qui est lingère. »

Victorine tressaillit et se redressa.

— « Une nièce, dit-elle vivement, jeune? »

— « Toute jeune. »

— « Et jolie? »

— « Un beau brin de fille, à ce que dit la fruitière. »

— « Et il y va tous les soirs? »

— « Tous les soirs à pied..... son cabriolet vient le prendre plus tard chez ses connaissances, là où il va finir la soirée. »

Ce rapport leva tous les doutes de Victorine; l'infidélité d'Edmond lui parut prouvée. Tout s'expliquait clairement pour elle. La vieille femme que Marzoi allait soigner n'était évidemment qu'un prétexte; sans cela pourquoi ce mystère dont il s'entourait? pourquoi cette précaution de n'aller qu'à pied, le soir, clandestinement? Puis une visite de médecin ne dure pas deux heures: il était clair que Marzoi venait pour la jeune ouvrière; c'était sans doute sa maîtresse; c'était à cause d'elle que Victorine avait été délaissée. Une fois cette idée adoptée, madame Marcel l'embrassa avec une sorte de joie furieuse. Jusqu'alors elle n'avait pu s'en prendre à personne de ses

souffrances, il lui avait fallu s'irriter à vide, et son désespoir avait insensiblement dégénéré en un abattement sans résignation ; mais ce qu'elle venait de découvrir la ranima en donnant un objet à sa colère. Ses vagues soupçons prenaient enfin une forme et un nom ; elle pouvait donc enfin consoler sa douleur par une haine ; elle avait une ennemie !.....

Sa décision fut prise à l'instant, avec cette audace spontanée et sans délibération qu'inspirent les grandes circonstances ; elle résolut de connaître la jeune fille de la rue de Sorbonne, et de voir par ses yeux ce qu'elle avait à craindre d'une pareille rivale. Sans attendre au lendemain, et quoiqu'il fût déjà tard, elle sortit seule de l'hôtel, et s'achemina, cachée sous un voile, vers la maison indiquée.

Les femmes qui n'ont jamais parcouru, le soir, à pied, certaines rues de Paris, ne connaissent que le moins curieux des deux mondes qui composent la grande ville. Aussitôt que l'ombre a couvert la cité et que le

brouillard malsain qui l'enveloppe chaque nuit s'est abattu sur ses rues fétides, on y voit paraître une population étrange et sans nom, que l'on n'a vue nulle part ailleurs. Ce sont des hommes à figure terreuse, aux vêtemens huileux et déformés, qui semblent marcher sans but et qui s'arrêtent sans cause; des femmes échevelées qui se promènent dans le ruisseau en souliers de satin; des vieilles hideuses qui vous appellent tout bas, et des enfans hâves dont la voix vous murmure à l'oreille des mots horribles qui n'appartiennent à aucune langue. Tout cela vient je ne sais d'où; on les voit sortir de terre, s'élever derrière les bornes des carrefours, poindre de chaque entrée ténébreuse : on dirait ces larves sorties de terre après une pluie d'orage, et dont la multitude immonde envahit nos jardins. Cela marche, s'agite et grouille dans la fange au milieu d'une atmosphère infecte d'hydrogène, et l'on entend monter, de cet amas sale et vivant, je ne sais quel rauque grognement de joie ; on

sent qu'il s'en exhale comme une odeur de vice qui prend au cœur, et l'on est tenté de fuir avec épouvante, comme si l'on était tombé dans quelque monde infâme et monstrueux. C'était la première fois que madame Marcel se hasardait de nuit et seule dans des rues mal hantées. Malgré ses préoccupations, elle fut singulièrement saisie lorsqu'elle se trouva isolée au milieu de cette foule inconnue. Deux ou trois fois, en voyant des figures équivoques s'approcher, elle doubla le pas avec effroi. Cependant loin d'être abattue par ces frissons de terreur, sa résolution s'en augmentait. Plus sa démarche lui paraissait hardie et nouvelle, plus elle convenait à son exaltation ; elle y tenait d'autant plus, qu'elle lui coûtait davantage ; le danger l'animait tout en la remuant, et la fièvre nerveuse que lui donnait l'inquiétude, accroissait la fièvre de son ame : elle éprouvait quelque chose de ce que doit éprouver l'homme qui marche pour la première fois au milieu des balles ennemies, ému, troublé, mais l'œil

sur son drapeau, et résolu, s'il le faut, à bien mourir. Ses tressaillemens ne la détournèrent donc pas d'un seul pas. Elle finit par maîtriser sa peur, et quand elle arriva rue de Sorbonne, sa résolution s'était accrue au point de lui rendre tout facile. Elle reconnut la maison qui lui avait été désignée avec cette lucidité rapide que donne l'exaltation extrême, monta au quatrième, sans réflexion et sans crainte, comme si elle fût venue pour une visite ordinaire, et entra hardiment. Elle se trouva dans une chambre sans lumière, mais au fond une porte mal fermée permettait d'entrevoir une seconde pièce éclairée. Victorine se dirigea à tâtons de ce côté, frappa, et, ne recevant point de réponse, elle poussa la porte en s'arrêtant sur le seuil. Cette seconde chambre était vide comme la première. Une chandelle, plantée dans une bouteille et posée sur une chaise dépaillée, permettait seulement d'en apercevoir la malpropreté et le désordre. Dans un coin on voyait jetés pêle-mêle divers ustensiles de cuisine, des

vases nocturnes, du linge sale et de vieux souliers : un pain était déposé sur la cheminée entre des chandelles et des brosses à cirage, tandis que le lit, sans rideaux, encore couvert d'assiettes ébréchées et de verres crasseux, semblait avoir servi de table à manger. Au fond, sur une vieille commode à garniture de cuivre, Victorine remarqua une machine électrique, des bouteilles de Leyde et plusieurs autres instrumens de physique dont elle ignorait l'usage. Pendant qu'elle examinait avec surprise cet étrange CAPHARNAUM, un grognement plaintif se fit entendre près d'elle. Elle se détourna, et un objet qu'elle n'avait point remarqué jusqu'alors frappa ses regards. Sur un vieux fauteuil de paille, caché par l'ombre que projetait le pied du lit, s'agitait je ne sais quoi de vague et de confus, que l'on pouvait prendre au premier aspect pour un amas de guenilles souillées; mais en regardant avec plus d'attention, on distinguait comme une forme humaine, quelque chose d'animé impossible à définir. Du reste, l'in-

certitude de madame Marcel fut bientôt dissipée, car un second soupir se fit entendre, ce qu'il y avait sur le fauteuil se remua, et l'on vit une tête sortir des haillons. Victorine fit un pas vers le lit.

— « Madame Godard? » demanda-t-elle.

La masse informe poussa un gémissement rauque, puis la tête se retourna du côté de la jeune femme, qui aperçut un hideux visage d'idiote. Elle recula presque effrayée; la tête resta une minute dans la même position, fixant sur Victorine un regard hébété; puis, comme cédant à l'affaissement, elle se laissa retomber et disparut dans les guenilles dont elle était entourée.

Dans ce moment un bruit de voix retentit sur l'escalier : madame Marcel repassa vivement dans la première pièce; mais à peine y avait-elle fait quelques pas que la porte extérieure s'ouvrit, et deux hommes entrèrent. L'un d'eux était Marzoi. Elle n'eut que le temps de se jeter de côté; mais la chambre était si obscure, qu'ils passèrent sans l'apercevoir. Ils entrèrent dans la se-

conde pièce, et elle les entendit bientôt qui causaient à demi-voix. L'occasion était trop favorable pour ne pas la saisir. Madame Marcel s'approcha avec précaution et prêta l'oreille : Marzoi continuait une explication commencée.

— « La paralysie des membres a déjà disparu presque entièrement, disait-il ; celle du cerveau même s'est modifiée, et lorsque je soumets la malade à l'action des piles, l'intelligence se met en mouvement ; vous allez le voir vous-même tout à l'heure. »

Victorine entendit disposer la machine, et pendant quelque temps les deux médecins gardèrent le silence, uniquement occupés des préparatifs.

— « Concevez-vous, dit tout à coup Marzoi, où j'arrive, si je réussis à rendre l'intelligence et le mouvement à cette femme ? J'ai trouvé le réservoir de la vie universelle ; j'ai conquis le cerveau et j'y fais germer la pensée à volonté. Après cela, que Dieu me donne un peu de matière humaine, et je fais un homme aussi bien que lui. »

— « Cela serait merveilleux, » répondit l'étranger.

Marzoi se promenait à grands pas, livré à un enthousiasme qui s'accroissait insensiblement.

— « Et cet immense problème, dit-il tout à coup, en s'arrêtant devant l'idiote, il est là, dans cette masse de chair, qui, dans ce moment même, ignore si elle vit. Aussi, si vous saviez combien cette femme m'est chère! plus chère que tout au monde! J'aurais donné ma mère pour elle.... Cette femme!... songez donc! c'est tout! c'est la gloire! c'est la science! Avec elle, je puis devenir le plus grand homme des temps modernes. C'est ma Galatée; la nuit je rêve d'elle; nouveau Pygmalion, je la vois sortir de son enveloppe de pierre; je la sens qui vit, qui marche et qui me parle. »

— « Je comprends cela, dit le jeune médecin en souriant; vous en avez fait votre maîtresse, comme Agrippa de la cornue dans laquelle il cherchait le grand œuvre. Ce qui vous plaît chez elle, ce n'est point

elle, c'est votre idée que vous avez attachée à son sort, de sorte que penser, pour vous, c'est l'aimer. Jamais une femme belle et bien portante n'aurait pu vous attacher aussi vivement. »

Marzoi haussa les épaules.

— « Une femme belle et bien portante n'apprend rien, dit-il. »

Cette réponse effrayante avait été faite avec un sérieux si calme, que Victorine se sentit froid jusqu'au cœur ; elle venait de comprendre son amant tout entier.

— « Mais commençons, reprit Marzoi, qui avait achevé ses préparatifs ; vous allez juger vous-même des effets. »

Pendant quelque temps on n'entendit plus que le frottement de la roue de verre contre les coussins et le cliquetis des tiges de cuivre ; mais tout à coup l'idiote poussa un léger soupir.

— « Écoutez ! s'écria Marzoi avec une expression joyeuse ; l'électricité se dégage. »

Bientôt les plaintes de la malade se mul-

tiplièrent, et ses membres commencèrent à s'agiter.

— « Appliquons maintenant les piles, dit Marzoi, la machine ne fournit point assez. »

Les piles furent chargées et les gémissemens de la malade se firent entendre de nouveau, mais plus aigus, plus intelligens. L'idiote murmura quelques mots, et ses gestes devinrent pleins de justesse et d'expression : le docteur était dans l'ivresse.

Victorine avait suivi toute cette scène, d'abord avec un étonnement curieux, puis avec une sorte d'horreur. Ces deux hommes, entourés de leur mystérieuse machine, torturant une idiote, et cherchant à faire une femme d'un automate, lui produisaient l'effet des enchanteurs du moyen-âge; il lui semblait qu'il y avait quelque chose d'impie et de profanateur dans cette lutte de la science contre Dieu. Cependant les douleurs de la malade parurent devenir intolérables, et Marzoi fut obligé de suspendre ses opérations. Il fit à l'idiote quelques

questions auxquelles elle répondit; mais elle parut retomber bientôt dans son accablement, et murmura quelques mots sur le ton chantant d'un enfant qui se berce et s'endort; puis Victorine entendit le bruit d'un respiration égale et paisible.

— « Maintenant elle dort, dit Marzoi; c'est l'issue ordinaire des crises que détermine chez elle l'absorption d'électricité. »

Ils continuèrent quelque temps à voix basse une discussion médicale que Victorine ne put suivre, puis s'approchèrent de nouveau de la malade.

— « Cette femme n'est point seule ici, sans doute, demanda l'étranger; quelqu'un lui donne des soins? »

— Elle demeure avec une nièce qui ne l'a pas mise à l'hôpital, parce que la vieille a une petite rente dont elle profite. C'est une lingère qui travaille le plus souvent au dehors, et vous pouvez voir, au désordre de cette chambre, qu'elle s'inquiète peu de sa tante. Du reste, cet abandon me plaît;

je puis mieux juger des effets de mon traitement. »

Tout en causant, les deux médecins étaient entrés dans la seconde chambre : Victorine se rangea dans l'ombre; ils sortirent sans l'apercevoir.

Après avoir entendu le bruit de leurs pas se perdre dans l'escalier, elle resta encore long-temps appuyée contre le mur, immobile et abîmée dans ses rêveries. Enfin se redressant tout à coup, comme si elle eût pris une grande résolution :

— « Moi aussi, il m'aimera, » dit-elle. Et étendant devant elle ses mains qui tremblaient convulsivement, elle trouva la porte, et quitta l'appartement de l'idiote.

V.

Deux jours après sa visite rue de Sorbonne, madame Marcel était au lit, atteinte d'un mal qui lui était venu subitement et sans cause connue. Marzoi, appelé

sur le champ, déclara que cette indisposition serait peu de chose; mais, contrairement à ses prévisions, elle s'aggrava de plus en plus, et résista à tous les remèdes; cette opiniâtreté de la maladie réveilla l'attention du docteur; il commença à s'y intéresser. Ses soins devinrent plus attentifs, ses visites plus fréquentes, ses conversations plus longues. Vingt fois il crut avoir trouvé la marche à suivre pour combattre le mal; mais toujours, après quelques jours de succès, au moment où, plus tranquille, il devenait moins assidu, celle-ci reparaissait avec une violence et une spontanéité inexprimables. Marzoi fut piqué d'un étonnement curieux; il lui sembla qu'un défi était jeté à sa science. Cette maladie paraissait en en effet douée d'intelligence. Trompeuse dans ses symptômes, parfois simple et en quelque sorte naïve, parfois complexe et mystérieuse, cédant et résistant tour à tour, on eût dit une femme avec ses fines et capricieuses coquetteries. Après avoir épuisé les moyens habituels, sans avoir pu rien

obtenir, Marzoi eut recours à l'électricité. L'effet favorable fut quelque temps avant de se faire sentir, mais enfin il se déclara évident, durable et progressif. Ce triomphe l'enivra, et lui fit presque retrouver son amour pour Victorine. Il devint empressé, questionneur, inquiet et caressant. Chaque jour, il passait plusieurs heures près du lit de madame Marcel, et jamais celle-ci ne l'avait vu, aux momens les plus beaux de sa passion, aussi attentif à tout ce qui pouvait lui plaire. Malgré ses dures expériences, elle se laissa aller à ces trompeuses tendresses; elle s'encouragea elle-même à la crédulité, semblable à ces malheureux qui se sont endormis sur leur faim, et qui, se voyant en songe, assis à un festin, s'efforcent de ne point s'éveiller, elle se prêta à l'heureuse chimère qui l'abusait, elle se persuada qu'elle avait rencontré dans le cœur de Marzoi une corde qui vibrait encore, et qu'elle pourrait retrouver près de lui ses ivresses d'autrefois. Elle ne voulut point s'arrêter à la pensée que ce qu'il ai-

mait en elle, ce n'était point elle, mais sa maladie. Elle avait besoin de son illusion; car la vérité, c'eût été la mort, et elle eût bien voulu ne pas mourir encore! Les fragiles espérances qu'elle s'était créées à elle-même, l'avaient réhabituée à vivre; puis elle éprouvait cette avidité d'existence, ce besoin de respirer, de voir le ciel et d'aimer, qui s'empare de nous, pendant les convalescences. Elle repoussa donc les soupçons, ferma les yeux, et s'efforça d'être abusée le plus long-temps qu'elle le pourrait.

Henri Richomme lui servit d'auxiliaire dans cette tâche difficile. Il avait compris qu'elle ne vivait plus que de son erreur; et avec ce dévoûment sublime des cœurs simples, il avait abjuré sa propre raison pour adopter la folie de madame Marcel, il s'était mis à croire comme elle à l'amour de Marzoi, et lorsque sa foi faiblissait, c'était lui qui la ranimait en trouvant toujours des preuves ou des excuses. Il ne s'était point du reste borné à ce rôle : établi près du

chevet de Victorine, depuis le commencement de sa maladie, il s'était entièrement consacré à elle. Ses soins avaient d'abord causé à madame Marcel plus d'impatience que de plaisir ; ce visage pâle et consolateur qui se penchait sans cesse sur elle dérangeait son désespoir ; elle eût voulu être délaissée et jouir de cette gloire amère d'un malheur entier. Elle repoussa donc les premiers empressemens de Henri avec une sorte de colère, mais le bossu ne se rebuta point ; il ne fut même pas triste ; il reçut les duretés de la malade avec pitié et tendresse comme les signes d'une cuisante douleur. Tous les traits s'émoussèrent contre son invulnérable bonté, et il accepta tout de Victorine, comme les jeunes mères acceptent les coups de leurs nouveau-nés avec des caresses et des sourires. Tant de devoûment désarma madame Marcel ; elle s'accoutuma d'abord à souffrir le bossu près d'elle, puis, bientôt, à en avoir besoin. Comme tous les êtres faibles, et dont les premières années ont été livrées à l'aban-

don, Henri avait contracté des habitudes de ménage; il possédait cette prévoyance de détail, cette adresse attentive, apanage ordinaire des femmes, et qui les rend si merveilleusement propres à adoucir les gênes de la maladie. Ses soins furent donc matériellement utiles à Victorine. Mais ce qui leur donna une valeur et une grace inappréciables, ce fut l'intelligence avec laquelle il les prodigua. Un instinct de cœur conduisait le bossu; il devinait le désir que sa cousine n'avait point achevé de former, il prévenait le chagrin qu'elle n'avait point encore soupçonné. Grâce à lui, madame Marcel était déchargée de la fatigue de penser; chaque objet semblait venir sous sa main à l'appel intérieur de son souhait, comme si elle avait eu à ses ordres un de ces génies familiers de l'Ecosse, qui se chargent de prévenir tous vos vœux. Henri ne la quittait jamais qu'aux instans où le désir lui venait d'être seule. Alors, lui aussi, cherchait un lieu caché où il pût donner cours un moment à sa tris-

tesse si péniblement déguisée : il vidait son cœur des larmes qui s'y étaient amassées, et, vivifié par cette crise, il revenait plus fort, plus patient et plus tendre, heureux d'avoir eu à lui toute une heure pour pleurer.

Cependant l'assiduité de Marzoi décroissait avec la maladie, et à mesure que la convalescence s'affermissait, ses visites devinrent moins fréquentes. Bientôt il ne fut plus possible à Victorine de se faire illusion. Un jour qu'elle avait rêvé long-temps et douloureusement à ce nouvel abandon, Marzoi, qui n'était point venu depuis l'avant-veille, entra tout à coup, et madame Marcel n'eut pas le temps d'essuyer les larmes qui couvraient ses joues ; le docteur s'arrêta étonné.

— « Qu'avez-vous ?... » demanda-t-il.

— « Ah ! vous voilà, s'écria la malade en lui tendant les deux mains avec tendresse ; mon Dieu ! vous voilà donc enfin ! »

Marzoi prit une des mains de Victorine, et, par habitude, se mit à lui tâter le pouls.

— « Eh bien! eh bien! qu'est-ce que cela? Vous êtes tout agitée, vous avez un peu de fièvre. »

Madame Marcel retira sa main.

— « Est-ce que vous vous êtes trouvée plus mal, depuis que je ne vous ai vue? »

Elle lui fit signe que non.

— « Allons, je vois ce que c'est; des idées tristes qui vous sont venues; la tristesse ne vaut rien dans les affections gastriques; pourquoi ne pas vous distraire, recevoir quelques personnes?... »

Victorine ne lui répondit rien, mais elle lui jeta un regard si désolé, qu'il se sentit embarrassé. Il se tut quelques instans, puis il haussa les épaules et reprit avec un léger soupir :

— « Vous repoussez les distractions, et pourtant cette vie retirée vous tue. Vous êtes si faible, si nerveuse; un rien vous exalte. — Vous avez eu quelque contrariété qui vous aura fait mal; n'est-il pas vrai? »

Victorine croisa les mains et ferma les yeux.

— « Il ne sait même pas pourquoi je souffre, » murmura-t-elle.

Marzoi n'entendit pas. Le menton appuyé sur une canne à pomme d'or, qu'il portait depuis quelque temps comme symbole de vieillesse anticipée, il paraissait réfléchir profondément. Enfin il se détourna vers le lit pour considérer la figure plombée de madame Marcel : deux larmes glissaient encore lentement le long de ses joues hâves et flétries. Marzoi sembla alors se rappeler qu'elle pleurait lorsqu'il était arrivé.

— « Vous ne m'avez point dit ce que vous aviez, » lui dit-il de ce timbre caressant qui était naturel à sa voix et qui lui donnait, même à son insu, une expression de tendresse : « Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux? »

— « Que peut-il m'arriver de fâcheux maintenant? »

— « Alors c'est votre santé qui vous inquiète? Mais soyez donc sage, dans quelques jours vous serez sur pied ; vous voyez bien que je ne vous traite plus en malade

et que je viens plus rarement; cela seul doit vous prouver que je vous regarde comme guérie. »

— « C'est vrai, » dit Victorine d'une voix déchirante.

Marzoi se leva :

— « Du courage, voyons, le printemps vient; et, si vous voulez me croire, vous irez le passer à la campagne; en Normandie, par exemple, dans votre terre, et, l'automne prochain, vous nous reviendrez fraîche comme une rosière. »

Victorine ne put en entendre davantage : ses deux mains se portèrent vers son cœur avec un mouvement d'inexprimable douleur, et elle se laissa retomber en arrière.

— « Mon Dieu! dit-elle, il a même oublié que je l'aime. »

Marzoi était allé, à l'autre bout de la chambre, pour prendre son chapeau; il revint vers la malade.

— « Adieu, dit-il, vous me reverrez un de ces jours; un peu de patience, et sur-

tout ne vous tourmentez point; il ne faut pas me gâter ma cure. »

Il serra la main de madame Marcel et sortit.

Celle-ci demeura quelques instans sans faire aucun mouvement; mais, enfin, relevant la tête à moitié, et laissant tomber ses bras avec accablement :

« Il faut donc mourir, » dit-elle.

Et elle se mit à pleurer.

Le jour où Marzoi revint, il trouva madame Marcel plus souffrante qu'elle ne l'avait jamais été. Il eut de nouveau recours au traitement qui lui avait précédemment réussi, mais cette fois il fut sans action. Le mal ne fit que croître, et bientôt il arriva au point de faire tout craindre. Le docteur était complètement dérouté et au désespoir. Tout le confondait dans cette étrange maladie dont il ne pouvait comprendre la cause, qui ne suivait aucune règle saisissable, et contre laquelle tous les médicamens étaient restés sans effet. Il avait beau interroger Victorine, il ne pouvait en obtenir aucune

indication qui pût le mettre sur le chemin de la vérité. Madame Marcel, décidée à mourir, ne paraissait plus d'ailleurs avoir d'autre but que de conserver Marzoi à ses côtés. Comme il arrive toujours, sa passion avait grandi à proportion des sacrifices qu'elle lui avait faits, et elle était devenue folle de son sentiment, comme Marzoi l'était de son idée. D'un autre côté, le mal avait brisé tout son orgueil, éteint toutes ses susceptibilités, et l'avait amenée à une sorte d'hébétement douloureux, au milieu duquel surnageait cette seule volonté : « voir et entendre son amant. » Ce n'était même plus une volonté, c'était un instinct, un besoin. Elle avait perdu cette fierté de cœur qui fait taire un amour méprisé. Elle demandait Edmond; elle le suppliait de rester; elle le forçait à s'asseoir près de son lit, pour tenir ses mains et le regarder. Son amour, ainsi dépouillé de toute noblesse, avait quelque chose de puérilement terrible qu'aucun mot ne peut exprimer. Son mal étant sa beauté aux yeux de Marzoi, elle cherchait

à le faire valoir et à s'en parer. Quand celui-ci s'approchait d'elle pour l'examiner, elle suivait tous ses mouvemens avec un regard inquiet, et quand il avait fini, elle lui disait : — « Je suis bien malade, n'est-ce pas ? assez malade pour que vous veniez souvent ? » — Et si le médecin, tourmenté, promettait de revenir le soir, elle battait des mains avec le délire joyeux d'un enfant.

Marzoi ne voyait, dans cet étrange abandon de soi-même, que l'expression capricieuse d'un amour qui le contrariait ; mais Henri, qui observait tout avec les yeux plus clairvoyans du cœur, était depuis quelque temps en proie à d'horribles incertitudes. Il avait remarqué avec une surprise épouvantée que le mal de Victorine s'était toujours subitement renouvelé aux époques où son amant commençait à l'abandonner, et cette singulière coïncidence avait jeté dans son ame d'étranges soupçons. Il savait à quoi pouvait conduire la frénésie d'un amour sans espoir. Il lui semblait

entrevoir une cause volontaire dans cette agonie variable et arrangée; et, en songeant à la monomanie de Marzoi, il se demandait avec terreur si ce n'était point Victorine elle-même qui s'était ainsi décidée à se faire lentement cadavre, pour retenir près d'elle ce courtisan de la mort, qu'elle ne pouvait plus attirer autrement. Ce soupçon prit chaque jour plus de consistance, et le bossu résolut de tout faire pour s'assurer de la vérité; l'occasion qu'il cherchait ne tarda pas à se présenter.

Il arriva un jour que Marzoi, moins inquiet de madame Marcel, et retenu sans doute ailleurs, négligea de lui faire sa visite accoutumée. La malade, qui vit dans cette négligence un abandon prémédité, passa la nuit entière dans la fièvre et les larmes. Ce fut seulement vers le matin que la fatigue lui ferma les yeux et la jeta dans un sommeil lourd et agité. Quand elle se réveilla, il était déjà tard, et le soleil d'avril riait à travers les rideaux des fenêtres que l'on avait abaissés pour rendre le

jour plus doux. Elle se souleva avec effort en poussant un gémissement plaintif, s'assit sur son séant et regarda autour d'elle d'un œil effaré. Henri, qui l'avait veillée toute la nuit, n'était plus là. Il était allé sans doute chercher quelques momens de repos ; elle était seule. Sûre de n'être point vue, elle tira alors de son sein un sachet de soie, qu'elle contempla quelque temps d'un regard fixe; puis se redressant tout à coup avec un geste désespéré, elle l'entr'ouvit, versa dans un verre un peu de la poudre blanchâtre qui y était contenue, ferma les yeux et porta le breuvage à ses lèvres. Dans ce moment un cri partit du côté de la fenêtre. Madame Marcel s'arrêta épouvantée et se détourna ; les rideaux s'agitaient, une main tremblante les souleva et Henri parut. Il était si pâle, qu'elle comprit à l'instant qu'il avait tout vu et tout deviné. Elle posa le verre près d'elle, sur le point de s'évanouir, tant cette apparition l'avait saisie.

— « Que faisiez-vous là? demanda-t-elle

après un court silence et d'un ton irrité ; suis-je donc entourée d'espions? ne puis-je être seule et libre un instant? »

Henri ne répondit pas ; debout, les mains jointes et l'œil égaré, il offrait dans tout son être l'expression d'une douleur si effrayée et si profonde, que Victorine elle-même en fut émue. Elle baissa les yeux, sentant sa colère qui s'éteignait. Le bossu resta longtemps immobile et muet ; enfin il tendit ses mains vers madame Marcel avec un geste de supplication impossible à rendre.

— « Mon Dieu! mon Dieu! c'est donc vrai, dit-il, vous voulez mourir! »

Victorine baissa la tête et sentit que les larmes la gagnaient.

— « Oh! répondez-moi! reprit Henri, que j'entende votre voix. Dites-moi que cela n'est pas, dites-moi que vous vivrez. »

— « Ah! je le voudrais, dit la malade en pleurant ; la mort me fait peur, car morte je ne le verrai plus. »

— « Et pourquoi donc avez-vous choisi la mort? »

— « Je savais qu'il viendrait me voir mourir. »

Henri cacha sa tête dans ses mains.

— « Ah! j'ai bien souffert, mon Dieu! continua Victorine, avant d'en venir là; j'ai cherché bien souvent à me rattacher à la vie. Que de fois, en voyant revenir Edmond, j'ai fait une halte dans le suicide, et j'ai attendu!... Mais hélas! bientôt il me fallait reprendre mon agonie où je l'avais laissée. — Oh! Henri! on ne sait pas ce que c'est que de se tuer en six mois, que de boire ainsi la mort par gorgées. Ah! que d'heures! que d'heures j'ai passées à genoux, demandant à Dieu un peu de l'amour d'Edmond, assez seulement pour que je pusse vivre! mais Dieu ne m'entendait pas. Il a fallu appeler la maladie. J'ai vu mes traits se flétrir; j'ai senti mes cheveux tomber, ma vue s'affaiblir, mes membres se paralyser, et, malgré tout, toujours, toujours, il y avait en moi une voix qui criait : Tu ne souffres pas assez, il ne reviendra pas; et je faisais en sorte de souffrir

davantage, pour être sûre de le revoir. »

— « Oh! Victorine, dit Henri, et rien n'a pu vous détacher de cet homme sans cœur? et vous n'avez point voulu essayer de l'oublier? »

— « J'ai trouvé plus facile de mourir. »

— « Ainsi, vous n'aimez plus rien dans le monde; aucune affection, aucun dévoûment, ne peut vous consoler de cet amour? »

— « Rien ne remplace la vie, Henri. »

— « Vous avez raison, dit le bossu avec accablement; il n'y a jamais qu'un être vivant sur la terre, celui qui est aimé! Les autres sont des fantômes que l'on touche sans les sentir et qui parlent sans qu'on les entende. »

— « Être consolée! répéta Victorine en secouant la tête; oh! je ne veux pas être consolée! Ce que j'aime dans la vie, c'est ma douleur; si je la perdais, que m'importerait la vie? Non, non, Henri, je ne serai consolée que lorsque mes yeux seront fermés, et quand vous m'aurez déposée dans un trou de terre. »

— « Oh! je ne vous y déposerai pas! » dit le bossu d'une voix étouffée et en jetant des regards avides sur le breuvage empoisonné.

— « Ne dites pas cela, Henri, reprit la malade avec douceur; n'êtes-vous point mon fils, et n'est-ce pas à vous de veiller sur mes derniers instans? »

— « Jamais! jamais! à d'autres ces soins horribles. Moi, que je vous voie mourir! moi, que je vous survive! Ah! je ne le veux pas, je ne le veux pas. »

Et, tombant à genoux, les mains jointes, près du lit de Victorine :

— « Que voulez-vous donc que je fasse sur la terre, mon Dieu! quand vous n'y serez plus? que me restera-t-il à aimer? Je n'aurai plus moi, ni mère, ni sœur, ni amie. Vous étiez le seul être au monde qui m'appeliez Henri, et qui me donniez la main! Partout où vous n'êtes pas, je suis seul; où vous êtes, j'ai le monde entier. Et dans quel but vivrais-je? qui a besoin de moi? Pour laisser un vide, il faut avoir une place, et où est ma place, à moi? Nom-

mez-moi une seule personne qui doive pleurer ma mort, et je vivrai pour elle!... Hélas! vous savez bien que mon univers n'a jamais dépassé la portée de votre regard! et vous voulez que je vive après vous avoir déposée dans une bière! Non, non, je n'attendrai pas cette heure affreuse, je veux mourir avant; je veux mourir maintenant. »

— « Henri! s'écria Victorine, en saisissant les mains du bossu, Henri, au nom du ciel, calmez-vous; votre désespoir me déchire. »

Le jeune homme laissa tomber sa tête sur le lit en sanglotant.

— « Ah! vivez et je vivrai, dit-il. »

— « Nos positions sont-elles les mêmes?» répondit la malade.

— « Peut-être, murmura le bossu à voix basse; savez-vous si je n'ai point autant que vous besoin de mourir? »

Victorine tressaillit, et le regarda avec terreur; elle commençait à comprendre.

— « Henri, dit-elle d'une voix trem-

blante, je souffre, et j'ai besoin que vous me preniez en pitié. Vous êtes maintenant le seul être au monde qui puissiez me rendre moins affreux mes derniers jours : ne m'abandonnez pas ; soyez fort de votre bonté. Encore un sacrifice pour l'amour de moi, vous qui en avez tant fait déjà. Je vous le demande, je vous en supplie, Henri, apaisez-vous, votre émotion me tue, revenez à vous, au nom du ciel ! et épargnez-moi ! »

Madame Marcel était penchée hors de son lit, elle tenait les mains du bossu pressées contre sa poitrine. La vue de cette douleur arrêta subitement le désespoir de Henri. Ses membres se raidirent comme s'il eût réuni toutes les forces de son être contre quelque ennemi invisible, et ses traits exprimèrent une si affreuse torture, que Victorine crut qu'il allait s'évanouir ; mais ce combat ne dura qu'un instant, il se leva en chancelant et dit très bas :

— « Je suis calme, Victorine, pardonnez-moi un moment de faiblesse ; vous aurez près de vous, jusqu'à la dernière heure,

quelqu'un qui vous aimera : je vous promets de vous survivre. »

§ VI.

Quinze jours après la scène que nous venons de rapporter, dans cette même chambre, un prêtre était à genoux et en prières, tandis que Henri, debout, près du lit, contemplait d'un œil sec Victorine qui venait de mourir. A voir sa pâleur livide, son immobilité et la souffrance empreinte sur ses traits crispés, on eût pu croire que la mort venait de le surprendre lui-même, si sa respiration rauque n'eût averti qu'il vivait. Il était tellement absorbé dans sa douloureuse contemplation, qu'il n'entendit ni des pas rapides, ni le bruit de la porte qui s'ouvrit vivement; mais le son d'une voix bien connue le fit tressaillir, il leva la tête et aperçut Marzoi que l'on venait d'avertir et qui accourait. Le regard que le bossu jeta au médecin l'arrêta court au milieu de la chambre.

— « J'arrive trop tard, » dit-il avec anxiété.

Le bossu secoua la tête. Marzoi fit un geste de surprise et de douleur; il s'avança vers le lit, chercha le pouls de Victorine, posa la main devant ses lèvres et sur son cœur.

— « Rien, murmura-t-il; elle est morte, bien morte. »

Il recula et resta devant le cadavre les bras pendans, la tête penchée, sombre et accablé. Henri pensa que l'émotion avait trouvé une jointure à ce cœur cuirassé de science, et, regardant ce front prématurément chauve et ridé par l'étude, qu'une pitié humaine avait enfin courbé, il sentit son indignation diminuer.

Tout à coup Marzoi se pencha vers la morte avec une sorte de désespoir, il tourna les mains en tous sens, regarda le visage de plus près et le toucha.

— « Dieu du ciel! je crois que vous cherchez de quoi elle est morte? »

— « Oui, » dit Marzoi en se relevant brusquement.

— « Arrière, monsieur, vous avez assez tourmenté sa vie, laissez quelque repos à son cadavre. »

Le médecin voulut répondre, mais le bossu ne lui en laissa pas le temps.

— « Vous n'avez pu découvrir le mal de cette femme quand elle vivait, et vous voudriez découvrir sur ce corps insensible ce qui l'a tuée, n'est-ce pas? car c'est là la folie que vous appelez science : fouiller dans la mort pour deviner la vie! Vous avez un cœur fort, monsieur; je sais que pour vous instruire vous plongeriez vos mains dans ce cadavre, sans vous rappeler, même une fois, que c'est celui d'une femme qui vous a aimé; mais ce sacrilége est inutile : votre art n'a-t-il donc pu vous dire de quoi elle était morte? »

Marzoi fit un geste de mépris.

— « Eh bien! moi, je vous le dirai, car mon cœur m'a rendu plus habile que votre art. Cette femme est morte de vous avoir aimé, monsieur; vous l'aviez abandonnée pour la science, et elle a voulu que la science

vous ramenât près d'elle, puisque son amour ne le pouvait plus. Elle s'est donné un mal renaissant pour vous attirer et vous retenir par l'appât d'une guérison, elle s'est empoisonnée jour par jour afin de vous voir. »

— « C'est un mensonge ! » cria Marzoi.

— « Regardez ! »

Le bossu écarta les vêtemens de la morte, saisit le sachet caché sur sa poitrine et l'entr'ouvrit. Le médecin recula.

— « De l'arsenic ! » dit-il.

— « Ah ! vous le reconnaissez enfin. »

— « Et vous le saviez, vous, et vous l'avez souffert ? »

— « Ne l'aviez-vous pas condamnée à mourir ? »

Marzoi leva les bras avec désespoir.

— « Malheureux ! malheureux ! mais c'est un assassinat que vous m'avez laissé commettre ! Ce poison, vous l'avez vu là, et vous ne le lui avez pas arraché? »

— « Non, dit Henri avec un sourire

étrange, celui-là était à elle, le mien était ici. »

Et il tira de son sein un sachet semblable à celui de Victorine, mais qui était vide.

Dans ce moment il chancela et chercha le mur pour s'appuyer.

— « Que veut-il dire? » s'écria Marzoi.

— « Et ne voyez-vous pas qu'il meurt aussi? » dit le prêtre qui était accouru pour le soutenir.

— « Je n'avais promis que de lui survivre, murmura le bossu; maintenant ma vie est à moi. »

Marzoi joignit ses mains sur sa tête en criant :

— « Je suis maudit! je suis maudit! »

— « Monsieur, lui dit le prêtre, vous avez perdu deux ames pour la science! Oh! la science ne pourra jamais vous dédommager! »

ÉMILE SOUVESTRE.

FIN DU TOME PREMIER.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,
Quai Voltaire, 15.

BINDING SECT. MAR 1 6 1965

PQ
1269
S65
t.1

Soirées du Faubourg Saint-Germain

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY